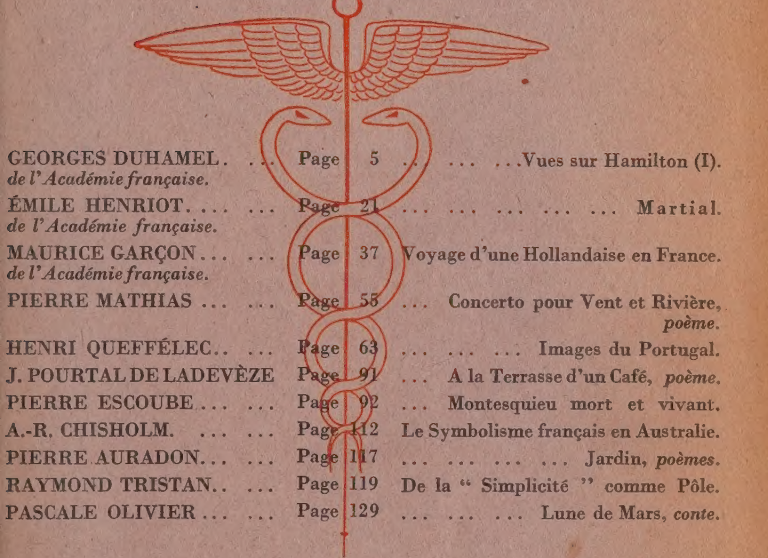
NUMÉRO 1033 — 1er SEPTEMBRE 1949

MERCVRE DE FRANCE

FONDATEUR ALFRED VALLETTE



MERCVRIALE

GAZETTE

Le livre du jour : « *La Légende des Siècles* », par Henri Cottez. — « *Stendhal journaliste* » — *Lettres inédites de George Sand.* — *A propos d'* « *Émaux et Camées.* »

LE
MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

reparaît le 1er de chaque mois depuis le 1er Janvier 1947

RÉDACTEUR EN CHEF : S. DE SACY

	France et Union Française	Étranger
Un an	**1.250 fr.**	**1.600 fr.**
6 mois	**650 fr.**	**850 fr.**

LE NUMÉRO : **125** francs.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).
Tél. : ODÉon 02.13 — R. C. Seine 80.493 — Chèques postaux 259.31 Paris.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement.
A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de vingt francs en timbres.

Correspondants du « Mercure » à l'étranger

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger on peut s'adresser :

En Belgique, à M. Henri PIRON, 40, rue Aviateur-Thieffry, Bruxelles, C. C. P. 107.323 (un an : 275 francs belges, 6 mois : 145 fr. belges, le numéro : 25 francs belges).

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 28, Teofilo-Otoni, 3e andar, Rio de Janeiro.

Au Canada, aux Messageries France-Canada, 5466, avenue du Parc, Montréal.

En Grèce, à la Librairie Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes.

En Égypte, à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire.

VUES SUR HAMILTON

NOTES DE LECTURE 1944

par GEORGES DUHAMEL
de l'Académie française.

Puisque les ouvrages de l'esprit ont, comme les hommes, une naissance, une vie, une mort, des aventures, des bonheurs, des disgrâces, une destinée enfin, je dirai donc, des *Mémoires du Chevalier de Grammont,* œuvre d'Antoine Hamilton, que c'est vraiment un livre heureux.

Si l'on considère d'un coup d'œil cavalier toutes les données du problème, il y avait, à l'origine, quelque apparence qu'un livre tel fût considéré d'abord avec réserve, même traité sévèrement. Les *Mémoires du Chevalier de Grammont* ont paru pour la première fois sous une enseigne étrangère, en 1713. L'auteur avait alors soixante-sept ans et il devait mourir sept ans plus tard. L'ouvrage, s'il faut en croire les commentateurs, était écrit depuis 1704. Le personnage mis en scène, au premier plan, par le mémorialiste, le chevalier de Grammont, devenu comte de Grammont, était mort en 1707; mais nombre de comparses vivaient encore. On pouvait s'attendre à un effet de scandale. Il n'en fut rien. Le livre eut le meilleur accueil. Dès l'année suivante, il se trouvait traduit en anglais par Abel Boyer, érudit français qui s'était expatrié après la révocation de l'édit de Nantes.

Hamilton était un gentilhomme écossais. Rien ne semblait le destiner à briller dans les lettres françaises. Il y fut d'emblée reçu non comme un passant, mais comme un hôte honoré. Son livre eut, tant en France qu'en Angleterre, un succès de curiosité et aussi ce qu'on appelle aujourd'hui un succès de librairie.

La critique fut unanime et cette faveur ne se démentit point avec le temps. L'abbé de Voisenon ne craignait pas d'écrire que « cet ouvrage est à la tête de ceux qu'il faut régulièrement relire tous les ans ». Chamfort soutenait cette opinion paradoxale que les *Mémoires* devaient représenter « le bréviaire de la jeune noblesse ». Voltaire estimait fort Hamilton et l'enviait sans doute un peu, puisqu'il lui reprochait sa causticité et son incroyance dans des vers d'ailleurs médiocres et que tous les commentateurs ont cités à tour de rôle :

Auprès d'eux, le vif Hamilton..
Toujours armé d'un trait qui blesse,
Médisait de l'humaine espèce,
Et même d'un peu mieux, dit-on.

On retrouve ce même ton de louange mitigée dans les pages que Voltaire consacre aux écrivains français du siècle de Louis XIV. « C'est, dit-il en parlant des *Mémoires*, le modèle d'une conversation enjouée plus que le modèle d'un livre. »

La Harpe parle des *Mémoires* avec la plus grande estime; mais c'est surtout Sainte-Beuve, à qui l'on doit si souvent revenir quand on souhaite de connaître l'opinion d'un parfait lettré, c'est Sainte-Beuve, dis-je, qui a écrit, sur Hamilton, l'essai le plus raisonnable et le plus pénétrant. « On a vu, dit donc Sainte-Beuve, d'autres étrangers, Horace Walpole, l'abbé Galiani, le baron de Besenval, le prince de Ligne, posséder ou jouer l'esprit français à merveille; mais, pour Hamilton, il est cet esprit même. » Et Sainte-Beuve ajoute : « Rien n'égale cette façon de dire et de conter, facile, heureuse, unissant le familier au rare, d'une raillerie perpétuelle et presque insensible, d'une ironie qui glisse et n'insiste pas, d'une médisance achevée... »

M. de Lescure, un des éditeurs des *Mémoires*, dit rondement : « Il n'y a qu'un Hamilton dans notre littérature. » Et Louis-Simon Auger, à qui nous sommes redevables d'une excellente édition du fameux ouvrage, juge ainsi le travail d'Antoine Hamilton : c'est « ... dans notre langue, l'ouvrage où brillent avec le plus d'éclat ce badinage fin et léger, ce mélange de malice et de grâce, qui semblaient appartenir exclusivement aux hommes spirituels de notre nation ».

Voilà de bien grands éloges! Nous ne pouvons pas ne les point peser au passage. Ils émanent d'hommes dont le sens

critique était aiguisé, d'hommes qui n'abusaient pas de l'éloge, ordinairement. L'ouvrage d'Hamilton a connu, depuis sa publication, une gloire sans éclipse. Il est représenté, dans tous les traités d'histoire comme un modèle d'atticisme et c'est Sainte-Beuve qui a, pour ce livre, proposé ce mot. Il figure dans la bibliothèque de tout lettré. On le trouvait régulièrement en librairie jusqu'à la veille de cette guerre dont le développement menace de manière si grave les traditions de toute culture intellectuelle. Or c'est dans la lueur même de cette guerre qu'il me faut reprendre le célèbre livre, et le juger, après que l'ont fait tant d'autres écrivains. Soit! L'heure est cruelle, pour nous Français de 1944, l'heure est tragique. Il conviendrait peut-être, puisqu'il faut porter sur Hamilton une sentence équitable, d'attendre une de ces éclaircies bénignes où l'esprit peut se consacrer à ses objets ordinaires sans risquer d'en être détourné par des soucis trop blessants. Eh bien, non! Un ouvrage qui a connu pendant plus de deux siècles l'admiration de toute la société policée doit montrer ce qu'il nous apporte encore, à nous hommes d'un temps furieux. Que si notre indulgence vient à défaillir, au moment de tourner certaines pages, nous ferons un honnête effort pour nous élever au-dessus des misères de notre époque ou pour, de cette confrontation des événements, des hommes et des mœurs, tirer quelque leçon de sagesse et de sérénité.

Que je le dise tout de suite, avant d'entrer dans le vif de mon essai, les curieux pourront nourrir et fortifier la lecture d'Hamilton par celle de divers autres ouvrages qui tous ajoutent des traits au tableau de cette singulière époque et qui le parachèvent. Il n'est pas inutile de lire ou de consulter, outre tous les auteurs que j'ai déjà cités, l'*Histoire amoureuse des Gaules*, de Bussy-Rabutin, les œuvres de Saint-Evremond, les *Souvenirs* de Mme de Caylus, le fameux *Journal* de l'Anglais Samuel Pepys, enfin certaines éditions françaises des *Mémoires* que nous ont données de parfaits érudits comme Renouard et Gustave Brunet. Il est notamment assez curieux de voir les différents portraits que des auteurs, animés de passions diverses, ont pu faire d'un même personnage, du comte de Grammont, par exemple, de Matta, du cardinal de Mazarin, du Grand Condé, de Charles II

d'Angleterre, des maîtresses de ce prince et de quelques autres dames et seigneurs.



Antoine Hamilton, qui a si indiscrètement et parfois si cruellement parlé des autres, est d'une réserve exemplaire en ce qui touche sa propre personne. Chose étonnante, cet homme dont le regard aigu surprenait le moindre clignement, la plus petite lorgnade, comme il dit volontiers, cet homme qui percevait le sourire le plus furtif sur le visage d'un courtisan, le nuage le plus léger sur le front du souverain, cet homme n'a pas de légende et presque pas d'histoire. Les mots qu'on cite dans son entourage et qu'il se plaît à rapporter, ces mots-là ne sont pas de lui. Les deux Hamilton qu'il peint dans les *Mémoires* sont ses frères, Georges et Jacques. Que s'il en vient à ses frères, le mémorialiste mêle un peu d'huile et de baume à son encre corrosive : il a l'esprit de famille. Et s'il se trouve en présence de Mlle Hamilton, sa sœur, c'est alors du miel que le sarcastique narrateur laisse couler de ses lèvres. L'ironie lâche prise au seuil de certain domaine. Mlle d'Hamilton, comme dit le mémorialiste, était belle, noble, favorisée de tous les dons de la nature : « Elle était, ajoute-t-il, moins prévenue sur son mérite qu'on ne l'est d'ordinaire quand on en a tant. » Et encore? Elle sait tenir les galants à distance, leur répondre avec esprit. Enfin, c'est une perfection.

Il est curieux de comparer ce portrait fraternel avec celui que Mme de Caylus donne en quelques lignes dans ses *Souvenirs* et qui nous montre la sœur d'Hamilton mariée au comte de Grammont : « Mme la comtesse de Grammont avait pour elle le goût et l'habitude du Roi; car Mme de Maintenon la trouvait plus agréable qu'aimable. Il faut avouer aussi qu'elle était souvent Anglaise insupportable, quelquefois flatteuse, dénigrante, hautaine et rampante; enfin, malgré les apparences, il n'y avait de stable en elle que sa mine, que rien ne pouvait abaisser, quoiqu'elle se piquât de fermeté dans ses sentiments et de constance dans ses amitiés. »

Il suffit de comparer les deux portraits pour comprendre qu'Hamilton est meilleur peintre que Mme de Caylus; mais il

est presque impossible de deviner lequel des deux tableaux fut le plus ressemblant.

Il n'est pas inutile de savoir, avant d'aborder la lecture des *Mémoires*, qu'Antoine Hamilton est né en Irlande, probablement en 1646, qu'il est venu en France avec sa famille, après la chute de Charles Ier, qu'il y est demeuré jusqu'en 1660 et qu'il est retourné en Angleterre alors, au moment de la restauration des Stuarts. Chassé de nouveau de sa patrie avec la chute de Jacques II, il suivit ce prince en France, vécut à la cour de Saint-Germain, fréquenta les beaux esprits du temps et mourut en 1720.

L'œuvre littéraire d'Antoine Hamilton comporte, outre les *Mémoires*, des contes gracieux, composés à l'imitation des *Mille et une Nuits* dont la vogue était alors fort grande, des poésies fugitives, pour lesquelles Boileau ne craignait pas de publier un goût que nous avons aujourd'hui quelque mal à comprendre et plus de mal encore à partager, des épîtres, des dialogues, des relations qui sont assurément dans le style des *Mémoires*, mais qui ne sauraient à aucun moment leur être comparées. L'œuvre essentielle d'Antoine Hamilton, c'est ce livre de trois cents pages qui n'a pas perdu grand chose de son éclat, qui serait irremplaçable s'il venait à disparaître de notre bibliothèque française, et qu'un lettré doit relire non pas une fois tous les ans, comme le demandait Voisenon, mais une fois tous les dix ans, quand il a lieu de méditer sur la vie et les aventures de la langue française, sur les métamorphoses de la société, sur le caractère des hommes, sur leurs travers et sur leurs mœurs.



Ce singulier besoin d'effacement personnel, chez un homme favorisé de précieux dons littéraires, il se manifeste, dès le titre de l'ouvrage, dans ce fait qu'Antoine Hamilton n'écrit pas ses mémoires, ce qui serait fort naturel : il écrit les mémoires d'un autre, les mémoires d'un ami, de ce prestigieux Grammont qui est son aîné de beaucoup mais qu'il considère comme son maître et son héros.

Philibert de Grammont ou Gramont est né en 1621. Il est soldat par toquades et courtisan par vocation, on serait tenté

de dire aussi par métier. Hamilton, dès le début de son ouvrage, déclare avec désinvolture : « Je ne ferai point son portrait. » En fait, ce portrait nous est fait presque tout de suite et de manière très frappante. Le voici donc : « Alerte au jeu, actif et vigilant en amour; quelquefois heureux et toujours craint dans les tendres commerces; à la guerre, égal dans les événements de l'une et de l'autre fortune : d'un agrément inépuisable dans la bonne, plein d'expédients et de conseils dans la mauvaise. »

C'est surtout un portrait moral, il va sans dire; mais il donne le ton de l'ouvrage. Ceux qui ont vécu aux armées admettront volontiers qu'un tel compagnon devait être toujours plaisant et souvent précieux. Les hommes de cette sorte exercent une grande séduction sur leur entourage et il apparaît tout de suite que, dès l'abord, le futur mémorialiste est subjugué. Il s'est promis de ne pas faire de portrait et pourtant il revient sur son héros, sans cesse, avec, en même temps, des nuances et quelque monotonie. Il écrit : « Les fortunes du chevalier de Grammont y furent longtemps diverses dans l'amour et dans le jeu. Estimé des courtisans, recherché des beautés qu'il ne servait pas, redoutable à celles qu'il servait; mieux traité de la fortune que de l'amour, mais se dédommageant de l'un par l'autre; toujours gai, toujours vif, et dans les commerces essentiels toujours honnête homme. »

Le lecteur inquiet songe-t-il à s'arrêter une minute sur cette mystérieuse expression « les commerces essentiels », le mémorialiste ne lui en laisse pas le loisir. Il ajoute sans cesse des traits à ce tableau qu'il ne devait pas faire. Il nous montre son héros déterrant « les malheureux pour les secourir », aidant de son argent officiers et soldats dont il est « adoré », et il ajoute avec un sincère enthousiasme : « Un fonds inépuisable de bonne humeur et de vivacité lui fournissait toujours quelque chose de nouveau dans les discours et dans les actions. »

Ainsi donc, voilà notre personnage tel qu'il faut nous le représenter à la prière de son chroniqueur. Il y a d'autres peintres. Hamilton ne l'ignore pas et il nous renvoie vers eux avec nonchalance, non sans accuser l'un d'eux, d'emblée, d'injustice. Il cite Bussy-Rabutin et Saint-Evremond. Que disent donc ces deux témoins?

Bussy-Rabutin, moins bon écrivain qu'Hamilton, dresse, en une page, un portrait fort et même brutal : « Le chevalier, dit-il, avait les yeux riants, le nez bien fait, la bouche belle, une fossette au menton qui faisait un agréable effet dans son visage, je ne sais quoi de fin dans la physionomie, la taille assez belle, s'il ne se fût point voûté; l'esprit galant et délicat. Cependant sa mine et son accent faisaient bien souvent valoir ce qu'il disoit, qui devenoit rien dans la bouche d'un autre. Une marque de cela, c'est qu'il écrivoit le plus mal du monde, et il écrivoit comme il parloit. Quoiqu'il soit superflu de dire qu'un rival soit incommode, le chevalier l'étoit au point qu'il eût mieux valu pour une pauvre femme en avoir quatre autres sur les bras que lui seul. Il étoit alerte jusqu'à ne pas dormir, il étoit libéral jusqu'à la profusion. Par là sa maîtresse et ses rivaux ne pouvoient avoir de valets ni de secrets qui ne fussent sçus, d'ailleurs le meilleur garçon du monde. »

Loin de mériter la censure d'Hamilton, ce petit portrait me semble d'un bon élève du maître mémorialiste. Il ajoute des traits essentiels au tableau; il jette des lueurs révélatrices sur cette figure attachante et inquiétante. Mais écoutons maintenant ce que dit Saint-Evremond.

Le vieux mentor, c'est clair, est plein de tendresse pour celui qu'il appelle volontiers « son héros ». Il le morigène parfois, mais il le loue avec délice; il le loue même avec esprit, soit en vers, soit en prose. En des stances irrégulières, dédiées à Grammont vieillissant, il s'écrie avec une ferveur non feinte :

Ce n'est point pour lui, Destinées,
Que vous avez réglé les tems;
Son Automne est un vrai Printems,
Et son air fait honte aux années.

Toujours errant, et jamais étranger,
De Cour en Cour, il poursuit quelque Belle,
Agréable, et jamais fidèle...
Il mourra plutôt que changer...

Puisse-t-il chaque Eté pour le bien de la France,
Régler nos Maréchaux sur l'ordre d'un Combat;
Et si bientôt on ne se bat,
Reporter à l'Amour son autre expérience.

On le voit, la note est charmante, mais elle varie peu : la guerre, la cour et l'amour! C'est de l'imagerie et même de

l'imagerie surannée. Saint-Evremond y revient pourtant à maintes reprises :

Veux-tu des Talens pour la Cour?
Ils égalent ceux de la Guerre :
Faut-il du Mérite en Amour?
Qui fut plus galant sur la Terre?

Railler, sans être Médisant,
Plaire, sans faire le Plaisant;
Garder son même Caractère,
Vieillard, Epoux; Galant et Père;
C'est le mérite du Héros
Que je dépeins en peu de mots.

Encore qu'ils sentent un peu le mirliton, ces vers aimables nous donnent une idée du modèle. Je leur préfère les traits notés par Saint-Evremond prosateur. Certains sont relatifs à la conversion finale du comte. Ils valent d'être rapportés. « J'ai appris avec beaucoup de plaisir, écrit-il à Ninon de l'Enclos, que M. le comte de Grammont a recouvré sa première santé et acquis une nouvelle dévotion... Je la crois sincère et honnête. Il sied bien à un Homme, qui n'est pas jeune, d'oublier qu'il l'a été. »

Dans un billet adressé au comte de Grammont lui-même, Saint-Evremond pousse encore cette flatteuse exclamation : « Je voudrais être mort; et avoir dit en mourant ce que vous avez dit dans l'agonie : Comtesse, si vous n'y prenez pas garde, Dangeau vous escamotera ma Conversion. »

Il n'est pas inutile de comparer ces croquis et ces mots, qui sont de la fin du comte, avec ce que dit Saint-Simon. Le vieux duc est, à son ordinaire, terrible. Il gronde : « Ce fut également le mépris et la terreur de la cour par tout ce que son âge, sa faveur et sa malice lui donnoient le droit de dire. Son visage étoit d'un vieux singe. » Et pour finir, ce trait fulgurant : « C'étoit un chien enragé à qui rien n'échappoit. »

Quelle que soit la virulence de l'un, quelle que soit l'indulgence des autres, il n'est pas impossible d'accorder tout cela pour en tirer petit à petit une bonne image. Chapelle, s'essayant lui aussi à ce difficile portrait, risque un mot qui en dit long sur le personnage dont il évoque « les défauts aussi admirables que les vertus ». Et je regrette, personnellement, que Chapelle n'ait point écrit « aussi admirables que *des* vertus ». En fait, nous commençons à bien voir le personnage : il ne se dissimule

pas, il ne prend même pas la peine de se masquer. Il est cynique avec naturel. De ce frère, M. de Toulongeon, dont la mort l'enrichira prodigieusement, il dit avec brutalité : « Toulongeon crèvera sans que je l'aide ou que je l'en empêche. » Il est tricheur au jeu, tricheur en amour. Il entend profiter de toutes ces tromperies, « persuadé, note son biographe, qu'en amour on gagne toujours de bonne guerre ce qu'on peut obtenir par adresse ». Et Hamilton ajoute aussitôt : « On ne voit pas qu'il ait jamais témoigné le moindre repentir de cette supercherie. »

Grammont a sûrement l'esprit que va lui prêter Hamilton. Ses traits sont roides et prompts. Voltaire rapporte que, voyant sortir, du cabinet de Louis XIV, Michel Le Tellier, alors chancelier de France et persécuteur de Fouquet, Grammont le compara tout aussitôt « à une fouine qui sort d'une basse-cour en se léchant le museau teint du sang des animaux qu'elle a égorgés ». Et le mot est à noter, car les gens de ce temps-là n'abusaient pas de la métaphore comme on le fait aujourd'hui.

En somme, on souscrit au jugement que porte Adolphe de Lescure quand il s'écrie tout net : « Grammont fut à la fois... le plus aimable et le moins estimable des hommes, de ceux auxquels on ne saurait pardonner que parce qu'ils ont eu beaucoup d'esprit. »

Il ne faut pas oublier d'ailleurs que ce dupeur se fait souvent duper lui-même, comme il arrive à tous les gens de cette sorte, qu'il est trompé par son valet, qu'il est trompé par ses maîtresses et qu'il lui arrive même de faire figure de nigaud, notamment quand il adresse à la Warmestré des présents de nourriture et de boisson qu'elle déguste avec mylord Taaffe et divers autres galants.



Sainte-Beuve, parlant de Grammont, formule une observation très juste : « Pour être, dit-il, le héros du récit d'Hamilton, il n'en est bien souvent que le prétexte. » Il est évident qu'Hamilton est un écrivain né. Il a pris un modèle, mais il voit ce qui environne ce modèle. Il voit les comparses et ne renonce pas à les peindre. Il lui arrive bien souvent, surtout pendant le séjour à la cour d'Angleterre, d'oublier le personnage principal de sa

narration, de l'oublier longtemps et de ne le ramener que par quelque tour de passe-passe.

Qu'Hamilton, avec ses pinceaux plus fins que des aiguilles, ses fraîches couleurs, sa palette légère, son sens naturel de la composition et de l'arabesque, soit un grand peintre, nul n'en pourrait disconvenir. Est-il, comme le veut Sainte-Beuve, l'esprit français en personne? Je répondrai plus tard à cette question en m'efforçant de montrer que c'est quand même réduire un peu l'esprit français que de le ramener à un seul auteur, pour exquis et accompli qu'il paraisse. Sainte-Beuve, malgré son indépendance, est conquis, subjugué. Et puis il nous paraît roulé par le mascaret romantique, ce qui ne laisse pas de l'offenser et de le choquer un peu, cet homme de goût. Il souffre de ce qu'il appelle le faux lyrique, le pathos. Hamilton le délivre un moment, Hamilton avec sa langue dépouillée, son style net et tranchant comme un scalpel. Il serait grandement exagéré de voir en lui le meilleur de nos narrateurs : nous en avons cent autres et de qui les dons sont quand même plus vigoureux et plus variés. Mais que ce soit un narrateur exemplaire, je l'accorde bien volontiers. Qu'il soit précieux pour le lettré, pour l'écrivain, favorable à une cure périodique de dépouillement, je le veux aussi.

Il est, en effet, tout le contraire de ce que seront, après Jean-Jacques Rousseau, les grands prophètes du romantisme. Il est aussi peu vociférateur que possible, aussi loin que possible des orages, des tempêtes et de l'apocalypse. Il est miraculeusement objectif. Jamais il ne se risque à la moindre considération générale sur les événements, sur les hommes qu'il peint, sur la destinée de l'espèce ou sur la marche de l'univers. Son livre n'est pas, à proprement parler, un tableau, c'est une série de tableautins, de scènes légèrement brossées et mises à la file. Inutile de chercher un thème directeur, une idée ayant, de près ou de loin, la démarche d'une doctrine. Rien qu'à prononcer de tels mots on croit entendre rire le sarcastique témoin de la cour d'Angleterre.

Il connaît tous les artifices de son métier et il en use avec une discrétion qui touche à l'insouciance. Il amorce une intrigue et la dénoue cent pages plus loin, comme par hasard, alors que nul n'y pensait plus. Je crois alors l'entendre dire en souriant :

« Il en est ainsi dans la vie. » Le valet Ternes revient en Angleterre sans rapporter l'habit de son maître et il a donné, de ce contre-temps, des explications fantaisistes qui ne peuvent tromper personne. Il nous faudra pourtant arriver à la fin du livre pour connaître le mot de cette intrigue indolente.

On ferait, avec ce passage, une bonne scène de comédie. A cela près que notre mémorialiste ne s'embarrasse pas des règles et des liens de l'art théâtral. Il semble parfois avoir pris des notes pour une pièce. Je dis une pièce et c'est sans doute beaucoup. Chaque page des *Mémoires* forme un sketch ou, comme diraient aujourd'hui les gens du cinéma, un gag. On ferait une piécette amusante avec l'histoire de la fausse querelle entre Sénantes et Matta. On en ferait une autre, vive et chaude, avec le passage des *Mémoires* où Hamilton nous montre la belle Jennings, déguisée en marchande d'oranges et lutinée par Killegrew. Le style donnerait un excellent style de comédie. Il fait souvent penser à celui de Marivaux et non pas à celui de Molière. Parfois, il glisse à l'opéra-comique et c'est remarquable surtout dans les écrits mêlés de prose et de vers, dans la *Relation d'une partie de chasse*, qui ne fait pas partie des *Mémoires de Grammont*, et surtout dans la fameuse *Epître* composée vers la fin de la vie du comte, morceau brillant, malicieux, cordial, tout farci de couplets qui lui donnent une démarche, une sonorité somme toute rare dans nos lettres.

Je vois qu'il est maintenant impossible d'aller outre sans considérer de près l'art de cet écrivain.



Et d'abord, nécessairement, la langue et même, avant tout, le vocabulaire.

Hamilton emploie un petit nombre de mots, à l'ordinaire. Il y a des commodités : il peint un monde clos. Par cette sobriété, Hamilton est bien un écrivain du XVII[e] siècle et s'il annonce, comme le veut Sainte-Beuve, le siècle suivant, s'il laisse parfois paraître un peu de « papillotement », ce n'est pas de toutes les pages. C'est par la nature des sentiments observés et dépeints qu'il ouvre le XVIII[e] siècle, plus encore que par son langage. Sur ce vocabulaire somme toute strict, on voit parfois trancher

un mot marquant, fort, presque grossier. Il y prend beaucoup de relief. Ici, c'est empiffrerie; là, raclerie; ailleurs, lorgnade. Ces mots jouent d'ailleurs excellemment, ils sont empruntés au langage populaire. Ils figurent dans tous les lexiques et c'est vraisemblablement à Hamilton qu'ils le doivent, puisque, pour empiffrerie, Littré ne trouve à citer qu'Hamilton. Notre mémorialiste n'en abuse pas. La plupart de ces mots sont d'ailleurs de ceux qu'un homme de goût emploie une seule fois dans sa vie.

L'orthographe et la ponctuation demeurent, évidemment, affaire de l'imprimeur. Il faudra bien du temps encore pour que les auteurs eux-mêmes se soucient de ces vétilles. Les noms propres, en particulier, semblent abandonnés à la fantaisie. J'ai déjà signalé qu'on écrivait Grammont ou Gramont. On trouve aussi Grammond. Presque toutes les éditions modernes d'Hamilton sont revues avec soin et strictement ponctuées, ce qui n'est pas inutile à l'intelligence de certaines phrases. Je m'en réjouis. Je ne suis pas de ceux qui, par de soudains caprices, proscrivent toute ponctuation. Je n'approuve pas non plus la coutume du XVIIIe siècle qui comportait une véritable débauche de signes. Ce qui est nécessaire, c'est un juste usage. Ce qu'il faut, c'est procurer au lecteur de franches et indiscutables clartés. Je pense y revenir tantôt.

Hamilton emploie peu de mots, mais il sait, par une habile mise en place, leur donner une grande force. Ses épithètes sont excellentes, il dit, par exemple : « Il faudrait être doué d'une patience bien coriace... » Les images sont rares; ce sont plutôt des expressions imagées. Elles sont de grand effet. Il écrit : « Son beau-fils, au contraire, était un petit hanneton, grand dissipateur... » Ailleurs encore : « Il lui dit qu'une fille élevée à la cour était un terrible meuble pour la campagne. » Et cette petite phrase, qui tire l'œil dès le début du récit : « J'avais senti pétiller mon argent au moment qu'il avait lâché le mot de cartes et dés. »

Avec des matériaux si fermes et si colorés, que fait le mémorialiste? Il fait des phrases courtes. Il a raison. On cite avec admiration parfois certaines phrases de grands maîtres, certaines phrases qui excèdent toutes les vertus d'une respiration normale. L'homme qui parle et qui s'abandonne un peu au rêve

et au hasard fait naturellement des phrases longues. Quand Sainte-Beuve conseille d'écrire comme l'on parle, et donne Hamilton en exemple, il m'étonne. La phrase courte, qui coupe et mesure toutes pensées, qui permet d'imposer au discours une sévère ordonnance, la phrase courte est une conquête de l'esprit et force m'est d'ajouter ici une conquête de l'esprit français. Chez Hamilton, l'absence totale de lyrisme, dont Sainte-Beuve se déclare enchanté, est un précieux avantage, mais seulement parce que l'objet choisi par Hamilton ne prête à aucun lyrisme et ne saurait attendre rien du lyrisme. Je vais reproduire ici quelques lignes que Sainte-Beuve consacre à cette partie du problème. Elles marquent bien un peu d'humeur : « Tout ce qui contribuerait à nous rendre dans l'expression la netteté première, à débarrasser la langue et l'esprit français du pathos et de l'emphase, de la fausse couleur et du faux lyrique qui se mêle à tout, serait un service rendu non seulement au goût, mais aussi à la raison publique. » — Qu'il me soit d'ailleurs permis d'avouer que je comprends mal les derniers mots. Existe-t-il une forme de raison que l'on puisse appeler la raison publique? Et, puisque Sainte-Beuve parle du goût, pourquoi n'a-t-il pas évité le fâcheux « lyrique qui... »? Mais passons. — Ce n'est pas par réaction qu'Hamilton est net de lyrisme, c'est par nature. Il serait bien empêché, malgré son goût pour les petits vers, de faire place, dans ses écrits, à la fécondante, à la généreuse, à la consolante poésie.

Il fait donc des phrases courtes qui parfois claquent, telles des coups de fouet, ou partent comme des pétards. Quand il est bien à son affaire, ce qui lui arrive souvent, il ne bégaye pas, il ne s'y reprend pas à deux fois. Il écrit : « La Price était ronde et ragote, et par conséquent ne dansait point. » Parfois on sent passer, dans cette chronique bien épluchée, des expressions qui, pour heureuses et amusantes qu'elles soient, sentent la conversation mondaine, le mot à la mode. Telles ces deux phrases prises dans les portraits conjugués de Mlle Stewart et du duc de Buckingham : « Elle ne haïssait point la médisance : il en était le père et la mère. » Toute la page est de cette encre corrosive.

Il emploie bien volontiers, trop volontiers, comme les poètes comiques de son siècle, le pronom impersonnel aujourd'hui

quelque peu disgracié. Il dit : « Il crut qu'il fallait s'en saisir, de peur qu'on ne la laissât échapper. » Il aime de jouer sur la non-répétition de certains mots et ce n'est pas toujours du goût le plus délicat. C'est ainsi qu'il écrit : « Il fit un grand signe de croix, et n'eut aucun égard à tous ceux que je lui faisais de sortir. » Sa fantaisie familière est en effet d'éviter, par jeu, la répétition d'un mot bien choisi, ce qui déconcerte et arrête une seconde le lecteur : « Mais comme il était bien aise de s'éclaircir sur la vérité du fait, il tenait l'œil sur ceux de sa femme. » Le procédé est repris un peu trop souvent à mon gré. Or l'écrivain qui se dispense ainsi par jeu de répéter certains mots essentiels ne prend pas la peine d'éviter d'autres répétitions que les règles d'euphonie déconseilleraient d'ordinaire. L'effet est parfois comique, il arrive qu'il soit fâcheux. On sent que le mémorialiste n'en a cure. Il écrit comme le vent le pousse et, si le vent le pousse bien, alors c'est tant mieux. Je reprochais à Sainte-Beuve, il y a un moment, son « lyri*que qui* ». Mais que dire de notre Hamilton? « C'est peut-être le Gascon unique qu'on verra jamais sérieux et rébarbatif au point où il est. » Il faut avouer que cette petite phrase pénètre dans le conduit de l'oreille comme de la rognure de fer et des éclats de silex.

Ainsi que tous les gens de son siècle, Hamilton ne s'embarrasse guère des *qui* et des *que*. Il en met autant qu'il faut, en général, pour se faire parfaitement entendre. Que s'il n'y a pas de doute possible sur le sens d'une phrase, il va de l'avant. Toutes les raisons d'amphibologie qui tiennent à l'usage de l'adjectif possessif *son, sa, ses* ou du pronom *lui* ne retiennent pas son attention. Ce sont les écrivains les plus soigneux du XIXe siècle et du XXe siècle qui tâcheront de s'imposer une règle au moins personnelle à ce sujet. Du moment que le lecteur, et surtout son lecteur contemporain, ne peut s'y tromper, Hamilton n'a guère souci du traducteur qui viendra dans deux mille ans. A certains moments, le lecteur s'arrête quand même et demande à réfléchir : « Le chevalier de Grammont choisit Mlle de Saint-Germain, et dit à Matta d'offrir ses services à Mme de Sénantes. Matta le voulut bien, quoiqu'il eût mieux aimé l'autre, mais le chevalier de Grammont lui fit entendre que Mme de Sénantes lui convenait mieux. » Réflexion faite, le lecteur, tranquillisé, va plus loin. A certains moments, la réflexion est un tantet plus laborieuse.

Elle se termine toujours bien. « La Castelmaine... se mit inutilement en tête de ramener le cœur du roi; car malgré la tendresse de ses pleurs et la violence de ses emportements, Mlle Stewart le retint tout pour elle. » Je cite deux phrases, au vol, on en pourrait citer cinquante.

Le plus souvent, l'audace de l'écrivain tourne à son avantage. Il écrit : « M. le Prince soutenait un parti chancelant, autant que leurs lenteurs et leurs irrésolutions le permettaient », et je ne déteste pas cette belle désinvolture. Parfois, le tour adopté est facile et nonchalant jusqu'à l'obscurité. Il dit : « Il alla donc reconnaître les généraux, n'y ayant plus rien à faire à l'égard de la place sur cet article. » Et Sainte-Beuve avouerait peut-être que l'atticisme a des règles et des bornes. Parfois encore, la négligence est candide et non dissimulée : « Celui auprès de qui j'étais était un petit ragot. » Tout cela n'entend pas marquer de la recherche. L'auteur nous a dit, dès l'abord, qu'il voulait se libérer de tout et narrer à la franquette.

L'hyperbole, qui fera les délices des romantiques, il la manie avec plaisir et sans en être dupe; c'est, pour lui, une sœur de l'ironie. Dans son début il écrit, de Plutarque : « Ce que j'en dis n'est pas pour reprocher quelque chose à l'historien de toute l'antiquité auquel on doit le plus; c'est seulement pour autoriser la manière dont j'écris une vie plus extraordinaire que toutes celles qu'il nous a laissées. » Grammont et son biographe ont dû faire des gorges chaudes en relisant cette belle déclaration. Parfois l'hyperbole prend un tour plus déclamatoire et elle n'est point alors indigne de ces fameux lyriques dont Sainte-Beuve va chanter pouille : « De grands hommes commandaient de petites armées, et ces armées faisaient de grandes choses. » Ne croirait-on pas, plus d'un siècle d'avance, entendre parler Hugo?

Ce n'est pas ordinairement par l'hyperbole qu'il arrive à l'ironie : elle lui est tout à fait naturelle et il y excelle sans effort. L'extrême raffinement se trouve mêlé, chez lui, à des expressions familières ou même triviales. Il nous montre ainsi Mlle Temple : « Elle brillait encore moins auprès d'elle (Mlle Jennings) par son esprit. Deux personnes très capables de lui en donner, si ce don était communicable, entreprirent en même temps de lui faire perdre le peu qu'elle en avait. »

La page continue sur ce ton et se termine ainsi : « De telles insinuations tournaient sa petite tête, que c'était une pitié. » Il est précieux parfois et ne déteste pourtant pas — car il a les dons d'un homme de théâtre — de reproduire avec exactitude le langage de la conversation la plus libre : « Pauvre esprit, dit le chevalier, en haussant les épaules, te voilà d'abord sur le côté. » — Ce qui se traduit, dans notre usage moderne, par « sur le flanc ». — Et c'est peut-être cela qui détermine Sainte-Beuve, après des éloges majuscules, à parler de certains traits « d'un goût équivoque ». Pour moi, j'aime le naturel et tout cela ne me gêne guère.

Lorsqu'il cherche à placer exactement Hamilton dans la lignée de nos écrivains, Sainte-Beuve en arrive à ceci : « Un peu plus jeune que La Bruyère et un peu plus vieux que Fénelon. » Dans la même étude, le spirituel censeur cite adroitement Lemontey : « Notre prose, dit l'auteur du *Jardinier de Samos*, s'arrêta au point où n'étant ni hachée, ni périodique, elle devint l'instrument de la pensée le plus souple et le plus élégant. » S'il faut se fier à Sainte-Beuve, le fameux style attique s'arrêterait à Voltaire. Je n'en crois rien. Lemontey, que le critique des *Lundis* appelle à la rescousse, montre parfois de façon fine et brillante que la source n'était point tarie de son temps. Le XIXe siècle n'aurait-il donné qu'Anatole France, il nous aurait prouvé, non sans éclat, que, dans toute sa délicatesse, le génie propre à la France est capable sans cesse de renaissance et de rebondissements.

(*à suivre*)

MARTIAL

par ÉMILE HENRIOT
de l'Académie française.

Comme Lucain, comme Sénèque et Quintilien, Martial est un Espagnol. Il est né, environ 40 après Jésus-Christ, à Bilbilis de Tarragone, où il reviendra, pour y mourir, après 35 ans de vie romaine. A vingt ans, pareil à tous ceux qui portent en soi quelque chose que la province n'aiderait pas à s'épanouir, il avait désiré le prestigieux séjour de Rome, et rêvant d'y faire fortune, il y était arrivé, Néron régnant, vers l'époque du grand incendie qu'il dut voir. Pauvre il était, pauvre il resta, n'ayant en tête que sa poésie. Car Martial ne fut que poète, et poète fidèle à son genre, spécialisé dans l'épigramme, qui chez lui correspond à son caractère, n'ayant de talent qu'à cela. Point de goût pour l'éloquence et le barreau, aucun don pour l'art oratoire, rien d'héroïque dans l'esprit, rien de lyrique dans le cœur. Martial est un réaliste, artiste en vers plus que poète, moraliste au sens de curieux des mœurs, sans aucun souci de morale, et qui dira tout, fort crûment, du spectacle qu'il a sous les yeux, indigné de rien, amusé de tout, aimant à rire de ce qu'il voit et faisant rire de ce qu'il écrit. Il aime la vie qui coule autour de lui et qui l'emporte, lui-même pareil à ses modèles, et l'un d'eux au premier degré, car il ne lui déplaît pas de se peindre. Et il pourra dire, en effet, que son portrait vivra dans ses vers, quand l'œuvre d'Apelle aura péri, ce qui est vrai.

Tel quel, sans cesse aux aguets de la drôlerie ou du ridicule, du croquis à enlever, du bon mot à laisser jaillir, de la pointe fourrée et à aiguiser finement, de la scène à sertir dans un poème court, du portrait à saisir tout vif pour le jeter dans son bain d'eau-forte, Martial fait à la fois songer à La Bruyère et à Chamfort, à Jules Renard et, par la bourbe qu'il remue, à Jean Lorrain. Fatigué des grands imposteurs

de la rhétorique latine et de la propagande héroïque qui depuis deux mille ans réduit toute l'histoire romaine à un fabuleux Panthéon, si l'on veut savoir ce que fut la vie romaine au temps des Césars, c'est ce Martial qu'il faut lire. Moins éloquent que Juvénal, et moins grand d'âme, et partant aussi moins poète, Martial est plus près des choses, reste plus petitement dans le vrai. Comme on vivait à Rome de son temps, lui seul l'a dit et le fait voir. C'est un spectacle déconcertant, qui le fait lire aujourd'hui encore.

Toute sa vie, Martial a demandé ses moyens d'existence à la sportule. *Sportula,* ou petit panier, propre à emporter ses victuailles, la sportule est un don, en argent ou en comestible, que le patron fait à ses clients, chaque jour et dès le matin empressés à venir le voir, à assister à son lever, à le louer, à le servir, à l'accompagner au forum, au théâtre, aux affaires, aux cérémonies, suivant sa litière ou sa chaise à porteurs, à s'asseoir, s'il vous y convie, à sa table; et par une continuelle flatterie à s'en faire bien voir, à exciter sa libéralité et sa munificence. L'institution est dans les mœurs (1). L'empereur a ses courtisans, sportulaires comme le courtisan a les siens, comme le patricien, l'affranchi, l'homme en place et le parvenu ont les leurs. Point de honte à cette mendicité organisée, universelle. Martial, homme libre, fait chevalier par l'empereur, ne rougit point de quémander, avec une insistance infatigable. Il ne s'indigne seulement que de l'avarice de ses maîtres et de la modicité de leurs dons, ou que tel d'entre eux, même, ne lui ait rien offert que les Saturnales. Il sollicite de César, de ses amis, à toutes mains. Aucune louange ne lui coûte, quitte à se plaindre de ses peines, s'il s'en voit mal récompensé, et de la rude vie qu'il lui faut mener, si tôt levé, quand il aime dormir le matin,

(1) L'institution est dans les mœurs, et correspond à l'état social de l'ancienne Rome. La clientèle est une cour et une escorte. La cour, dans la maison, au lever du maître, à sa table, aux renseignements. Toute une armée de familiers, de favoris, de parasites, de conseillers, de flatteurs et d'indicateurs : affranchis, pauvres diables, nécessiteux de toute sorte, quelquefois utiles garants, car on peut avoir dans sa clientèle un fonctionnaire, un magistrat que la richesse attire, voire un prêteur ou un tribun. Juvénal se plaint de ceux-ci, toujours servis à la sportule les premiers. L'escorte sera pour la rue, où la clientèle, l'épée à la ceinture ou la canne à la main, constitue une garde précieuse. Le maître va à ses affaires, entouré de cette clientèle. Elle fait la police autour de sa litière, l'accompagne aux rostres, aux comices, l'applaudit s'il prononce un discours, ou fait une lecture, le protège au cours d'une bagarre, enfin vote pour lui aux élections — quand il y a des élections. Car la clientèle est aussi un collège électoral et un syndicat d'intérêts. N'avons-nous jamais vu nous-mêmes rien de tel, autour d'ambitieux césariens en redingote et d'aventuriers bien couverts, dans les couloirs de la Chambre, dans la « canaille du Bonnet Rouge » ou les entours d'un Stavisky?

pour être des premiers au réveil du patron, et courir d'un bout à l'autre de la ville gagner ses misérables quadrantes, obtenir une coupe, un plat, un manteau. Mais à Rome un muletier va vêtu de pourpre, et le poète en loques grelotte. Si le Romain sait admirer, il ne paie guère. Or Martial est admiré, tout le monde le lit, sa réputation a même passé les portes de la ville, il est célèbre jusqu'en Bretagne, et le centurion qui va rejoindre son corps chez les Gètes emporte avec lui les *Epigrammes*, qui au loin lui rappelleront Rome. Cependant, les succès de librairie ne sont appréciables qu'aux libraires, qui vendent les livres artistement recopiés sur de beaux rouleaux de papyrus, aux bords bien poncés et noués de pourpre, avec quelquefois le portrait de l'auteur peint à l'incipit. Point ou peu de profit pour le pauvre auteur, qui pour vivre n'a que la sportule, et ne peut compter que sur la générosité des riches amateurs qui l'admirent. Ainsi Chamfort, contraint lui aussi de vivre de la société élégante, s'en dégoûtant, aspirant à la solitude, et se vengeant en propos amers de sa dépendance obligée, où il faut payer ses dîners avec de bons mots.

Lors de son arrivée à Rome, Martial avait pu espérer trouver un accueil favorable auprès de l'illustre Sénèque, son compatriote, et il est probable qu'il en ait été bienvenu. Par malheur, Sénèque déplut à Néron et il dut se couper les veines. Néron lui-même disparut, avant que Martial se fût fait un nom, ou ait par son talent forcé la faveur, d'ailleurs dangereuse, du despote. Ses successeurs, dans la période révolutionnaire qui suivit, ne durèrent pas assez longtemps pour que la flatterie payât. On ne sait trop comment vécut le jeune Martial au cours de ses premières années de Rome, où il fut le témoin d'événements mouvementés, et put voir en douze ans se succéder sept empereurs, dont deux seulement périrent dans leur lit, les autres suicidés, massacrés ou empoisonnés, sans qu'aucun de ces accidents trouvât la moindre place dans ses vers — sauf Néron traité de sinistre, mais après sa mort, il est vrai. Sans doute que l'époque enseignait à être prudent. Titus avait régné trop peu pour que sa louange assurât au poète un profit solide et durable; encore dut-il à ce prince, pour une épigramme flatteuse, sur la dédicace du Colisée, le *jus trium liberorum,* qui valait exemption d'impôt aux citoyens pères de trois enfants, quand bien même, comme Martial, ils n'en avaient pas. Domitien lui conserva ce privilège. De celui-ci, qui le fit chevalier, Martial attendit

beaucoup et longtemps, mais en vain, quant à la fortune. Si César se plaisait aux vers amusants du poète qui ne lui ménageait pas l'encens et l'adoration, allant à le traiter en dieu, vantant tour à tour ses victoires, ses sages édits et ses embellissements de Rome, célébrant la splendeur même de son visage éblouissant, et protestant qu'il aimerait mieux dîner avec lui qu'avec Jupiter en personne, il ne semble pas que ce prince l'ait grandement comblé de ses faveurs. Nerva lui ayant succédé, et bientôt Trajan à Nerva, Martial applaudit sans plus de bonheur à leur élévation. Il avait loué Domitien, il supprima des éditions nouvelles de ses œuvres ce qui avait trait à cet empereur disparu, sans être regretté. Il célébra dans l'avènement de ses héritiers l'aube des temps nouveaux, et Rome recouvrant l'ancienne pureté de ses mœurs : rien n'y fit. Si bien que se voyant mal en cour, ou simplement déçu et las, ou peut-être aimant à changer, Martial, n'attendant plus rien de la fortune, quitta Rome et retourna dans sa natale Bilbilis.

Cependant, si la faveur officielle lui manquait, malgré les complaisances déployées, Martial n'avait pas si mal fait, à Rome, ses affaires. De la générosité des uns, de l'admiration des autres, non des moindres, car on voit Quintilien, Juvénal, Silius Italicus et Pline le Jeune, confrères mieux pourvus, bons pour lui, le poète n'était pas sans ressources, et ses conditions de vie n'étaient pas mauvaises. Il avait, sur le Quirinal, un appartement au troisième étage où il pouvait convier des amis à une table frugale en comparaison des larges galimafrées de l'époque, toutefois abondante en mets délicats et honnêtes. Il y devait jouir d'un certain confort, on l'y voit demander l'eau de la ville à l'empereur. Il a une petite maison à la campagne, à Nomentum. C'est, à deux ou trois lieues de la capitale — un peu trop près pour y jouir d'une liberté absolue, dans une campagne comme il l'aimerait, « vraie et sauvage » — une petite ferme entourée d'un jardin protégé des dieux rustiques, planté de légumes, abondant en grenades, en azeroles et en noix, que son intendant lui apporte en ville à l'occasion. Martial a des mules à lui, des esclaves, et même un secrétaire, une clientèle, peut-être, à son tour, car il parle des cadeaux qu'il fait. Et il parle aussi, en bon maître, de l'enfant d'un de ses serviteurs, une petite fille de six ans, qui était charmante, qui est morte, et dont il fait entretenir la tombe dans son jardin de Nomentum. Ces détails n'impliquent pas une vie tout à fait subalterne et

démunie. On voit Martial au cirque, aux spectacles, dînant en agréable compagnie, allant prendre, à Anxur, les eaux à la mode, et faire à Baïes, à Formies, de mondaines stations balnéaires. Je ne dis rien de ses parties fines de tout genre, dont la fréquence et la variété n'attestent pas un pauvre diable. L'existence de ce célibataire est celle d'un épicurien mêlé à tous les plaisirs de son temps.

Laborieux avec cela, malgré sa paresse de poète. On a de lui quinze volumes d'épigrammes, publiés régulièrement, d'année en année, au fort de sa réputation. Dérangé sans cesse comme il est, courant la sportule, obligé de faire sa cour, d'assister le ou les patrons, de répondre aux invitations, de voir le monde, de visiter les bibliothèques et de prendre part, au forum ou sous les portiques, aux lectures publiques et aux récitations littéraires, on conçoit qu'il lui faille parfois s'excuser, s'il s'agit de dîner en ville chez un importun qui l'en prie, ou de porter son manuscrit chez un amateur d'autographe. Quand donc pourrait-il travailler?

Martial travaille cependant beaucoup. L'art de l'épigramme exige du soin. C'est une œuvre minutieuse que de mener à la perfection ces menues pièces, dont la plus courte n'est pas celle qui coûte le moins, au contraire. Cela va du distique au « quadro » de trente ou quarante vers, à la Chénier, et dans tous les modes, pratiqués en technicien, avec une patience d'orfèvre, une exactitude d'horloger, de miniaturiste, d'aquafortiste, de graveur d'intailles. Martial excelle dans l'arrangement subtil des mètres et des mots, dans le trait à ménager à la fin d'une pièce bien filée : flèche ou pointe, bien acérée, que le raccourci latin favorise. On ne peut pas dire qu'il est obscur, mais difficile, assurément, et plus d'une fois, par la rareté de l'allusion, la finesse du sous-entendu, il devient incompréhensible, ou imperceptible, par le fait d'une pointe si ténue qu'on ne la distingue plus du tout. Gemellus veut épouser Maronilla; il désire, il presse, il supplie. Elle n'est pas belle. Qu'a-t-elle donc? Elle tousse. *Tussit*... Qu'est-ce à dire? Quelle drôlerie insensible dans ce petit mot final, bien sonnant? Elle tousse : il faut lire qu'elle mourra bientôt, et que le prétendant de cette beauté insuffisante a tout de même une bonne raison de l'aimer : il en héritera.

Il ne faut pas lire d'affilée les quinze livres d'épigrammes, mais un à un, comme s'il était seul. Martial lui-même en convient : son abondance lui fait tort, et comme il s'en est avisé, il les publie séparément, en courts volumes à feuilleter

de-ci de-là, pour que le lecteur se divertisse sans fatigue d'un trait bien venu. Il sait aussi que tout n'est pas bon dans ses vers, et qu'ils ne sont pas bons indifféremment à tout le monde. Ce n'est pas pour Caton qu'il écrit, ni pour la matrone, ni pour les jeunes filles, les enfants, ni même pour le populaire, encore que, les élégances de son style à part, ses gaudrioles, ses gaîtés, ses folastreries, comme dira Ronsard de ses vers légers, soient assez de nature à être goûtés du plus gros public. Martial est un raffiné, mais c'est un raffiné romain, de goût très mêlé, très impur. Spirituel, et très bon lettré, plein de vénération pour le noble Virgile et l'exquis Catulle, et fort admirateur de Cicéron, dont il voue à l'exécration, en termes éloquents, l'assassinat — mais d'une jovialité outrancière, et à nos yeux, d'une extrême salacité, et même d'une grande saleté, très souvent. Comme Pétrone, il est un délicieux artiste, mais un réaliste qui ne répugne à aucun détail, et qui s'amuse du plus malpropre, du plus bas. Ravi des mauvaises odeurs qu'il lui faut renifler dans Rome, à table même, aux bains, dans la rue ou dans le boudoir, les spécifiant, portraiturant à plaisir des sanieux, des scrofuleux, des chassieux, des stercoraires, des vieilles bancroches, édentées, et non sans prétentions malgré cela, dénonçant les manies dégoûtantes et les mœurs infâmes, appelant chaque vice par son nom, désignant la pratique et l'objet obscène avec une crudité sans vergogne — Martial n'a peur d'aucune chose et d'aucun mot. Maniant avec dextérité, en connaisseur, la grande variété de synonymes dont le Romain dispose pour désigner l'acte d'amour et ses divers succédanés, il brave enfin l'honnêteté le plus gaillardement du monde, dans ce latin qui lui est naturel, mais dont nos dictionnaires scolaires les plus massifs ne donnent pas toujours l'équivalent français.

Au reste, c'était là pour lui ce « sel romain » dont il se loue d'avoir assaisonné ses « gentils ouvrages », où il ne se donne pas pour un faiseur d'élégies, d'odes, d'héroïdes. Son propos n'est pas de rivaliser avec les graves écrivains dont le maître d'école fait ânonner par ses bambins les textes ampoulés et austères. A d'autres, la trompette creuse, et le cothurne, et la sévère tragédie à la robe flottante! A d'autres les vraies bagatelles, l'atroce festin de Thyeste, les mythologies ennuyeuses, les fables, les prodiges, Athis, Polyphème, Dédale et son homme volant, Hylas, Endymion, Gorgone, les Harpies, les centaures! Très résolument moderniste, lui, Martial, il n'a qu'une vue : peindre l'homme. Que chacun

puisse se reconnaître dans ses vers, et retrouver à leur lecture l'image des mœurs, de ses mœurs. « *Hoc lege quod possit dicere vita : meum est*... Lis cela, dont la vie peut dire : cela m'appartient. Mon livre a la saveur de l'homme, mon livre sent l'homme : *hominum pagina nostra sapit*... » Son style est cru, mais c'est celui de l'épigramme. Ainsi écrivaient ses maîtres, Catulle et Marse. Il respectera les personnes, ses satires n'offenseront point, et il est vrai que Martial peignant les ridicules et les vices ne les attribue qu'à des créatures aux noms supposés, symboliques. Ce scrupule admis, ou cette prudence, Martial réclame la licence de tout dire, et la permission de « parler latin », selon la vérité des mots (*verborum veritas*). Il dira tout, dans ses vers non chatrés, et montrera Priape nu, car rien n'est plus honteux que Priape déguisé en prêtre-eunuque de Cybèle. Qu'on ne s'y méprenne point, toutefois : si la crudité ne manque pas, il le reconnaît, à ce qu'il écrit, si sa page est lascive, sa vie est probe. *Lasciva pagina, vita proba.* Ses vers sont des écrits permis aux jours de Saturnales, ils ne reflètent pas ses propres mœurs. Sur ce point, il y aura lieu de voir. Ainsi écrivant, selon son propos concerté, il a mis dans son livre, par le petit bout, Rome tout entière, et le siècle. Rome toute chaude, et sa vie impure, grouillante, le cortège et la bacchanale, les jeux du cirque, la prostitution, l'orgie, la débauche, la brutalité, le supplice, l'esclave crucifié, ou Lalagé pour une boucle mal nouée assommant sa servante avec son miroir; les vanités, les ridicules, tous les bruits, tous les coudoiements de la rue encombrée d'échoppes, de boutiques, d'auvents; le commerce ambulant des marchands de saumures et de salaisons, de pois chiches et de saucisses chaudes, le vendeur d'allumettes soufrées, le mendiant juif, l'esclave aux longues mèches, le charmeur de serpents, et la barbière de Suburre, qui écorche en plein air le client, dans le quartier des potiers et des savetiers. Il dit le détail et le lieu : l'arcade ruisselante sous l'aqueduc, près des colonnes d'Agrippa, le portique de Livie où les poètes tiennent leur école, le passage des Argonautes où les antiquaires montrent leurs objets d'art, le coin des libraires où, chez Secundus, derrière le Temple de la Paix, chez Tryphon, au forum de César, chez Atrectus, à l'Argiletum, on peut trouver pour cinq deniers (notre 3,50 d'autrefois) son livre bien roulé dans son parchemin, sous une enveloppe de pourpre; les bistrots établis dans le voisinage des Thermes, et les fouets sanglants, suspendus au

poteau des exécutions, pour donner à penser aux mauvais garçons. Voici l'estrade du marchand d'esclaves, où pour appâter l'acheteur, le commissaire-priseur embrasse à pleine bouche la fille qu'il présente aux enchères, afin de montrer qu'elle est saine et appétissante. Voici, aux devantures des foulons et des corroyeurs, les urnes propres à recueillir l'urine des passants, qui sert au tannage des peaux et à la préparation des étoffes. Voici, à côté de tant d'autres, les thermes de Titus ou d'Agrippa, où l'on peut lire après le bain, dans une bibliothèque bien fournie, et pratiquer tous les exercices du stade, les thermes d'Etruscus, où l'on trouve des eaux de toute provenance. Et voici le cirque, et ses jeux.

Martial leur a consacré tout un livre. Il assiste, en 80, à l'inauguration du Colisée, entrepris sous Vespasien, achevé et ouvert au peuple par Titus, au cours de fêtes mirifiques. L'immense édifice s'élève où s'étendaient naguère les jardins de Néron : ce qui servait jadis au monstrueux plaisir d'un seul appartient désormais à tous. Là, sur les gradins où peuvent s'assembler 87.000 spectateurs, le Thrace, le Sarmate, l'Egyptien, l'Arabe, le Cilicien, le Sicambre, vient s'asseoir auprès du Romain, et à la magnificence de ses jeux, mesurer la grandeur de César qui les donne. De la place réservée à laquelle son rang de chevalier lui fait droit, Martial a contemplé ces spectacles extraordinaires qui, du matin au soir, ont duré cent jours, alternant le combat de bêtes, les exécutions, les batailles de gladiateurs, la pantomime, le ballet et le combat naval, car la piste est aménagée de telle sorte que le cirque puisse devenir une mer. Neuf mille animaux y furent massacrés, à ne compter, selon Dion Cassius, que ceux qui furent tués, ô raffinement! par des femmes : l'arène avait aussi ses gladiatrices, et Martial en a vu une mettre à mort, bravement, un lion. Il a vu le rhinocéros, de sa corne puissante, faire voltiger en l'air, comme une loque, le taureau; l'éléphant s'agenouiller devant la loge de César, le reconnaissant, lui aussi, pour un dieu; le lion tué à coups de javelots, et un autre fauve, généreux — il peut l'être, il est à César! — tenir sans lui faire de mal un lièvre dans sa gueule, et le laisser s'enfuir, indemne; le taureau qui refusait le combat aiguillonné par des banderilles de feu; une laie au flanc déchiré par l'épieu mettre bas à travers sa plaie un marcassin, qui se sauvait à toutes jambes. Il a vu les mannequins qu'on jette aux bêtes pour les exciter, et le belluaire Carpophore expédier successivement un ours, un lion et un

léopard, et une autre fois, en un jour, abattre vingt animaux féroces. Et César accorder, fait exceptionnel, la couronne de vainqueur aux deux gladiateurs Priscus et Verus, qui ont fait match nul, après un combat valeureux.

Nous savons, de ce spectateur attentif, quelques accidents de l'arène : l'acteur qui représentait Orphée, pour contredire la légende, s'est laissé étrangler par un tigre — et quelques ignobles détails, qui devaient enchanter les Romains cruels, quand de surcroît ils en obtenaient le ragoût : Pasiphaé possédée en public par une bête, et à l'issue d'un mime qui reproduisait ses affreux exploits, le brigand Lauréolus mis en croix et dévoré par un ours, l'acteur qui tenait le rôle de Lauréolus substitué, pour la scène finale, par un condamné à mort, ainsi réellement supplicié devant vingt mille spectateurs déchaînés et enthousiastes. Au cirque, Martial nous montre les courses de chars, la lutte des verts et des rouges, Tigris et Passerinus triomphants, l'accident qui mit fin aux jours et à la carrière éclatante de Scorpus, 2.048 fois vainqueur avant cette suprême chute. Comme il sait les noms des cochers, il connaît aussi celui des chevaux célèbres, Hirpinus ou Andraemon.

Ce parfait témoin de son temps ne s'en tient pas là. Il connaît sur le bout du doigt la chronique scandaleuse de Rome, et s'égayant de ces anomalies, de ces saletés, il ne nous épargne aucune précision. Il sait pourquoi Lupercus a besoin d'aphrodisiaque et Naevolus a mal au cul; il connaît les goûts dépravés de Mamurianus, la spécialité de Thaïs ou de Lalagé, les pratiques secrètes de chaçun, et les mœurs d'Encolpe au cou blanc. Un peuple de mignons, d'éphèbes, de filles, de tribades, pullule la nuit et le jour dans la ville qui semble n'être devenue qu'un vaste lupanar, voué à une perpétuelle priapée, entre ses folles saturnales de décembre et les fêtes d'Isis, où l'on peut voir, en août, les matrones porter pieusement au temple de Vénus les insignes phalliques, et les prêtres eunuques de Cybèle hurler, se flagellant, et les bras tailladés dans leur délire, asperger de leur sang les foules et l'autel. Des beaux efféminés aux longs cheveux, en robe verte, au vieillard dissolu et à l'enfant prostitué, au giton domestique, au castrat usuel encore, de la fille qu'on a pour un as sur le bord d'un tombeau ou dans les crapuleux repaires du Submemmium, à la courtisane qui vend cent mille sesterces ses faveurs, à la vieille qui paie pour placer les siennes, à la veuve hypocrite et

sans retenue mais prudente — Sodome, Gomorrhe et Babylone revivent là, dans ces vers effrénés où Martial, assurément, prend un plaisir cynique à décrire avec dextérité, en connaisseur, ces aberrations, cette licence et cette chiennerie.

Lasciva pagina, dira-t-il; *vita proba.* C'est à voir. Martial dans le privé n'est pas plus chaste que ses vers. Lui aussi, il a des gitons et il aime les femmes. Il pratique les deux cultes indifféremment et ne s'indigne à ce sujet que pour autrui, trouvant naturel ce mélange, et s'estimant sans doute équilibré, d'être sans exclusivité dans ses goûts. Nul n'est moins esclave des siens. Il a un serviteur délicieux, Amazonicus; un autre, Diadumène, aussi charmant, qu'il ne laisse pas de fouetter lui-même quelquefois. Mais il nous dit aussi ce qu'il aime dans une maîtresse, Glycère ou Chrestina : qu'elle soit facile, mais pas trop, sache mettre du prix à ses faveurs, et se refuse à l'occasion, mais ne se refuse pas trop longtemps. Voluptueux à toutes mains, artiste jusque dans le plaisir, il vante joliment Cléopâtre au bain, et son corps, de rose embelli, sous le glacis de l'eau mouvante — et dit de la façon la plus gracieuse les charmes de Phyllis au lit. Comme il s'y comporte lui-même, avec quelle saine vigueur, il ne le cache pas. Il est un robuste Espagnol, aux cheveux drus, velu des cuisses et des jambes, et comme juste, il a dans son jardin une statue parlante de Priape. S'est-il marié? On ne sait. Mais les compagnes ne lui ont certes pas manqué. Une esclave au besoin lui suffit, si elle est jolie. Non sans respect, d'ailleurs, pour la mémoire des grandes Romaines d'autrefois, et vertueuses, s'il en fut : Cornélie, la femme de Pétus (et encore, à l'en croire, Cornélie...) Au reste, on ne peut plus moral, quand l'occasion lui est donnée de rendre hommage aux règlements que la pudeur inspire au vertueux César. C'est ainsi qu'il loue Domitien lui-même, d'avoir par ses édits mis un terme à la prostitution des enfants et à la castration des esclaves. Pareillement il louera Nerva, ou Trajan, qui par de sévères réformes, ont rendu Rome plus décente, et y ont ramené la chasteté, ce qui est peut-être beaucoup dire.

Gourmand, avec cela, et de gueule inventive — *gula ingeniosa est* — Martial aime l'huître grasse au garum et le turbot blanc, la murène et le surmulet, le bec-figue ruisselant et poivré, la tétine laiteuse, les légumes frais de son jardin. Il consacre, à la fin de sa vie, un livre d'Epigrammes entier,

ses *Xénies*, à toutes les choses qui se mangent, à leurs propriétés diverses, aux façons de les apprêter. Il connaît les morceaux de choix, la vulve maternelle d'une truie pleine, et le loir, meilleur en hiver, où il s'est nourri de sommeil. Il saurait, comme Brillat-Savarin, discerner, à sa succulence, l'aile sur laquelle la perdrix a coutume de se reposer. Il est pareillement expert en vins et en fromages. S'il invite chez lui des amis, le repas sera délicat, sans faste inutile. On ne sera que sept, il y aura des hors-d'œuvre d'herbes, des laitues, des poireaux, des menthes, de la rue, des olives, des œufs durs sur un lit d'anchois, des tétines assaisonnées d'une saumure de thon, du boudin sur une purée, un chevreau rôti, des côtelettes, des choux verts, poulet et jambon, des fruits mûrs à point, et des flacons de Nomentum bien décanté et filtré dans la neige, vieux de six ans déjà sous le consulat de Frontin. Chacun, sans souci de paraître, pourra garder en s'attablant son visage de tous les jours. Martial ne lira pas de vers. Point de danseuses importunes; le jeune Condylus jouera seulement de la flûte, et Claudia sera de la fête.

Moralement, dans le privé, ses mœurs et la sportule à part, content de vivre, aimant la vie et bien portant, Martial est un homme sans méchanceté; d'un caractère doux, ne mordant que si on l'échauffe, mais alors il mord comme un ours; peu dégoûté, peu émotif, sans indignation, sans vergogne, quémandeur et solliciteur effronté; fidèle à ses amis, sensible même à leurs vertus et plus encore à leurs bienfaits, heureux de son siècle et de la liberté dont on y jouit, qu'on n'a jamais connue à Rome si complète. Voyez-le à sa table, traitant des amis, ou dans son jardin, sacrifiant à Mars, à Diane, à Flore, à Silvain, sur son autel rustique rougi par le sang d'un agneau ou parfumé d'un grain d'encens, envoyant un boisseau de noix à Juvénal, bon à ses esclaves, s'attendrissant sur la mort d'un enfant, ravi de son existence campagnarde à Nomentum, et, délivré des corvées du monde et des soucis urbains, portant de là sur ses contemporains des yeux plus ironiques que sévères. Ainsi fait et ainsi vivant, Martial regarde autour de lui, et il exerce avec une attention constante son métier, qui est de rire et d'amuser aux dépens d'autrui, en le peignant sur ses tablettes. D'où cette piquante galerie de fous, de ridicules, d'insolents, de fats, de maniaques, de grotesques, et parfois aussi d'honnêtes gens, que l'on voit traverser son livre, comme La Bruyère a égayé le sien de ses portraits. Le plus souvent, une touche lui suffit

pour dénoncer une sottise, une vanité. C'est, au cirque, le chevalier de fraîche date, qui fait un esclandre pour gagner sa place réservée, au premier rang. C'est un cordonnier enrichi qui donne des gladiateurs. Tel autre encore qui, se pavanant, vêtu de pourpre, à l'amphithéâtre, laisse tomber des plis de sa robe une clef qui le trahit : ce n'est qu'un concierge. C'est un avocat qui s'entortille dans ses phrases et s'embarrasse de Mithridate, dans un procès à l'occasion d'un dégât causé par une chèvre. Voici l'avare, ou la coquette, l'amateur de dîners en ville, qui attend une invitation, et le méchant poète qui vous poursuit avec ses vers; voici le gourmand dépravé qui n'aime que le poisson pourri, les viandes faisandées; voici l'amoureux des vieilles femmes, et le coureur de testaments, et l'insolent parvenu, à pot de chambre d'or, qui, à sa table, se fait servir un repas rare et boit des vins de choix dans un vase murrhin (de porcelaine ou de smalto), mais n'offre à ses convives que des mets vulgaires et de l'eau rougie : le patron aux maigres sportules, dont les clients ont toujours faim.

Parfois, Martial esquisse un portrait en pied, et ce sont de charmants morceaux enlevés avec un brio merveilleux : le petit-maître, le diseur de riens, caricatures excellentes. « Tu déclames bien, Atticus, tu plaides bien, tu racontes de jolies histoires, tu fais de jolis vers, tu composes de jolis mimes et de jolies épigrammes; tu es bon grammairien, bon astrologue, tu danses et tu chantes à ravir, Atticus. Tu joues bien de la lyre, tu joues bien de la paume. Il n'est rien que tu ne fasses bien, tu fais joliment toutes choses. Veux-tu que je te dise ce que tu es? Tu es un faiseur d'embarras... » — « Cotibus est un petit-maître. Mais, dis-moi, qu'est-ce qu'un petit-maître? C'est un homme qui boucle harmonieusement sa chevelure, qui sent toujours le baume et le cinname, qui fredonne des chansons d'Egypte ou de Gadès, qui agite en cadence des bras épilés, qui toute la journée est assis entre les chaises de femmes, et à tout instant leur parle à l'oreille, qui ne cesse d'écrire ou de lire des billets; il sait qui aime celle-ci, il court d'un souper à un autre, et il connaît à la perfection le pedigree du cheval Hirpinus... Quoi? Est-ce là un petit-maître? — C'est une chose compliquée qu'un petit-maître, Cotibus... » Voici à présent Terpsichore, la grave matrone. Cesse de lire les vers de Martial, Terpsichore! « Jusqu'ici c'était convenable; éloigne-toi, nous voici maintenant au stade, au gymnase, aux thermes et aux nudités.

Mais on a apporté le vin et les roses — et déjà Terpsichore ne sait plus bien ce qu'elle dit. Elle ne voile plus d'images vagues ses propos, mais elle nomme ouvertement l'objet que la fière Vénus tolère au mois d'août dans son temple, que le villageois place au milieu de son jardin pour le garder, et dont l'honnête jeune fille se détourne en couvrant son visage de ses mains. Tu trouvais mon livre trop long jusqu'ici, Terpsichore, et tu le laissais retomber. A présent, tu vas le lire tout entier, avec intérêt. »

D'autres fois, l'épigramme se réduit au trait qu'un vers suffit à affûter. « Télésine est à son dixième époux : c'est mettre l'adultère en règle avec les lois. » — « Je ne t'envoie pas mon livre, Theodorus — c'est pour que tu ne m'envoies pas les tiens. » — Lesbie fait l'amour en public : ce n'est pas d'être aimée qu'elle aime, c'est d'être vue. — Cette autre ne s'est jamais donnée gratis. C'est vrai, elle paie. — « Je ne sais pas ce que tu écris à tant de femmes, mais je sais bien ce qu'aucune femme ne t'écrit... » Excellent dans le caractère, Martial excelle aussi bien dans la chose vue et l'anecdote. Il a spontanément le détail amusant ou pittoresque. Il sait évoquer en deux mots le cortège de César, annoncé de loin par une colonne de poussière et le cri des badauds : il arrive! — le convoi des mules traversant Rome à grand fracas, traînant de lourds cubes de marbre, pour quelque nouvelle construction — les bruits différents de la ville, le tintamarre du chaudronnier ou du batteur d'or, la relève de la garde au palais d'Auguste, les braillements du maître d'école au milieu de sa classe en plein air. Jovial ou féroce, cet observateur a tous les rires, la gaîté grasse de Rabelais, le sourire pincé de Renard, le coup de dent à la Forain, l'ironie légère à la Sterne : « Corconius, tes distiques n'en finissent plus! » L'appliquant à un vers « où il y a des longueurs », Rivarol replacera le mot, comme de lui, sans dire d'où il vient. Martial, si gros et lourd parfois, sait aussi ne pas appuyer. Il rencontre Bassus à la campagne, avec un chargement de légumes et de victuailles. « Les fruits de ton jardin, Bassus? » Et l'autre, simplement : « Je viens de Rome. » Ce banlieusard est allé faire son marché à la ville. Trouve-t-on jamais le moindre fruit à la campagne? — Voici la charmante prière de Léandre, rejoignant Héro à la nage, et fatigué par la tempête : « Flots, épargnez-moi à l'aller; ne me prenez qu'à mon retour. » Et l'épigramme délicieuse sur la mort de la petite

Erotion, enlevée à l'amour des siens à sept ans : « Terre, sois-lui légère! Elle a si peu pesé sur toi! »

C'est joli, exquisement dit, et pour une fois, à l'extrême limite de son art, cela révèle chez Martial une pointe de tendresse humaine et de pitié pour ce qui vit. Poète, mais sans poésie, car rien de son talent ne vient du cœur, sans doute a-t-il manqué à Martial (il le reconnaît, il le dit), un grand amour qui, comme à Virgile, à Catulle, à Properce, lui dicte des vers immortels. Ne lui demandez pas d'être autre chose que ce qu'il est : un observateur du réel, pourvu d'un talent très terrestre et de beaucoup d'art, qui sait voir et faire voir encore après deux mille ans ce qu'il a vu. Ne lui demandez pas ce qu'il ne peut donner et qui n'est pas dans sa nature, ni la forte pensée, ni le cri du cœur indigné, ni l'appel à la liberté, l'invocation à la justice, l'imprécation contre le tyran, l'inquiétude de la mort ou le sens de l'éternité. Aucune grandeur, en un mot. Sa philosophie est courte. Nous ne vivons que pour nous. Il faut vivre aujourd'hui, non demain — aujourd'hui même est déjà trop tard, il fallait vivre dès hier, ne rien remettre à l'avenir (la vue du mausolée nous le conseille, les dieux eux-mêmes meurent) de ce qui peut dès ce soir faire l'existence bonne. Et savoir vivre aussi dans le passé, en se souvenant des jours heureux. « *Hoc est vivere bis, vita priore frui :* c'est vivre doublement que de savoir jouir encore des choses d'autrefois. » — Lui aussi, Martial a fait son sonnet de Plantin, dans un bref poème que l'on imitera souvent, avant celui-ci, et après. « Ce qui peut faire la vie heureuse, le voici : des biens hérités et non dus au travail, un champ qui ne soit pas ingrat, un foyer constant, point de procès, point de cérémonies, l'esprit tranquille, un corps sain, la simplicité, des amis, une femme sans mélancolie et pourtant chaste, un bon sommeil, ne pas désirer d'être autre que ce que l'on est, ne pas craindre la mort, ni avoir à la souhaiter... »

Au milieu de ces sentiments, de ce train, de ces drôleries, de ces turpitudes, publiant son livre annuel et goûtant sa célébrité, au regret d'être sans un Mécène qui l'entretienne hors de souci — ce sont les Mécènes qui font les Virgiles, dira-t-il inconsidérément — Martial vivait heureux, en épicurien philosophe, convenant que sa douce vie avait compté, en somme, plus de cailloux blancs que de noirs. Cependant il se lassa de Rome, ayant atteint la soixantaine. Avait-il cessé d'être bien en cour, et déçu comme il l'avait été par Domitien,

malgré ses flatteries, le fut-il de Nerva, de Trajan? Ses vers à Terentius Priscus, son ancien protecteur, resté son ami, donneraient à croire à quelque disgrâce : ce Priscus qui avait osé être bon pour lui, dit-il, « sous un prince cruel et dans des temps maudits ». Au reste, les mœurs avaient changé avec ces empereurs, auprès desquels il avait vu rapidement qu'il lui fallait aussi changer de style. Martial comprit-il qu'il ne devait plus rien attendre de Rome transformée? Ou céda-t-il tout simplement à l'humeur inquiète et au besoin de changer d'air? Le souvenir de sa natale Bilbilis, quittée à vingt ans, le travaillait. En 98, il imagina d'y retourner, pensant y trouver le bonheur, et, dans la retraite, le repos que la vie romaine, devenue pour lui difficile, ne pouvait plus lui procurer. Une première difficulté s'éleva, vite aplanie : les frais du voyage. Son ami Pline s'en chargera, et, généreusement, avança ou donna les fonds nécessaires. Et voilà Martial en route vers l'Espagne et cette Bilbilis si charmante, dans son souvenir. Il y fut heureux, en effet, dans les premiers temps. Sa réputation l'y avait précédé. Des amis nouveaux, importants, le gouverneur de la province, l'accueillant, lui facilitaient ce retour. Et il se trouva même une admiratrice, Marcella, femme de goût, d'esprit et de cœur, au surplus riche, pour le mettre à l'aise en lui faisant cadeau d'un petit domaine campagnard, où ne pas regretter Nomentum. Une ferme, des bêtes, un bois, un potager, des pigeons dans un colombier, un vivier bien fourni d'anguilles, des forêts proches et giboyeuses, où chasser, des serviteurs, une gouvernante, un jeune intendant dont la femme mène à bien les affaires de la maisonnée, pourvoie au ménage, aux flambées et aux casseroles : ainsi monté, Martial commença par se déclarer satisfait de ces biens et de cette vie, et il s'applaudissait du changement. Une jolie page, adressée à Juvénal demeuré à Rome, nous fait voir un Martial heureux de cette existence nouvelle. Martial devenu paysan, dans l'accueillante Bilbilis... « C'est ainsi que j'aime à vivre et que j'aimerai mourir... » Bientôt hélas! il déchante. Il avait cru pouvoir dormir longuement le matin dans son ermitage. Et il avait fallu de nouveau revêtir la toge de solliciteur, courir de nouveau la sportule, visiter de bonne heure les patrons matinaux, essuyer la hargne de la petite ville, les petitesses et les potins de la province. Rome était loin; Rome quittée par lassitude et dont il regrettait maintenant l'air nécessaire à son esprit; Rome lui manquait, comme s'il en avait été dépossédé,

Rome et ses bibliothèques, ses forums, ses conversations, son mouvement, son activité, ses fièvres, ses théâtres, sa rue, ses spectacles et ses réunions « où le plaisir vous cache que vous étudiez » ; et ces oreilles de la capitale, accoutumées à tout saisir à demi-mot... Ses livres d'épigrammes qu'il envoyait jadis de Rome aux frontières les plus éloignées, maintenant il lui fallait les envoyer à Rome, comme un étranger. Allait-il à présent faire des livres espagnols? Bilbilis ne lui fournissait plus, dans son trantran quotidien, comme l'amusante vie romaine d'autrefois, des thèmes suffisants d'inspiration; et lui qui jusque-là, comme La Bruyère, n'avait fait qu'emprunter au public, pour le lui rendre, agrémenté de traits malins, le sujet de ses observations — *si quid est enim quod in libellis meis placiat, dictavit auditor* — il n'avait plus de quoi observer. Faute de thèmes plus subtils, il tombe à mettre la cuisine en vers, et son dernier livre d'épigrammes n'est plus qu'un recueil de recettes. Son talent faiblissait, sa verve s'essoufflait. Il en souffrit, et il se mit à pleurer Rome, en exilé. Lui aussi, comme Ovide au pays des Daces, il aurait pu écrire ses *Tristes*, et ses derniers vers, accourcis et mélancoliques, accusent ce fléchissement.

Après trois ou quatre ans de cette vie nouvelle et décevante, il mourut, loin de ce qu'il aimait, environ 101 ou 102. Pline l'apprit, avec regret, et dans une lettre il donnera un mot amical au souvenir de Martial, dont il vantera à la fois l'esprit, la verve, et, ce qui est honorable en somme pour un ironiste, la candeur (2).

(2) *Nec candoris minus*, écrit Pline. Mais faut-il comprendre *candeur*, ou *sincérité*, comme a traduit Mlle Guillemin (*Lettres de Pline*, t. I, éd. Budé), ou simplement, comme M. Carcopino le suggère, Pline a-t-il entendu marquer une qualité littéraire, qui serait tout bonnement la clarté des vers de Martial?

VOYAGE D'UNE HOLLANDAISE EN FRANCE

par MAURICE GARÇON
de l'Académie française.

La publication d'un récit de voyage est toujours accueillie avec une grande faveur. Le lecteur, heureux d'échapper à la sèche description du géographe, suit, derrière son guide, les routes et les sentiers. Il partage ses erreurs, et participe à ses admirations, ses joies, ses étonnements, ses craintes et ses découragements. Il se donne l'illusion de vivre ses émotions et se persuade, par un jeu d'imagination, qu'il fait lui-même des découvertes. On s'intéresse autant au voyageur dont on devient le confident, qu'à ses aventures et aux descriptions qu'il fournit.

Pourtant, la plupart des récits offrent le désagrément de sentir l'artifice et la littérature. Le voyageur peut faire œuvre d'écrivain. Il n'a pas écrit pour lui-même, mais pour être lu. Nécessairement il a cru devoir obéir à des règles de composition, il a augmenté ou diminué telle ou telle impression pour se concilier le plus grand nombre de sympathies. Il se résoud mal à reconnaître qu'il ne s'est rien passé certain jour et ajoute en déguisant ainsi la vérité. Volontairement il passe sous silence certaines observations trop personnelles et quelques aventures piquantes. Au vrai, il ne se livre pas sans détours et son insincérité relative enlève à son œuvre une partie de l'agrément qu'on y pourrait trouver. Malgré ces défauts, son livre, plus instructif qu'un roman, contient souvent autant de vie. On y apprend à connaître une région par ses côtés pittoresques et l'on se donne l'illusion d'y avoir respiré.

Mais quel plus grand plaisir procure la lecture d'un manuscrit qui n'a point été composé pour être publié et qui contient

des notes sincères prises par un voyageur intelligent et spirituel. Même si la forme manque de perfection, la fraîcheur du récit et sa spontanéité font souvent gagner au change. L'absence de recherche d'art, le caractère primesautier des réflexions qui ne sont point faites pour être connues, la facilité d'un style sans apprêt, procurent une impression d'agréable sincérité. Lorsque le récit de voyage est ancien, il offre en outre l'avantage de constituer un document fidèle pour l'histoire, et il permet souvent de pénétrer mieux les mœurs d'une époque qu'un pesant ouvrage d'érudition.

La chance, qui est la bonne à tout faire des curieux, nous a servi au cours d'un récent voyage en Hollande. Chez un libraire de La Haye, nous avons découvert un délicieux manuscrit français, relié dans un élégant maroquin qui portait ce simple titre : *Journal d'un voyage en France. 1819.* L'écriture, qui est d'une femme, est fine et gracieuse. A l'évidence il s'agit de pages rédigées au jour le jour. La preuve en est dans la légère déformation des caractères pour les notes prises dans certains lieux où l'auteur devait être mal commodément installée pour écrire.

Le manuscrit est anonyme. La page de garde porte seulement une signature : Rees Van Tets.

Quelques recherches à la Nederland's Patriciat généalogisch-héraldish-documentatie — bureau qui s'occupe, à la Haye, de réunir de très précieuses archives sur les familles nobles des Pays-Bas, — nous ont permis d'identifier l'auteur.

Le manuscrit est l'œuvre de Hendrica Françoise Gevaerts, femme de Cornelis Ocker Rees Van Tets.

En dehors de renseignements généalogiques et d'état civil, il est difficile de réunir beaucoup d'indications sur Hendrica Rees Van Tets qui n'a pas laissé de trace dans l'histoire de son temps.

Elle était née à Dordrecht, le 21 septembre 1788, et avait épousé Cornelis Ocker Rees Van Tets, le 10 juin 1809. Celui-ci, né lui-même à Dordrecht le 3 décembre 1786, était membre du conseil communal de sa ville natale et siégeait en outre aux Etats provinciaux de la Hollande du Sud. C'était un homme riche que ses fonctions publiques absorbaient peu et qui occupait une partie de ses loisirs à voyager. Plusieurs fois le ménage était venu à Paris.

En 1819, les deux époux, mariés depuis dix ans, n'avaient pas d'enfant. Très jeunes encore, libres, ils avaient l'un et

l'autre l'esprit cultivé, étaient fort curieux de beaux-arts et de littérature et menaient une vie pleine d'intelligente oisiveté.

Hendrica Rees van Tets avait évidemment reçu une éducation fort soignée. Elle parlait et écrivait couramment le français et l'anglais. Très nourrie des idées sensibles du XVIII[e] siècle, attirée par la nature, curieuse de tout, voulant tout voir, elle était attirée par l'esprit romantique qui commençait à prendre forme. Une fois d'ailleurs, elle emploie le mot et s'il fallait une preuve de son goût pour les tendances nouvelles, on la trouverait dans l'indifférence qu'elle témoigne pour l'architecture romane et dans l'enthousiasme que provoque en elle la vue de la moindre voûte ogivale.

Elle avait trente et un ans lorsqu'elle entreprit son voyage, accompagnée de son mari, le 2 avril 1819. Elle partait dans des conditions de confort qui n'étaient qu'à la portée de gens pouvant dépenser largement. Le ménage voyageait dans sa propre voiture, emmenant avec lui sa femme de chambre et un valet. On louait des chevaux de postes à chaque relais.

Ainsi, Cornelis et Hendrica Rees van Tets parcoururent-ils presque toute la France pendant près de quatre mois.

Sur la première page de son journal, la jeune femme avait écrit :

Je commence ce journal avec un plaisir inexprimable en songeant aux choses intéressantes que je pourrai tracer sur ces feuilles encore insignifiantes : quelles jouissances me promet le voyage que je vais entreprendre, quelle nature, tour à tour riante et imposante, se déployera à mes regards. Je me propose la plus grande exactitude pour tout ce qui concerne mon journal, afin d'emporter chez moi de cette intéressante course quelque chose de plus qu'un souvenir passager, le temps l'efface si rapidement.

Après avoir traversé Bréda et Bruxelles, Henrica parvint à Mons le 5 avril. Déjà elle n'entendait plus parler le hollandais ni le flamand. « On ne se douterait jamais, étant dans cette ville, de se trouver encore en Hollande : langage, mœurs, coutumes, tout y est vraiment français. »

Pourtant elle ne trouva la première ligne de douane française qu'un peu plus loin, après Quievrain. Elle y fut un peu déçue :

Nous avions cru passer comme nous l'avions déjà fait si souvent en donnant notre parole d'honneur et en reconnaissant la complaisance de ces messieurs : mais cette fois, quoiqu'ils ne déchargèrent point la voiture, il fallut ouvrir les malles et les laisser fouiller dans les caisses. Tout cela arrêta une demi-heure.

A Valenciennes, seconde ligne de douane, on ne retint la voiture que quelques minutes. Un pourboire avait préservé des recherches. La même cérémonie se reproduisit à la sortie de la ville, mais au passage du dernier cordon douanier, à Douchy, les fonctionnaires furent pittoresques : un des douaniers s'avança et dit :

Vous n'avez probablement rien de contraire aux lois du Royaume, mais si vous voulez me permettre de boire à votre santé, veuillez le donner à ce jeune enfant qui me le remettra...

Cette invention me parut drôle, d'autant plus que ces messieurs ne font ordinairement pas tant de façons.

Par Péronne et Senlis, les voyageurs arrivèrent à Paris le 8 avril et descendirent rue de Richelieu, à l'hôtel de l'Europe. Là n'était pas le but de leur voyage. Ils connaissaient déjà la capitale où ils étaient venus souvent. Ils y restèrent seulement du 8 au 27, moins désireux de visiter que de rencontrer de nombreux amis. Pendant trois semaines ils vécurent une vie mondaine. Ils étaient arrivés juste à temps pour assister à la fête de Longchamp.

Cette fête consiste en deux files de voitures qui se rendent depuis le boulevard du Temple jusqu'au Bois de Boulogne. Le milieu est pour les cavaliers, la droite pour les voitures qui vont, la gauche pour celles qui reviennent. Les piétons vont le long des deux files de voitures ou sont assis sur des chaises qu'on loue. Des gendarmes à cheval, postés de distances en distances, font observer cet ordre et souvent ils ont bien de la peine. Cette promenade a lieu pendant les trois jours de la Semaine Sainte, mercredi, jeudi et vendredi, à deux heures après midi.

L'origine de cet usage se trouve dans une fête sainte, un pèlerinage, qui avait lieu pendant ces jours au couvent de Longchamp situé autrefois au Bois de Boulogne. Ce couvent est démoli, mais l'usage est resté de se promener en voiture et d'étaler un luxe prodigieux en équipages et en toilettes pour les dames.

Ainsi vit-elle passer les voitures du ministre d'Espagne, de celui du Danemark et de plusieurs Anglais.

Le duc d'Orléans fixa tous les regards par la singularité de son équipage. C'était un grand char surmonté d'une espèce de toit chinois, où l'on peut se mettre à huit.

Mme Rees van Tets avait connu en Hollande une dame Scheffer, sa compatriote, qui vivait maintenant à Paris. Elle lui rendit visite. Celle-ci la conduisit aussitôt dans l'atelier de son fils aîné, Ary Scheffer, dont le talent de peintre, bien qu'encore inconnu, lui procurait un grand orgueil.

Ary avait obtenu l'année précédente une médaille. Il ter-

minait un grand tableau ayant pour sujet *La mort de Malvina* et traçait la première esquisse de l'œuvre qui devait révéler son talent : *Dévoucment des bourgeois de Calais.*

Une visite au Musée des Antiques lui fit regretter le départ, depuis l'invasion de 1815, de quelques beaux chefs-d'œuvre.

Au Panthéon, qu'on rendait présentement au culte, elle s'indigna de l'épitaphe gravée sur le tombeau de Jean-Jacques : *Ici repose l'homme de la nature et de la vérité.*

Celui qui écrivit un traité sur l'éducation et mit ses propres enfants à l'hôpital n'est point un homme de vérité. Celui qui vit des persécuteurs et des ennemis perfides dans tous ceux qui l'entouraient n'est point un homme de la Nature...

Le dimanche 18 avril, elle assista à la messe du Roi.

La duchesse d'Angoulême me parut être encore une belle femme, mise avec somptuosité plus qu'avec goût, ayant une expression de sévérité dans la physionomie qui me déplut. Le duc d'Angoulême a une expression de bêtise, qui ne laisse aucun doute à l'égard de son caractère. Le duc de Berry que j'aurais d'abord reconnu à ce qu'on m'en avait dit, a l'air d'un colonel parvenu à ce rang après avoir rapidement parcouru tous les grades.

Chaque soir notre touriste se rendait au théâtre. Après avoir applaudi un mélodrame à l'Ambigu, elle assista, à l'Opéra, à une représentation au bénéfice de Mlle Clotilde, première danseuse. Les artistes des Français et du théâtre Feydeau apportèrent leur collaboration. Elle vit *Jean de Paris* à Feydeau, *Les Exilés de Sibérie* à la Gaîté et le soir où elle se rendit aux Variétés pour voir une nouvelle pièce, le public siffla tant qu'on interrompit le spectacle.

Le 25 avril elle ne voulut pas manquer la séance annuelle de l'Institut. Lacépède, Léger, Ségur, Humbolt, Lacretelle, Houdon lui furent désignés dès l'entrée. Quatremère de Quincy lut une dissertation sur l'objet principal des Beaux-Arts et le véritable but de l'Imitation, Lacretelle présenta un tableau de la Grèce, Walckenaer un mémoire sur les itinéraires de Tripoli à Tombouctou, Dupin jeune argumenta de l'influence des sciences sur l'humanité des peuples. Picard déclama une ode de Raynouard sur Camoens.

Ayant ainsi pris l'air de Paris et bien préparé son esprit à comprendre le génie français, Hendrica Rees van Tets et son mari firent atteler leur voiture et prirent la route d'Orléans le matin du 27 avril.

Parvenue à Orléans le soir même, elle y demeura peu. L'hôtel des Trois-Empereurs, près de la place du Martroi,

avait peu d'agrément, la statue de Jeanne d'Arc n'exigeait pas un long examen et la cathédrale la déçut un peu.

L'intérieur ne répond point à l'extérieur, elle est sans ornements d'architecture et mal éclairée.

Dès le lendemain, elle repartit pour Blois. Après Beaugency elle s'arrêta un moment pour admirer le château de Ménars, ancienne demeure de la Pompadour, actuellement occupé par le maréchal Victor, duc de Bellune. La descente sur Blois et la vue du pont avec sa pyramide l'enthousiasma.

Le château de Blois était, hélas! en bien mauvais état.

Le génie destructeur qui animait la France lors de la Révolution plana aussi sur cette antique demeure des Rois et dégrada plus ce noble édifice que l'effort des années. Toutes les sculptures, toutes les devises furent anéanties : ni le porc-épic de Louis XII, ni la salamandre de François Ier, ni la lune de son fils Henry ne s'y trouvent plus... Le lierre s'est introduit dans les appartements et un air de grandeur passée s'est répandu sur ces tours antiques jadis habitées par des monarques.

Déjà le concierge faisait faire une visite historique. Elle vit le cabinet où fut assassiné le duc de Guise :

La pierre teinte de son sang a été tellement grattée par les fréquentes visites des curieux qu'on n'en voit plus les marques.

Et après avoir fait le tour des oubliettes, la jeune Hollandaise courut à Chambord. L'isolement du château l'avait préservé des mutilations révolutionnaires. Appartenant en 1819 à la princesse de Wagram, veuve de Berthier, il était pour le moment désert après avoir été loué pendant trois ans à un Anglais pour le loyer de 20.000 francs par an.

Le voyage de Blois à Tours ne prit qu'une journée. La voiture suivait la rive droite de la Loire, on ne fit qu'apercevoir Amboise sur la rive gauche. Les Hollandais, du côté de Vouvray, virent avec curiosité les habitations des troglodytes.

Ces collines sont creusées de façon qu'en y adaptant une porte et des fenêtres c'est une maison parfaite. La vue de Tours au fond du tableau embellit le paysage, son beau pont, ses clochers, son avenue riante, les îles qui coupent le fleuve, tout cela forme un ensemble que je ne puis décrire comme je le voudrais.

Après une nuit passée à l'hôtel du Faisan, et une courte visite de la ville, les Hollandais repartirent. A Châtellerault où se tenait la poste aux chevaux, il fallut subir un curieux assaut.

La voiture était à peine arrêtée qu'une trentaine de femmes se précipitèrent sur elle, montant sur des chaises et vociférant à qui

mieux, pour nous engager à acheter des couteaux et des ciseaux. Je n'ai jamais vu rien de pareil, elles étaient comme enragées, se précipitant l'une l'autre à bas de leurs chaises, au risque de se blesser avec leurs marchandises et criant à tue-tête. J'avais levé les glaces, mais ma femme de chambre qui se trouvait sur le siège fut obligée d'appeler au secours, ne pouvant résister à leurs attaques impétueuses. Les articles qu'elles offraient étaient réellement à si bas prix que je ne pensais pas qu'on pût les vendre pour si peu de chose : de bons ciseaux très fins pour un franc et demi, des couteaux garnis en nacre pour un franc et ainsi du reste.

A Poitiers, la Hollandaise nota :

J'ai rarement vu quelque chose de plus beau que sa situation, et rarement quelque chose de si laid que son intérieur... Les rues de la ville sont étroites, d'une pente rapide, les maisons mal bâties et le pavé si affreux que je crus que nous y laisserions une partie de la voiture. L'hôtel de Flandre où nous logeâmes est malpropre et peu recommandable à tous égards.

Et comme la ville ne contient guère que de magnifiques monuments de style roman, elle ajouta négligemment :

Poitiers n'offre rien de remarquable à la curiosité de l'étranger!

A Angoulême la malpropreté mit les Hollandais en fuite.

A l'hôtel de la Table ronde nous fûmes si malproprement que, depuis la Bohême, je ne me rappelle pas d'avoir vu quelque chose de pareil... Les lits étaient excellents mais la malpropreté était si excessive qu'on n'osait presque pas s'asseoir ou se mouvoir par la chambre.

Les dix-neuf postes qui séparaient Angoulême de Bordeaux ne purent être parcourues en un jour. Après avoir couché à Barbezieux, nos voyageurs arrivèrent sur les bords de la Gironde le 4 mai. Ils logèrent tout près du Grand Théâtre, à l'hôtel de Richelieu, décidant de prolonger, plus qu'il n'était prévu, leur séjour dans la ville après avoir appris en arrivant qu'ils pourraient voir jouer Talma. C'était une aubaine. A Paris, il fallait y renoncer. Talma, à l'apogée de sa gloire, était continuellement en voyage et ne jouait plus qu'en tournées triomphales. Dès le premier soir, elle le vit dans le rôle de Joad d'*Athalie*.

Il est réellement au-dessus de tout éloge. Chaque geste, chaque position conviendrait au statuaire. La manière dont il se drape, son jeu muet, son regard, tout est parfait, tout parle au cœur.

Les Bordelais avaient une manière à eux d'assister au spectacle et témoigner leur admiration pour le grand comédien :

Je n'ai rien vu de pareil au bruit qu'on fait au parterre pendant la représentation. Quand Talma n'est point en scène on n'entend

pas les acteurs. La salle est grande, sonore, on y termine le soir les affaires commencées à la Bourse le matin.

Elle vit encore le tragédien dans *Iphigénie*, dans *Philoctète*, dans *Manlius* et dans l'*Hamlet* de Ducis. Même elle eut le rare privilège de l'entendre jouer une comédie : *Shakespeare amoureux*. Curieuse de le voir de près, elle parvint à se faire présenter à lui.

Il est mieux que sur le théâtre : ayant la vue basse il y rapetisse quelquefois les yeux et dans la conversation il les a beaux et expressifs. Talma a cinquante ans passés, de taille moyenne mais bien fait et jouissant d'une santé si robuste qu'il sort frais et dispos de ses plus violents rôles.

A Bordeaux même, Hendrica déplora la mutilation du Palais Gallien pendant la Révolution, trouva la Bourse trop petite en comparaison de celle d'Amsterdam et s'amusa fort en lisant dans un cimetière chrétien des épitaphes en vers au tendre amour, au Dieu de Cythère, aux Grâces et aux Parques.

Les habitudes de la ville lui parurent un peu surprenantes. On ne trouvait point à louer de calèche ou de cabriolet, mais seulement de lourds carrosses entièrement fermés, et dans cette ville si riche on ne comptait que dix équipages de maîtres.

Pendant que sa femme courait la ville, Van Tets fut introduit au cercle Gombault, place du Théâtre.

La Bouillotte et l'Ecarté avec de grands paris sont les jeux ordinaires... Une coutume assez singulière c'est qu'on n'a pas besoin d'y apporter de l'argent. L'hôte est autorisé par la direction à donner jusqu'à 2.000 francs par soirée à chaque membre, mais on est obligé de le rendre dans les vingt-quatre heures sous peine de se voir rayer de la liste des membres. Un étranger jouit du même avantage et celui qui l'a introduit est responsable pour le payement, comme ayant reçu la somme.

Nos Hollandais quittèrent Bordeaux le 17 mai. Par La Réole ils parvinrent à Agen où ils se trouvèrent au même hôtel que Talma qui continuait sa tournée. A Auch, ils se réjouirent de trouver l'auberge Baron qu'on leur avait signalé en Hollande comme l'une des meilleures de France. L'auberge fut à la hauteur de sa réputation. Ils admirèrent fort la cathédrale, aperçurent les Pyrénées du haut de la plate-forme et furent désolés de ne trouver que les ruines de l'archevêché dont la Révolution n'avait rien laissé. La politesse de la population les enchanta.

Le peuple y est gai et poli. Quand on s'arrête devant une boutique ou magasin les habitants se lèvent de leurs chaises et nous les offrent.

Tarbes, avec ses maisons basses construites en galets et les ruisseaux limpides coulant dans toutes les rues, rappela à la jeune femme une ville d'Allemagne. En traversant l'Adour, elle avait envoyé une pensée émue aux bergers des romans Estelle et Galathée. Mais, ajoute-t-elle :

Je n'ai pas l'imagination assez vive pour transformer en bergères les grossières paysannes qui n'ont de remarquable que la cape écarlate qui couvre leur tête.

A Pau, la quasi-destruction du château lui causa une peine profonde.

La Révolution l'a tellement maltraité qu'il ne reste presque rien à l'imagination sur quoi elle peut se reposer.

On lui montra pourtant l'écaille de tortue qui servit de berceau à Henri IV et la chambre où il naquit. Au moment où elle fit sa visite, le gouvernement commençait à faire procéder à la reconstruction.

Je fus fâchée de voir qu'on s'occupait de moderniser le château. Qu'on y fasse les réparations nécessaires, à la bonne heure, mais on est péniblement affecté en voyant détruire ces fenêtres en ogive, ces antiques cheminées qui rappellent l'époque où cette demeure fut habitée par le héros du Béarn.

Après avoir admiré la vue des montagnes du grand balcon, avoir parcouru les rues tortueuses en se tordant les pieds sur le pavage de galets, M. et Mme Rees van Tets gagnèrent Orthez et Bayonne. Les environs de la ville étaient dévastés. Toutes les maisons sur un rayon d'une lieue avaient été détruites par la guerre en 1813. En cacolet, Hendrica se fit conduire à Biarritz.

C'est un pauvre village habité par des pêcheurs, mais la saison des eaux ou pour mieux dire celle où l'on prend les bains de mer y attire beaucoup de monde.

Elle admira « la côte hérissée de rochers creusés par la mer et déchirés de toutes les façons » et regretta beaucoup de ne point assister à une tempête « afin de contempler cette côte pittoresque dans toute sa grandeur ».

De Saint-Jean-de-Luz elle poussa jusqu'à la frontière d'Espagne et dîna avec un officier espagnol qu'elle essaya d'interroger sur la vie en Espagne. En riant l'officier éluda, répondant :

— Je suis en France, je puis m'expliquer librement, mais demain...
Puis il mettait la main sur la bouche.

— ...demain, gare les cachots de l'Inquisition : je serai sous sa patte...

Les confidences s'arrêtèrent là.

Revenus à Tarbes le 29 mai, les Hollandais se firent conduire à Bagnères le lendemain. Ils y admirèrent les établissements de bains dont les baignoires en marbre blanc recevaient une eau tiède et courante.

Plus on s'éloigne de la source mère, plus l'eau se refroidit en passant par les conduits, ainsi on peut choisir à son gré le degré de chaleur qu'on désire.

Les touristes parcoururent toutes les routes environnantes à dos d'ânes mais durent renoncer à passer le col du Tourmalet, encore trop rempli de neige. Dans la vallée d'Argelès, la vue d'un monastère situé près d'une tour en ruine rappela à la jeune femme les *Mystères d'Udolphe :*

Je croyais voir derrières ces créneaux gothiques les figures rébarbatives de ces brigands des Pyrénées qui forment un si intéressant épisode à ce joli roman.

De Cauterets ils poussèrent jusqu'à Gavarnie, émerveillés par les sites sauvages qui se déroulaient sous leurs yeux. Hendrica était si émue que, pour ne rien oublier, elle écrivait sur ses genoux, mollement bercée dans la chaise à porteurs où elle se faisait transporter.

Au retour ils traversèrent le pont de la Reine de Hollande.

Ainsi nommé parce que Hortense Beauharnais en posa la première pierre pendant son séjour aux Pyrénées... On y avait placé une pyramide avec son effigie. Au changement d'affaires on l'ôta et on la jeta dans le gave. L'entrepreneur du pont l'en retira et la replaça à la rentrée de Napoléon, ce qui lui valut deux mois de prison après les Cent-Jours. Maintenant il gît dans un fossé où Van Tets descendit pour le voir mais la figure était cachée...

A Saint-Sauveur ils rencontrèrent une dame qui était la sœur d'un juge qui avait siégé dans l'affaire Fualdes. Hendrica fut tout émue à l'idée d'apprendre des renseignements inédits sur le rôle de l'héroïne du drame, Mme Manson.

Elle nous raconta des horreurs inouïes auxquelles ce malheureux procès donna lieu. Huit empoisonnements en furent la suite. Elle me dit que son frère admirait non la conduite mais le caractère de Mme Manson. Elle était retenue par trois grands motifs : la reconnaissance envers Jansion qui lui avait sauvé la vie, le serment solennel par lequel on l'avait liée et par la crainte qu'on n'empoisonnât son fils, ce qu'elle redouta plus encore quand elle vit ce qui eut lieu dans ce genre. Mais du moment que son fils

éloigné de Rhodez ne se trouva plus sous le pouvoir de ces monstres, elle révéla le crime et ne se rétracta ni ne se contredit.

Il y avait déjà là en substance tout ce qui devait constituer et constitue encore aujourd'hui, après plus d'un siècle, tout le côté légendaire et romanesque de l'affaire.

Au cours d'une promenade en montagne, ils rencontrèrent un prêtre singulier dont la conversation est assez révélatrice de ce que pouvait être l'instruction du bas clergé :

Pour lui la Hollande appartenait à l'Angleterre qui n'était pas fort loin de Vienne. Là résidait le Prince le plus fidèle à la foi catholique, il était toujours en guerre avec un autre pays, ou un certain moine avait fait naître un schisme funeste.

Suivait l'histoire de Luther, tellement tournée et contournée qu'elle ne ressemblait à rien.

Le retour à Tarbes s'effectua vite et, le 8 juin, les voyageurs arrivèrent à Auch. Ils ne s'y arrêtèrent pas, pressés qu'ils étaient d'arriver à Toulouse.

Entre Auch et Toulouse, le troisième relais était à l'Isle-Jourdain où on leur raconta une histoire assez extraordinaire et qui mériterait d'être approfondie. On sait que pendant toute l'émigration, le futur Louis XVIII porta le nom de comte de Lille. C'est du moins l'orthographe ordinairement employée. Or le maître de poste dit à Hendrica :

Le roi actuel qui porta longtemps le titre de Comte de l'Isle a donné une somme assez considérable pour y faire des améliorations et des embellissements.

Toulouse, où les Hollandais retrouvaient dans les monuments la brique employée dans leur patrie, les étonna peu. Ils trouvèrent que l'Hôtel de Ville était sans doute une belle construction mais qui ne pouvait être comparée avec l'Hôtel de Ville d'Amsterdam et le nom de Capitole, inscrit en lettres dorées sur le frontispice, leur parut ridicule. La salle des jeux floraux leur causa une meilleure impression ainsi que le pont bâti par Mansard et le Moulin de Besacle.

A la vérité, le ménage avait une prévention contre la ville. Protestants, ils gardaient le souvenir de son intolérance :

Je ne voudrais pas demeurer ici : cette ville présente des faits trop lugubres à l'imagination.

Et après avoir remémoré quelques souvenirs, elle frémit en trouvant encore intact l'esprit de persécution.

Notre domestique de place, vieillard, était encore intimement

persuadé que Calas avait réellement assassiné son fils parce qu'il avait voulu changer de religion.

Comme preuve de l'intolérance religieuse qui règne encore à Toulouse, je puis alléguer ce même domestique de place.

— Ah! disait-il, les temps ont bien changé. Je me rappelle l'époque où ces maudits hérétiques ne pouvaient posséder ni feu ni lieu. Quand ils mouraient on les jetait à la voirie comme des chiens morts. Maintenant on les enterre en cérémonie comme des chrétiens, mais cela ne durera guère... non cela ne peut durer sous un roi Bourbon...

De la fenêtre de son hôtel elle assista à la procession de la Fête-Dieu qui était partie de l'église Saint-Etienne.

Toutes les différentes paroisses y avaient envoyé leurs prêtres et leurs croix. Le nombre des premiers monta à 630. Le Parlement en robes longues, les cours de justice, le Préfet, le Maire, le corps d'officiers de la garnison, enfin toutes les autorités oiviles et militaires. Avec cela un groupe d'enfants habillés en pèlerins et en pèlerines, en anges, en ermites, en saints et en saintes. Un petit saint Jean-Baptiste qui n'avait pas cinq ans je crois, couvert d'une peau d'agneau était surtout charmant. La musique guerrière d'une nombreuse garnison, le carillon de la cathédrale, le tintement de clochettes, enfin le chant nasillant de six cents prêtres, tout cela faisait un tintamarre à se boucher les oreilles.

Sous un dais marchaient trois ecclésiastiques chamarrés d'or, dont l'un portait le Saint-Sacrement. Quand il s'arrêtait toute la procession tombait à genoux au milieu de la rue et il était réellement comique de voir les messieurs du Parlement, d'un embonpoint de chanoine, craindre de s'agenouiller en partie pour ne pas recevoir d'empreinte aux culottes blanches et en partie parce qu'ils ne voyaient pas trop comment ils parviendraient à se relever. Ils étaient penchés en avant dans la posture la plus comique. Toutes les rues étaient tendues de tapisseries... Du reste on ne voyait nul signe de dévotion, personne ne priait, on riait, on causait, et le tout avait un air de fête mondaine.

Castelnaudary, Carcassonne, firent peu d'impression aux voyageurs. La cité ne les intéressa qu'un moment et ils s'arrêtèrent asez longtemps près du canal du Midi pour en examiner l'organisation. Des Hollandais ne pouvaient moins faire.

Le 15 juin, ils arrivèrent à Montpellier. Là encore son amour de la tolérance huguenote lui rappela surtout l'horreur de la croisade albigeoise. Sa mauvaise humeur s'accrut lorsqu'à l'auberge on lui fit payer six côtelettes, des fraises, deux tasses de café, deux œufs et une omelette dix-huit francs. « Jamais, dit-elle, déjeuner ne fut plus cher. »

Le postillon qu'on leur donna de Narbonne à Begude-de-Jordy avait quatorze ans. Tets voulut le refuser. Mais il montra une médaille qu'il avait reçue du duc d'Angoulême qu'il avait

mené comme second postillon à l'âge de onze ans. La raison parut suffisante et l'enfant mena l'attelage sans encombre.

Après un souvenir ému à Molière en passant à Pezenas, ils arrivèrent par une route bordée d'une haie vive de grenadiers en fleurs, à Mège, où la Méditerranée parut à leurs yeux et, le soir même, ils parvinrent à Montpellier.

Longuement ils visitèrent la place du Peyrou, parcourant les arcades, puis le jardin des plantes, et ils firent un pèlerinage au tombeau de la fille de Young devant lequel elle récita en anglais les beaux vers composés par le père infortuné pour déplorer son malheur.

Ils assistèrent à une soutenance de thèse à la Faculté de Médecine, virent la collection de pièces anatomiques en cire qui les dégoûta un peu.

Pendant leur séjour, se déroula à l'occasion de l'Octave Dieu, la procession de la confrérie des pénitents bleus.

Cinq cents hommes vêtus en moines mais tout en blanc de la tête aux pieds : un voile de coton blanc leur couvre la physionomie, deux trous pour les yeux leur donnent un air de mascarade. Une écharpe de velours bleu d'où pendent des cordons de la même couleur leur ceint la taille. Ils vont deux à deux et sont suivis des encensoirs qui étaient nombreux, tous d'argent et neufs. L'adresse avec laquelle les porteurs savent les lancer tous à la fois amusait beaucoup les spectateurs. Ensuite des prêtres, puis le Saint-Sacrement porté sous un dais; la musique militaire, les officiers de la garnison, une foule de jeunes filles se préparant à leur première communion, enfin des petits enfants travestis comme à Toulouse. Je remarquai surtout un petit évêque dont la queue était portée par deux diacres plus petits encore : il donnait la bénédiction à droite et à gauche et marchait avec une gravité vraiment risible.

Une rapide excursion à Sète leur montra une singulière industrie :

Il y a une carrière au beau milieu de la ville qu'on exploite continuellement, ce qui est fort désagréable pour les maisons bâties en haut, car à mesure qu'on emporte les pierres de la carrière, elles se trouvent suspendues comme sur un abîme.

Le 21 juin ils arrivèrent à Nîmes.

Nous voilà dans cette ville connue depuis quatre ans pour avoir donné dans tous les excès de cruauté et de fanatisme. Une impression funeste s'est répandue sur mon âme en y entrant. Je ne pense qu'aux crimes affreux de 1815 et mon imagination troublée ne rêve que meurtres et carnage. Serait-ce parce que je suis prévenue par la connaissance de toutes les horreurs qui se sont commises dans cette ville, ou la nature a-t-elle en effet donné aux habitants

de Nîmes cet air sinistre et hagard qui nous frappe à chaque instant dans les rues.

Tout paraissait suspect à la jeune Hollandaise.

Tous les dimanches il y a combat de taureaux : des espèces de gladiatores comme on les nomme ici, agacent ces animaux, les blessent et sont souvent victimes de leur barbare plaisir. Dans une ville où le peuple a tant de propensité à la cruauté, on fait mal de lui donner ainsi la faculté de s'accoutumer à la vue du sang.

Les voyageurs contemplèrent longuement les ruines romaines. Un vieux pasteur protestant qui avait assisté à toutes les horreurs de la terreur blanche leur fit des récits affreux.

On traita à Nîmes et dans les environs les protestants avec une cruauté qui surpasse celle de la Saint-Barthélemy : alors on assassinait, en 1815 on torturait. Dirais-je que des femmes ont été fustigées à mort après avoir souffert tous les outrages auxquels cet affreux supplice les exposait. Dirais-je qu'en dérision du Saint-Esprit que les protestants portent au col en guise d'ornement, comme les catholiques portent une croix, on faisait rougir des Saint-Esprit au feu et on les appliquait aux infortunées victimes du fanatisme; dirais-je qu'un monstre se glorifiant d'avoir de sa main immolé quarante protestants s'est donné le nom de Trestaillon, en patois triple tueur; et qu'un autre, renchérissant sur le premier, s'est nommé Quartaillon.

Longuement elle raconte le massacre de 220 soldats de l'armée impériale et le peu d'empressement du gouvernement royal à ramener l'ordre. Au demeurant, le même esprit intolérant régnait encore. Les temples protestants n'avaient pu, à grand peine, être ouverts qu'en mars 1819. A cette occasion une nouvelle émeute s'était produite, au cours de laquelle le pasteur Olivier, interlocuteur des voyageurs, avait manqué perdre la vie :

Après avoir (pour s'opposer à leur ouverture) pillé les temples, les fanatiques se rassemblèrent sur l'Esplanade. Les protestants, instruits par les malheurs de 1815, s'assemblèrent aussi en corps, et cette ville offrit le spectacle étonnant d'une population postée pendant quatre jours comme deux armées vis-à-vis l'une de l'autre, prête à en venir aux mains.

Alors il survint une députation des Cévennes, dont tous les habitants sont protestants, qui portait que si les scènes de 1815 recommençaient, 30.000 montagnards, tous cultivateurs aisés, viendraient au secours de leurs frères opprimés. Cette menace en imposa. Les séditieux se dispersèrent et le calme fut rétabli.

Après une visite au pont du Gard, où ils virent des campements de bohémiens qui venaient d'Espagne et qui se rendaient à la foire de Beaucaire, M. et Mme Rees van Tets eurent

hâte de quitter une région qui leur inspirait tant d'horreur et se rendirent à Tarascon où ils restèrent peu. Le 23 juin, ils arrivèrent à Marseille par la porte d'Aix et descendirent à l'hôtel Beauveau dont la réputation était universelle. La première impression fut délicieuse :

Je ne connais pas que dans les pays étrangers et même en France on puisse comparer cette ville à Bordeaux. La beauté et la magnificence de la première surpasse autant tout ce qu'offre la seconde, qu'Amsterdam surpasse Rotterdam. Les rues sont larges et alignées, toutes sont garnies de trottoirs. Les promenades sont jolies et fréquentées. Le quartier du port surtout est fort beau, il fourmille de vaisseaux et les pavillons de toutes les nations s'y trouvent...

Ils parcoururent les rues remplies d'une population bruyante, firent des excursions en mer, visitèrent le lazaret, écoutant des histoires, notant des anecdotes comme celle de l'origine du vinaigre des quatre voleurs qui remontait à la peste de 1720.

On avait donné la liberté aux Galériens à condition qu'ils emporteraient et enterreraient les morts. Presque tous succombaient à ce terrible emploi mais quatre d'entre eux se portaient bien au milieu de l'infection générale et fréquentaient impunément les pestiférés. Ils se rendirent coupables de vols si considérables qu'ils furent condamnés à mort : ce fut alors qu'ils indiquèrent le moyen par lequel ils s'étaient préservés de l'infection et ils eurent leur grâce en donnant la recette de leur vinaigre.

Bien que leur programme n'eût point prévu ce détour, nos Hollandais se laissèrent entraîner par le comte de Wächtmeister, chambellan du roi de Suède, à pousser jusqu'à Toulon et à Hyères. Les gorges d'Ollioules les ravirent par leur rocailleuse désolation. Ils ne purent obtenir la permission de visiter l'arsenal dans lequel on ne pouvait pénétrer qu'avec une autorisation du Ministre de la Marine, mais ils purent pénétrer dans quelques bateaux de guerre. Il y avait en ce moment dans la rade 26 vaisseaux de ligne dont 4 de 120 à 140 canons. A terre ils virent les galériens travaillant aux chantiers. Ils éprouvèrent une grande indignation en apprenant que parmi les bagnards se trouvaient quelques personnes de distinction condamnées aux fers pour leurs opinions politiques.

A Hyères ils furent transportés par la visite des vergers pleins d'orangers et de grenadiers. Jamais ils n'avaient pu imaginer une aussi luxuriante végétation.

De retour à Marseille, ils ne se lassèrent pas de parcourir

la ville en tous sens et d'en observer les curiosités. Le grand théâtre étant en réparations, ils allèrent au petit dans les allées de Meillan. Ils y furent déçus et amusés.

Les acteurs étaient en dessous de toute critique et, ce qui m'étonna, les actrices étaient mises à faire peur. Ordinairement dans ce pays, si ces demoiselles ne savent point jouer, elles savent du moins s'habiller. Mais ce qui me parut le comble du ridicule ce fut de voir les officiers de la garnison, armés de grands éventails dont ils s'éventaient. J'eus peine à reconnaître les vainqueurs d'Iéna, d'Auerstätt et d'Austerlitz en voyant ces habits blancs et ces grands éventails.

Aux environs ils furent attirés surtout par une visite au château Borelli dont le comte Panis leur fit les honneurs et par le château du duc d'Albertas à Gemenos, dont ils parcoururent le parc pendant toute une journée.

Ils quittèrent à regret Marseille, « la plus belle ville de France d'après ce que j'ai vu », le 5 juillet. Hendrica en voulait un peu aux Marseillais de leur violence après la chute de l'Empire :

Les massacres de 1815 ont été célébrés comme une fête publique en 1816..Le jour anniversaire les boutiques étaient fermées et des drapeaux flottaient aux fenêtres. En 1817 on s'est borné à quelques divers et réunions. En 1818 cette joie cruelle était concentrée, celle des ultra...

Et elle leur pardonnait parce que l'agrément de leur ville lui faisait attribuer leur passagère cruauté à un grand caractère de versatilité.

Il régnait à Avignon, où les touristes arrivèrent le 7 juillet, une chaleur suffocante. Le pont du Rhône en pierre et bois les surprit; ils admirèrent les remparts, le palais des papes leur apparut dévasté. On reconstruisait l'église mais le château, transformé en caserne, était plein de dégradations. Au moment de leur passage, on venait de découvrir dans son tombeau le corps, parfaitement intact, de Crillon, l'ami de Henri IV.

La ville d'Avignon était profondément divisée entre Français et papistes. Les deux partis s'égalaient en cruauté méchante. Le premier y avait favorisé la Révolution en réunissant le pays à la France et s'était livré à de grands excès, le second avait fait d'horribles massacres en 1815. L'assassinat du maréchal Brune était encore dans toutes les mémoires et ils en entendirent vingt récits concordants et tous horribles.

La fontaine de Vaucluse étant presque à sec les arrêta peu

et ils gagnèrent Montélimar en passant par Orange où la vue du théâtre et celle de l'arc de triomphe les arrêta une demi-journée.

Hendrica préféra Valence. La situation enchanteresse de Tain les ravit mais bien qu'on lui offrît d'aller sur la rive droite du Rhône visiter Tournon et sa ruine, elle refusa, peu désireuse de pénétrer dans cette ville de l'Ardèche dont les habitants ont la réputation d'être « grossiers et querelleurs ». De Saint-Vallier à Lyon, le voyage fut déplorable. Depuis la Hollande, la voiture avait fait tant de chemin et parcouru de si mauvaises routes qu'une roue se brisa. Le véhicule culbuta. Le charron d'Auberive répara tant bien que mal, mais il fallut attendre dans une auberge si pleine de puces que Mme van Tets en fut réduite à faire porter des chaises près d'un fumier, « seul endroit où l'on était à l'ombre ». Lorsqu'il fallut coucher, ce fut bien autre chose. L'auberge était si sale qu'il fallut renoncer. On dormit dans la voiture.

Mais les malheureuses puces, échappées à nos recherches, ne nous laissèrent pas une minute de repos.

Ce n'est qu'à trois heures du matin qu'on put partir. La traversée de Vienne offrit peu d'attrait. Les voyageurs étaient de trop mauvaise humeur. Ils avaient hâte de prendre du repos à Lyon où ils arrivèrent enfin le 12 juillet.

La splendeur de la ville, l'alignement des maisons le long des quais, les ponts, la place Bellecourt les remplirent d'admiration.

On trouve ici les beautés d'une ville nouvellement construite et les rues étroites et lugubres d'une ancienne cité. On voit à Lyon de beaux quais, de belles places, des ponts élégants et pour communiquer de l'un de ces endroits à l'autre, il faut traverser des rues affreuses dont les maisons à six ou sept étages interceptent toute clarté et excluent le bon air.

Le valet de chambre étant tombé malade d'une fièvre catarrhale avec oppression de poitrine, le ménage van Tets dut s'installer à Lyon. Pour passer le temps ils visitèrent tout et passèrent de longues heures de repos dans l'atelier du peintre du Clos auquel ils s'étaient fait présenter. Leur curiosité fut amplement rassasiée par la visite des fabriques. S'étant évertuée à surmonter son aversion pour les mauvaises odeurs, Hendrica alla bravement un peu partout. La fabrique qui l'intéressa le plus fut celle de MM. Despouilly, à la Sauvagère. On avait, avant d'entrer, dû donner sa parole d'honneur de

n'être ni fabricant, ni négociant, ni Anglais, tant on avait peur que quelque secret fût dérobé. Des enfants de douze ans travaillaient au métier et tissaient de magnifiques shalls. Trois cents ouvriers vivaient dans la fabrique, appartenant à tous les corps de métiers et suffisant à tout. Il y avait un menuisier, un tourneur, un épicier, un boulanger. Les repas se prenaient en commun dans de grands réfectoires et presque tous demeuraient dans des dortoirs compris dans l'enceinte de la fabrique.

Mlle Mars qui jouait au Théâtre faisait passer d'agréables soirées.

Le 27 juillet, les Hollandais reprirent la route par Pont-d'Ain et Nantua. Là, les douaniers se contentèrent de l'assurance qu'on leur donna que les bagages ne contenaient aucun objet neuf et ils donnèrent un sauf-conduit permettant de passer sans encombre les autres postes de douane.

C'est à Nantua, devant le lac, que Hendrica inscrivit pour la première fois le mot qui résume si bien le sens de ses sentiments : *Le paysage est vraiment romantique.*

A Bellegarde elle vit la perte du Rhône et le soir même s'installait à Genève, à l'hôtel de l'Ecu.

Elle avait parcouru une grande partie de la France en 365 relais de postes.

Enjouée, curieuse, aimant notre pays, elle en a tracé un tableau dans lequel nous n'avons pu prélever que des points saillants. L'image qu'elle nous donne de la France pendant la Restauration est pittoresque. Il serait à souhaiter que beaucoup de récits pareils nous restent. Leur juxtaposition permettrait d'écrire une intéressante histoire de la vie et des mœurs au sortir de la Révolution et de l'Empire.

Hendrica Rees van Tets regagna la Hollande après avoir fait un assez long séjour en Suisse et descendu les bords du Rhin. La suite de ses notes forme un second volume relié comme le premier, mais que malheureusement nous n'avons pu nous procurer. Le libraire de La Haye, qui posséda les deux, avait précédemment vendu le second à un libraire de Berlin. Il contenait, nous a-t-il dit, intercalées hors texte, de ravissantes petites lithographies en couleurs achetées en Suisse.

Il serait à souhaiter que le possesseur du second volume en publie une analyse qui compléterait la nôtre.

CONCERTO POUR VENT ET RIVIÈRE

par PIERRE MATHIAS

I

O mots qui gisiez dans les couches géologiques du silence
Serez-vous meulière, sable, chaux — chêne, cristal, cretonne
Pour la maison de musique et de chant dont mes rêves ont tracé l'épure?

Les couleurs, c'est le babil des oiseaux dans une aube d'avril.
Les odeurs, c'est l'affairement, la fourmilière d'un marché.
Au bord des routes du goût, je sais tant de tas de cailloux plus beaux que des poissons.
Je sens déjà frémir les colonnes couchées que je dresserai dans la lumière
Me démanger comme un besoin de courir le corps de caille et de sureau
D'une amoureuse dans ma cuisse en gésine d'aurore
Ou d'une rivière que pèle à peine un vent qui sent l'herbe mouillée.

J'étire mes orteils de mousseron de mai. J'écarte lentement mes paupières d'églantine.
La tête de méduse du sommeil, c'est un panier de cèpes pourrissants.
Je ne connais plus que les vertes voies lactées des lentilles d'eau.
Entre les seins nus de l'aube scintille le bijou d'une cicindèle.

Que les cuivres dessinent comme on cuit à l'étouffée un sous-bois en automne

La carrière de meulière où travaillent mes chercheurs de mots.
Une musette d'où dépasse
Le goulot d'un litre de rouge pend à une branche. Coups de pic.
Une grive, dans les peupliers maculés de guis, rit comme une folle.
Un vent qui hurle de rage — pourquoi? — qui crache des injures en bégayant, la gueule pleine de feuilles
Une pluie loqueteuse qui se dépouille de ses hardes
En hoquetant comme une femme saoule, veut danser, tourne et chavire.

Ici, les violons gravent rapidement un austère paysage d'hiver
La radiographie des peupliers avec la masse cardiaque des guis
Les ferrailles, les camions au rebut des buissons, les nuages avec leur barbe de huit jours
Les herbes sèches, chevelures brûlées par une mauvaise teinture
S'il a gelé, les lapins au pas de grêle qui semblent trotter sur un tambour
Et la grive, concierge tatillonne qui crie après tous les locataires.

J'entends les coups rythmés, familiers, de la cognée de mon père
Et les coups des bûcherons, ses voisins, qui lui répondent.
Un nuage qui se déchire c'est un arbre
Qui tombe. Et voici le chantier jonché de cadavres d'arbres; au milieu, les entrailles fumantes du feu.
Au bout de son diable, mon père porte un tas d'épines qu'il pose sur les braises vives.
La flamme se recueille, prend son élan et d'un seul coup de mâchoire
Avec un rugissement profond, avale toute la bouchée dont les vipères sifflent de colère.
Cette flamme, toute la nuit, je la verrai dans mes rêves.
Une pomme de terre, qui méditait sous la cendre, éclate.

Qu'on n'oublie pas le troglodyte qui suit tous les gestes du bûcheron.

Et c'est le retour dans la nuit vite tombée, dans le froid vite venu

Les lumières du village tassé au fond de la vallée, les lumières aux longs cils givrés du ciel

L'entrée dans la cuisine, l'odeur épaisse et chaude des crêpes. Le refrain populaire et gras du cidre.

Joie de la fatigue. Joie du sommeil, malgré le feu qui rôde, la flamme — comme une fouine dans une cage.

II

Alors le violoncelle, franchement, découvre le corps d'adorable putain

Car elle a fait l'amour toute la nuit, comme les blés en fleur l'attestent

Par leur odeur indiscutable que n'éteint pas le froid

Le grand corps nonchalant, fatigué, huilé, luisant, d'une rivière dans la brume d'un matin de juin.

Pudiques, les violons lui tissent de nouveaux voiles que la clarinette moqueuse dissipe aussitôt.

Trompette. Lard grésillant des oiseaux pour l'œuf pour le plat solaire.

Ni bleuets, ni coquelicots, dans les blés vert-bleu. Le fermier sait son métier.

Quelques gesses des prés au bord du chemin, rubans perdus d'une jarretière de mariée.

C'est en tremblant légèrement qu'on déplie sa ligne, qu'on la plonge

Comment peut-elle s'y enfoncer? — dans la chair végétale et vitreuse de l'eau.

Que si j'avais à donner une image de la mémoire, je montrerais cette rivière

Avec ses mots agiles, brillants, qui s'éveillent, qui pétillent à la surface

Ces poissons, ces muscles invisibles qui peuplent les profondeurs
Ces herbes au remuement d'intestins dans les remous
Les couleurs fondantes ou naissantes — idées que les mots n'ont pas encore vêtues
Les reflets du ciel, des nuages, des arbres, de moi-même — à demi digérés.
Les écrins du sable pleins de cuillers et de couteaux, la vaisselle des brèmes
Les archives de la pourriture où fermente une salive verte
Et ce courant à peine perceptible qui porte les chalands et les noyés vers l'avenir.

Ma mémoire! — une fille repue et qui rit au soleil.
Le vent bat les cartes sur son ventre, coupe et retourne un dix d'ablette.
Réveille-toi, garce! crie le martin-pêcheur qui la balafre d'un coup de son rasoir bleu.
Le soleil s'est fait la barbe. Le voilà qui te tend sa joue appétissante.
Réveille-toi, rivière souterraine qui creuses les cavernes jaunes de la faim.

Je la sens dans mon ventre comme un poulet qui veut percer sa coquille. A toi, le premier violon!
Chante, pour mon plaisir, le fromage de Melun, onctueux comme un notaire, doré comme un général
Qui demanderait d'être accompagné d'un grand seigneur de Bourgogne
S'il n'était sept heures du matin et que la clarinette ne chantât à son tour le champagne naturel de la vigne de mon père.
Tout l'orchestre vous a-t-il fait comprendre que mordre dans le pain, c'est mordre dans la vie?
Quant aux liserons de ma pipe, je les laisse à la flûte opaque du silence.
Je somnole. Je songe. La rivière, elle coule dans mes veines. Je cherche un mot brillant, compliqué comme une araignée d'eau.

Notonecte! Je le tiens! crie mon père. Je m'éveille. Il vient de prendre un brochet à gueule de jockey.

Une marche triomphale — en sourdine. Une odeur de beurre noir et de persil frit.

III

Ce n'est pas à la chasse que je vais, c'est à un rendez-vous d'amour.

Ce n'est pas mon chien qui hurle de joie, c'est le chien rouge qui dormait plus profond que mon cœur.

Mon fusil dans les mains — je m'étonne qu'on ne crie pas : au satyre!

La verdure ourlée de roux, la chaleur comme d'une fin de banquet, les chemins aux aisselles moites

L'odeur de fille négligée des amanites et des cèpes pourrissants

La hargne des moucherons, la hâte de mûrir des pommes et des raisins

Ah! que tous les instruments, dans une frénésie incendiaire, les disent

Pour dire le désir de la terre de jouir, comme une femme de quarante ans, de ses derniers beaux jours.

Qu'elle m'apparaisse dans une robe de cinelle et de cornouiller

Parmi l'odeur d'amour si forte des feuilles de peuplier

Avec sa chair, non plus de dormeuse languissante, assouvie ..

Mais de femme qui veut brûler des flammes les plus folles de la vie

Tout l'orchestre possédé doit le montrer jusqu'à l'hallucination.

Et mes coups de fusil sont comme des coups de tisonnier qui avivent le feu.

Les lapins que je massacre, les perdrix que je foudroie, clament mon amour

Qui est sang, goût du sang, odeur du sang — à la fois mort et vie.

Innocentes, lamentables victimes, je me venge des femmes
Sur vous. Et dans le cri sauvage d'une hase à l'agonie
J'entends le râle d'une amante qui défaille. — Grive saoule!
Tu ris, tu voles, tu chantes, tu me provoques. Ah! mon fusil aura bien le dernier mot.

Dans mon ivresse pourtant, j'aurai de longs silences, des accès de tendresse
Où je méditerai sur mes victimes dont la plus à plaindre est moi-même
Où j'aurai envie de panser des ailes blessées, d'apaiser ton cœur emballé
De t'aimer simplement, doucement, comme une sœur, comme une mère
De jouir comme un fruit mûrissant de la ferveur de l'air et du soleil
De regarder courir les lapins, voler les faisans fleuris, marcher à pas de biche
Même dans les abattoirs poisseux de l'automne, une princesse de contes de fées
Avec la vénération qu'on doit avoir pour toute créature — surtout imaginaire
Et non avec le désir féroce de dévorer toutes les pommes aperçues.
Se connaître soi-même ou se dévorer soi-même. Je siffle mon chien
Acharné dans un buisson après un vieux lapin qui se moque de lui.
Rentrons. Content de moi, autant que dégoûté — comme après une longue beuverie ou une fornication de taupes.
Joie de mettre ses pantoufles, de remplir son ventre, d'écouter son chien qui grogne en dormant.
Sommeil sans miettes. Sommeil de l'assassin repu. Les étoiles, ce sont les dents qui me manquent.

IV

Dans ma barque, un soir d'été, je te retrouve — mon amoureuse. C'est toi qui laisses filer ma ligne

Vibrante, vivante — de toute la vie des profondeurs — dans ta main de Parque

Attentive. La lèvre de l'horizon est rouge encore d'avoir avalé le soleil.

Des poissons se retournent et luisent comme des assiettes qu'on lave.

Je rame doucement, avec la lenteur béate d'un épervier qui plane.

Cet azur encore de four chauffé à blanc, c'est à peine si je l'égratigne de mes ailes.

Des lourds chariots qui rentrent la moisson nous parvient la poudreuse rumeur.

Cris stridents des hirondelles de rivière. Une volée de perdrix change de rive pour dormir.

Des chevesnes trouent le miroir, happent des moucherons et retombent dans un fracas de gifles.

Dans les herbes s'égosille une grenouille. Phrases de romances échappées aux promeneuses.

Tous ces bruits, tous ces chants en charpie, n'empêchent pas le silence de venir

Le silence farineux de la nuit et le silence de fournaise du sang.

Ne hâte pas la floraison qui monte en moi comme un lait qui va bouillir.

Immobiles, mes rames. Je laisse ma barque s'arrêter dans les roseaux comme une poussière au coin d'une paupière.

La rivière, dans mes veines, c'est un sang rafraîchi. Les étoiles qui germent me démangent les yeux.

Sentir au bout de mes doigts de joncs passer la caresse de l'air. Me nicher comme un oiseau dans ton cœur — et dormir.

Je suis ta main, je suis la ligne que tu replies — comme un collier que tu retires des épaules de l'eau.

C'est le ciel que je mords sur ta bouche — le mille-feuilles givré d'étoiles du silence.

Je te ferai une robe d'images, d'images si belles que tu sembleras nue
Mais tu l'es — nue comme la nuit, nue comme une langue
Allumeuse des nébuleuses de l'amour — ô bouche du silence où je me sens dissoudre!

Ce silence qu'il faut rendre par une exaltation croissante, tumultueuse de l'orchestre
Pour donner une idée du tumulte des astres et pour que la phrase qui dessine la rivière, le temps et mon amour
Brille aussitôt après, puis s'éteigne — retournant à l'azur ton corps d'amoureuse, à la fraîcheur du soir la fraîcheur de ta chair

Tandis que sous mes pas j'entends craquer les éteules dans le scintillement grandissant des sauterelles.

IMAGES DU PORTUGAL

par HENRI QUEFFÉLEC

En cette soirée d'août, encore pleine de lumière et de vent, alors que nous tournions au-dessus de Lisbonne, la grande ville apparaissait comme sereine, équilibrée, heureuse. Le Tage, immense, immobile, s'étendait comme une pampa inondée d'un gris de rouille un peu vert où, de loin en loin, une barque solitaire se fût échouée. L'avion descendait en tire-bouchon, faisant alterner sous nos yeux, comme l'aiguille d'une loterie de foire les différents numéros, le fleuve, la ville et les campagnes. La terre l'emporta et, selon un plan incliné, monta vers nous. Une oliveraie rose saumon tenta de saisir au passage le ventre de l'avion, qui, négligeant les arbres, toucha terre, fila sur la piste et, à petite allure, vint s'arrêter près de gigantesques appareils américains.

Un leit-motiv jaillissait dans la mémoire :

Là tout n'est qu'ordre et beauté...

Pourtant, ce qui s'impose à nous, désormais, quand nous songeons au Portugal, c'est le souvenir d'un pays sauvage, brutal, mystérieux, impossible à enfermer dans une série de cartes postales sur papier glacé. Un pays dur, truculent, difficile, réserve européenne de sites et de mœurs d'avant le tourisme. Qui s'y enfoncerait paierait de sa personne, mais recevrait de magnifiques récompenses.



Six fois moins étendu que la France, le Portugal est beaucoup moins divers qu'elle. On peut parler de différences entre ses provinces, non de contrastes.

Nous n'avons pu visiter ni l'Algarve, la région la plus au Sud, fameuse pour ses amandiers en fleurs (vous pouvez songer aussi à la pâte d'amandes), ni le Minho, la région la

plus au Nord, où, comme en Lombardie, les vignes se suspendent en guirlandes entre les arbres, ni la grande forêt de pins de Buçaco, près de Coïmbra, d'une densité merveilleuse, ni rencontrer les loups mangeurs de moutons de la grandiose Sierra da Estrela, mais nous en avons assez vu pour avoir le droit de célébrer à notre tour la beauté des paysages.

La grâce et la grandeur de Lisbonne, qui a fort peu de monuments, tiennent d'abord au désordre dur de son relief, qui fait d'elle un puzzle de quartiers, un joyeux fouillis de pentes subites et d'étranglements, et à la splendeur de son site et de ses panoramas. Sept collines, et davantage, et, là devant, un somptueux plan d'eau, « la Mer de Paille », fermé au loin par des côtes rocheuses.

Déjà, ici, un charme étranger à l'Europe assaille le cœur. Des fleurs magnifiques comme celles du phyllodendron, lourdes et dures, à l'image d'énormes coquillages de cuir, ne se rencontrent que dans le secret des très beaux jardins particuliers, mais les bougainvilliers, les volubilis, les lauriers-roses, les arbres de Judée, arrêtent partout les yeux. Les géraniums, charme des talus, poussent à l'état sauvage. On ne sait quelle exubérance, souvent, semble prête à sourdre. Lorsque défilent à droite et à gauche, dans le soleil encore puissant d'arrière-automne, les vergers d'orangers et de citronniers, arbres de Noël africains garnis de leurs fruits d'or, on ne s'étonne pas que Jean Van Eyck ait fait passer dans le *Couronnement de l'Agneau Mystique* quelque chose de ses visions portugaises et jugé le paradis inconcevable sans quelques-uns des arbres du pays étrange qu'il avait une fois traversé.

Il faut monter, à Coïmbra, en haut de la tour de l'Université. La vieille ville, à vos pieds, s'étage sur ses pentes raides, dans la tendresse révélée de ses cloîtres et le calme de ses ruelles; le Mondego, pareil à une chaussée pour géants, glisse dans la direction de la mer et, vers l'intérieur du pays, les collines boisées et les petites montagnes, qui s'enchâssent les unes dans les autres, proclament indéfiniment les vertus de la solitude.

Pureté des horizons, tel est un des charmes de ce pays, notamment dans l'Estramadure, aux environs de Tomar, où des peupliers et des cyprès apparaissent à point nommé. Ici, vers le soir, une grâce virgilienne se répand. Les routes fuient dans une campagne d'une richesse aimable et parée,

pleine de beaux arbres solitaires qui de loin se confondent.

Nous revoyons Nazaré, village de pêcheurs face à une mer primitive, brutale ou tendre, abrité seulement sur sa gauche par une falaise, et ses femmes insolentes et chargées de mauvais bijoux qui conduisent les tombereaux de coquillages dont l'eau dégoutte et s'évapore sur le sable brûlant.

Et une presqu'île barbaresque où une chapelle d'une blancheur de craie surplombe les eaux glauques — les plaines de l'Alentejo semblables, après la moisson, avec leurs petites dunes, au lit à sec d'un oued démesurément large — nous revoyons un hameau perdu et dont les maisons minuscules, alignées l'une contre l'autre devant le chemin muletier, lâchent des troupes d'enfants et de chiens...

Il faudrait évoquer les bois de chênes-lièges, le parfum lourd des eucalyptus apporté par le vent, la forêt de Cintra et ses arbres gigantesques, un pont de pierre dans une gorge sombre, des vignobles au soleil... Presque partout, le paysage a sa vive beauté, sa force gracieuse et sauvage.

La crudité mauresque du crépi des maisons de province, blanc presque toujours, mais quelquefois bleuâtre, sinon bleu, frappe comme un trait national. Nous nous rappelons, dans un carrefour de village, une église soudain aperçue et dont l'ardente blancheur, en ce midi caniculaire, vous collait son poing dans les yeux. D'autres fois, le heurt s'adoucit. C'est avec une joie exquise que vers la fin des après-midis d'été l'on voit jaillir, à flanc de colline, une grosse bourgade inattendue, toute blanche depuis son église jusqu'à la plus petite de ses maisons.

Crudité mauresque, avons-nous dit...

Nous étions à Lisbonne depuis un mois lorsqu'une après-midi très vaguement grise nous avons entendu au dehors une espèce de craquement. Nous avons fini par comprendre qu'il pleuvait. De grosses gouttes distinctes frappaient les feuilles épaisses des lauriers. Tout autour, un énorme silence. Les choses semblaient abasourdies par l'audace impudique de la pluie. Bientôt, le craquement décrut et s'arrêta. C'était tout. Plusieurs semaines de suite, nous allions encore ne subir que la sécheresse.

A Coïmbra, en fin septembre, le Mondego se présente comme un étroit ruisselet. De quoi se tremper le dessus des chevilles, rien de plus. Ça, un fleuve? On en hausserait les épaules! Son lit, trois fois plus large que la Seine à Paris,

sert de buanderie aux innombrables laveuses, agenouillées à perte de vue dans la lumière papillotante et qui étendent leur linge sur le sable. J'imagine que, dans les lycées portugais, le nom-étalon de la première déclinaison latine est, comme chez nous, *rosa, rosae,* mais je pense que ce devrait être bien plutôt *aqua, aquae,* tellement la nostalgie de l'eau vous harcèle, plusieurs mois de suite, physiquement et comme métaphysiquement.

J'ai encore dans l'oreille le cri entendu, au cours de nuits chaudes, dans les stations de chemin de fer : « *A...gua!* » Cela sonnait plaintivement, comme si la marchande eût voulu montrer qu'elle souffrait dans sa chair le même mal que les voyageurs : « *A...gua!* » Hommes, femmes, enfants, se penchaient aux fenêtres et lui réclamaient les petites cruches fatidiques auxquelles, sans vergogne, ils allaient boire à même, par longs traits, pour se refaire et retrouver la fraîcheur de leur âme.

Tout autre était le cri du berger qui, chaque soir, dans un quartier excentrique de Lisbonne, appelait ses bêtes à se précipiter vers la fontaine : *Agua!* Le mot ne se décomposait plus en deux syllabes traînantes, il jaillissait comme une protestation tragique, de blessé brûlé par la soif.

La grandeur du relief est accusée par la sécheresse. La grâce des jardins, le charme du bain et de l'ombre, le plaisir de manger des fruits, en sont singulièrement accrus... Mais l'alimentation des grandes villes en eau potable, en eau tout court, pose de difficiles problèmes. Le gouvernement monte en épingle toute canalisation nouvelle. Les brochures à l'usage des touristes célèbrent les gros tuyaux qu'on vient d'enfouir ici et là. En France, l'électrification des campagnes est à l'ordre du jour. Ce que la presse portugaise salue comme une victoire, c'est que tel hameau, telle bourgade, aura désormais régulièrement de l'eau. Des barrages sont en construction; néanmoins le Portugal, qui doit importer son charbon et son pétrole, ne peut guère espérer trouver dans la houille blanche une énergie de remplacement.

Un élément familier du paysage c'est l'âne ou le mulet — sinon même une vache abrutie — qui tourne sans arrêt, une plaque de bois contre les yeux, pour faire monter l'eau du puits jusqu'aux chenaux d'irrigation. Et un autre encore, c'est le moulin à vent. Rares les éminences où il ne s'en dresse un, sinon tout un groupe. Grands et blancs, ou légè-

rement bleuâtres, ils ont des airs magiques. Quand ils tournent, ils semblent se parler les uns aux autres et, en fait, dans certains villages, ils chantent. Les paysans y ont assujetti aux ailes des outres où l'air s'engouffre mélodieusement. Les uns soutiennent qu'il s'agit, pour le meunier, d'un moyen de se rendre compte si le moulin tourne comme il faut. Le son, plus ou moins aigu ou tendre, le renseignerait du premier coup. D'autres ricanent de cette explication utilitaire et prétendent qu'il s'agit d'un caprice de mélomanes... Une musique émouvante. La nature découvre là un moyen de sortir de son mutisme et, lourdement, d'assurer l'homme de sa persévérance éternelle...

Une vision que l'étranger emporte, c'est l'image, tant de fois quotidienne, d'une femme du peuple portant une cruche sur la tête. A ce bout de l'Occident, voici l'Orient biblique. Souvent, seulement, les porteuses d'eau n'assurent pas leur faix de la main. Elles gardent leurs bras ballants le long du corps. Pieds nus, se dandinant des hanches, aux oreilles des anneaux dorés qui se balancent, elles sont bien les filles d'un pays de soleil.

★

Le Portugal, tout au long de la dernière guerre, est demeuré neutre, ce qui lui valut de passer pour la terre bénie du chocolat et du café-filtre, où se réfugiait la douceur de vivre. Beaucoup même le lui reprochaient.

La reconstruction de l'économie européenne oblige le Portugal à rentrer dans le rang, à retrouver sa place de pays pauvre. Que l'escudo soit ou non, présentement, une monnaie forte, n'a rien à voir avec telles données de fait, autrement impératives. A une heure où chaque pays tente d'équilibrer sa balance commerciale, voire d'exporter plus qu'il n'importe, le Portugal, tristement, fait le compte de ses ressources et le tour prend vite fin. Du vin, des sardines à l'huile, du liège. Du wolfram, aussi, ce qui s'accepte à l'étranger les bras ouverts, mais enfin le wolfram ne saurait être l'objet d'un grand commerce. Des sardines à l'huile, du vin, du liège. Avec tout cela on ne va pas très loin. Les dirigeants marquent d'un caillou blanc le jour où l'Angleterre débarrasse le Portugal d'une bonne quantité de boîtes de sardines ou de caisses de porto. Ce vin est, depuis des siècles, en Angleterre, l'objet d'un véritable culte et l'on n'a pas oublié

que William Pitt, avant de prononcer contre Napoléon certain discours d'une violence rare, en avait bu fort copieusement. Mais l'Angleterre moderne lâche difficilement son or.

Le Portugal, obligé d'acheter à l'étranger fer, houille, pétrole, locomotives, automobiles, machines-outils, etc., voire des céréales, et dont la nature limite à ce point les possibilités d'exportation, le Portugal, avec quelque astuce qu'on le dirige, est présentement une nation pauvre et de cette pauvreté les témoignages sautent aux yeux.

Nous n'avons pas été peu surpris, en visitant le monastère de Batalha — édifié en l'honneur d'une grande victoire, au XIVe siècle, sur les Espagnols — de voir jeter des pièces de monnaie sur la Dalle du Soldat Inconnu, où s'en trouvaient déjà disséminées un certain nombre. Cet argent, paraît-il, sert à payer l'entretien du tombeau, et notamment de la lampe votive. La première guerre mondiale parle toujours beaucoup à l'imagination portugaise, mais il est évident que l'homme du peuple qui jette quelques centimes ou un quart d'escudo sur la Dalle du Soldat Inconnu, autant qu'il s'associe au sacrifice d'un camarade, fait la charité à son propre pays. Un pays qui ne renie pas sa pauvreté.

★

En cette fin d'année 1948, les magasins portugais d'alimentation semblaient bourrés de nourritures terrestres. Mais les salaires? Si les ananas et les bananes abondaient visiblement, les journaux étaient pleins de doléances — du gouvernement ou du public — sur l'augmentation du prix du beurre, le manque de pain dans telle région, le manque de morue salée dans telle autre, le pillage intensif des ruisseaux par les braconniers, le passage clandestin des œufs portugais en Espagne, les menaces de chômage ici ou là... C'est-à-dire qu'ils ressemblaient aux journaux français? Oui, en un sens. Mais cela, dans un pays de régime politique autoritaire, donnait à penser. On sentait les impératifs économiques terriblement exigeants. Ils faisaient pièce aux efforts des hommes. La pauvreté foncière du pays affleurait sans cesse.

La mendicité, selon la plupart des observateurs, a beaucoup diminué. Le mal est moins grand qu'en Espagne. Mais nous avons tous lu, voici peu, dans les journaux, le récit d'un terrible accident survenu dans une île portugaise : plus

de trois cents mendiants, qui attendaient leur pitance, tués par la chute d'un mur...

Autant que nous avons pu nous en rendre compte, la mendicité, neuf fois sur dix, n'est pas une profession. C'est plutôt une corde supplémentaire à l'arc de beaucoup de pauvres — essentiellement des enfants, des vieillards, des femmes. La mendicité fleurit le samedi et le dimanche, surtout le dimanche, et tel enfant qui aura eu l'air de vous ignorer pendant la semaine, le dimanche vous tendra la main. Dimanche, jour de la messe, de la promenade familiale, du triomphe des gâteaux. Les gens se trouvent alors, pensent les pauvres, en état de moindre résistance et il peut valoir la peine d'en appeler à leur bon cœur.

Nous revoyons un gosse malingre qui, par acquit de conscience, avait demandé la charité à un automobiliste et en avait obtenu, dans le creux de la main, une pièce qui ressemblait à un écu... ce ne pouvait en être un, bien sûr... et pourtant... et pourtant... Il avait couru se réfugier dans une entrée et là, lentement, comme s'il se fût agi d'une coccinelle qui pouvait prendre son vol, ouvert la main. Si. Un écu. Un véritable écu d'argent. Un sourire d'extase vint aux lèvres du petit, qui se mit à danser.

Nous revoyons devant l'église de Nazaré, à deux pas de la chapelle qui perpétue le souvenir du chasseur sauvé par Notre-Dame, un groupe d'enfants harcelant des touristes de bonne composition et qui finirent par leur donner à chacun une petite pièce. Enhardis, les gosses firent disparaître cet argent et en réclamèrent d'autre. A ce moment, un gendarme qui contemplait la scène d'un regard mou — dame! il faisait si chaud! — trouva qu'ils allaient trop loin et, pan, pan, asséna quelques coups de trique sur les crânes et sur les épaules. Sans conviction particulière. Il faut ce qu'il faut. Mendiez, mais n'exagérez pas.



La densité de la population est, à peu de chose près, la même au Portugal et en France, mais le Portugal est proportionnellement beaucoup moins riche. Et le Portugal fait des enfants. Selon les statistiques officielles, il y aurait eu, en 1947, deux cent mille naissances pour cent dix mille morts — soit un excédent de quatre-vingt-dix mille êtres humains. Bravo? Oui, mais...

Comment loger, nourrir, vêtir, employer tous ces gens?

Faire pomper par les colonies le surplus de la population? Le Portugal a le troisième « empire » du monde, mais ses possessions extérieures ne se prêtent guère, au moins pour l'heure, à recevoir beaucoup de monde. Elles sont encore mal équipées. Un gros effort s'accomplit et de ce côté, peut-être, sera un jour la solution, mais un jour seulement. Il faut attendre.

L'émigration à l'étranger? En 1947, treize mille Portugais se sont expatriés, mais, dans le même temps, huit mille ont regagné leur pays. L'Amérique tente beaucoup de gens et, plus que les Etats-Unis, le Brésil, ex-colonie portugaise et nation pour laquelle on éprouve un sentiment très complexe, à base d'éléments contradictoires, jalousie, affection paternelle, respect filial. La France, dans les couches populaires, jouit d'un grand prestige et on irait volontiers s'y établir jusqu'à fortune faite. On y a parfois des amis, des parents qui vous appellent. Nous avons entendu plusieurs Portugais nous parler, avec des larmes aux yeux, des usines Citroën. Ah! la banlieue parisienne! Ah! la vallée de la Garonne! Etre chauffeur de taxi à Blois ou à Pontarlier, revenir au pays, planter un arbre et puis mourir! Mais — nous ne faisons état que de rumeurs, de conversations — le gouvernement portugais freinerait ce désir.

Envie jalouse de conserver tous les poussins sous son aile. Nostalgie du *fara da sé*. Peur des idéologies étrangères. On encourage officiellement l'émigration intérieure, une espèce de « retour à la terre » combiné avec un plan d'exploitation intensive des ressources du pays, mais il ne semble pas que cela donne beaucoup.



Alors?

Alors, inévitablement, la vie matérielle est dure pour le plus grand nombre. On tient, mais on vit au jour le jour. Si la terre manque d'eau, la société manque de classes moyennes. Des éléments de bourgeoisie existent, au moins dans les villes, et le nombre des élèves qui fréquentent les établissements secondaires augmente avec une belle constance. Mais cette culture demeure déjà une sorte de luxe...

Grosso modo, la société s'organise autour de deux pôles. *Plebs* et *optimates*. Peu de « troisième force »! Ceux qui ont

des domestiques et ceux chez lesquels ils se recrutent. Ceux qui ont une automobile et ceux qui n'en ont pas.

Comme l'*eques romanus* était tenu, pour justifier son rang, à pouvoir présenter un cheval aux autorités, qui prétend à figurer parmi les heureux de ce monde doit, selon les lois non-écrites du Portugal, posséder son automobile. C'est grand, c'est puissant, et cela vous « sépare ». Et cela vous permet, si vous êtes une femme, de ne pas vous tourner les pieds sur les pavés (comme les dames ne marchent guère, elles ont les chevilles sensibles) et, si vous êtes un homme, de conserver des souliers impeccables et d'écarter les cireurs (nombreux en ce pays de poussière).

La bagnole du paysan portugais, c'est, comme autrefois, le mulet ou l'âne. Vision charmante, biblique, originelle, que celle des métayers ou des fermiers en route vers le marché du bourg. On rencontre des gosses, hauts comme trois pommes, qui s'amusent à faire faire de la vitesse à leurs bêtes. Parfois, elles refusent d'avancer. Ils cognent dessus. Quitte à leur permettre, ensuite, de chaparder au passage, d'un bon coup de mâchoires, quelques graines de maïs à l'éventaire d'une vieille femme.

Quand on n'est pas riche ou qu'on ne prétend pas à l'être — beaucoup de familles s'endettent pour posséder leur certificat de richesse, une automobile, qui sera laissée au garage à perpétuité, car on n'ose s'endetter davantage pour se procurer de l'essence — on a toujours la solution, à la campagne ou dans les banlieues des villes, de marcher nu-pieds...

Il n'est pas question d'« économiquement faibles » mais, carrément, de « pauvres ». Le fond chrétien (« L'éminente dignité des pauvres dans l'Eglise ») et une tradition brutale se combinent en cela. Les journaux signalent-ils que, sur une route de montagne, un camion a écrasé trente-deux moutons, ils annoncent, pour finir, que la viande des animaux abattus a été distribuée aux familles pauvres du village voisin. Parmi les types de maisons que le gouvernement fait bâtir, figure, officiellement, un modèle pour « pauvres ». La morue salée, vendue très bas prix, est dans toutes les régions la nourriture des pauvres gens et, quand on n'en trouve plus ici ou là, les autorités remuent ciel et terre. Comment les pauvres mangeront-ils s'ils n'ont plus de morue?

La « bonne société » portugaise, officiellement très chrétienne, ne nie point la pauvreté, voire la misère, d'une grande

partie du peuple et cherche à s'en expliquer. D'abord le tableau est moins sombre que jadis. Une espèce de classe moyenne, qui sera un jour très importante, tend à naître. Et puis, dit-on aux étrangers, vous ne pouvez comparer ce qui se passe chez nous à ce qui se passe chez vous. Nos travailleurs n'ont guère de besoins. Il fait si beau et si chaud. Le raisin ne manque pas. Marcher dans les rues en vêtements sales n'a rien de honteux, du moment qu'on n'est pas le seul. Et puis le rendement du travail est ici beaucoup moindre...

Et puis notre peuple répugne au progrès. Figurez-vous qu'à Lisbonne on a voulu organiser scientifiquement le marché du poisson, qui fonctionne encore d'une façon primitive. D'un bout de la ville à l'autre, des femmes trimballaient le poisson sur leur tête, ce qui est bien fatigant pour elles et ne vaut pas grand'chose pour le poisson, mais ce sont elles précisément qui ont empêché la réforme du système. Elles craignaient de perdre leur gagne-pain.

Le gouvernement ne prend pas aussi facilement son parti de la situation et il entend bien faire face à ses responsabilités; mais on le sent effrayé par l'ampleur de la tâche. Il multiplie les mesures de détail. (Nous n'avons pas, dans ce bref aperçu, à en connaître. Signalons seulement, à titre d'exemple, une campagne du *chapeu popular*. Ordre à toutes les chapelleries d'en vendre, et au prix imposé. Faute de quoi elles seraient passibles d'une amende et le client pourrait choisir dans la boutique, au prix d'un *chapeu popular*, n'importe quel chapeau de luxe.) Il s'assigne, comme premier objectif, de donner au Portugal une « économie saine » et se méfie de grandes réformes sociales sous lesquelles chavirerait le budget, les entraînant d'ailleurs dans sa chute. Pauvreté du sous-sol et mauvais régime des eaux, manque de machines et manque de techniciens, lui semblent interdire toute politique hardie. La transformation du Portugal, pays *pobre, ignorante et fatigado* (selon les termes d'un journal de Lisbonne), serait une œuvre de longue haleine.

Un signe de vitalité flagrant est le très grand nombre des chantiers de construction. Dans les villes, dans les villages, on bâtit énormément. Usines, écoles, hôtels, fermes, buildings. Le Français se souvient du proverbe : « Quand le bâtiment va, tout va », et cette activité lui donne une impression très favorable. Encore plus que le bon état des routes,

Sans revenir sur cette impression, il faut tout de même préciser que le Portugal avait, en ce domaine, un grand retard à combler. Pour qui est bien logé, certains quartiers populaires de Lisbonne, comme l'Alfama, offrent une série de tableaux merveilleux, Homère et Carco réunis, l'ancien Marseille en plus ardent et en plus trouble, couleurs, fleurs, soleil — n'empêche que, tout bonnement, on ne contemple ainsi, trop souvent, que des taudis. Par les fenêtres des rez-de-chaussée on voit ici et là un artisan au travail dans une pièce minuscule, son unique pièce, à la fois cuisine, atelier, chambre. (Quand il grille du poisson, il préfère opérer dans la rue!) L'Alfama, condamné par les urbanistes, vit ses derniers jours. A l'intention des habitants on a construit tout un quartier, le « nouveau Lisbonne », inauguré en grande pompe. Les discours officiels prononcés à cette occasion trahissaient quelque flottement. L'un déclarait que les maisons nouvelles étaient destinées aux *pobres,* l'autre aux familles de la *classe media.* L'un exaltait le souci qu'avaient montré les autorités d'améliorer l'habitat urbain, l'autre déclarait que l'on s'était trouvé en face d'un problème de circulation et que les vieux quartiers seraient abattus pour les facilités du trafic.



Le souci majeur du gouvernement et du peuple est d'éviter le chômage et, chose étonnante, il semble qu'on y arrive à peu près.

La pénurie de machines permet d'employer une main-d'œuvre beaucoup plus nombreuse. Nous revoyons, à Coïmbra, des ouvriers en train d'exhausser le mur de soutènement de la berge. La terre dont ils avaient besoin leur était apportée par une équipe de quinze femmes et fillettes qui, inlassablement, se mettaient sur la tête, contre une serpillière disposée en socle, un petit sac d'environ un kilo de terre, allaient le vider, retournaient le remplir, etc., etc... En une ou deux minutes, une benne basculante eût fait bien davantage.



« Il y a un pays où le culte du passé est plus que partout ailleurs érigé en système, c'est le Portugal », écrit Simone

de Beauvoir. Et, quelques phrases plus loin : « On n'ouvre jamais une école. »

Nous croyons saisir ce qui a pu irriter Simone de Beauvoir au Portugal, mais nous nous étonnons qu'un écrivain aussi intelligent soutienne des affirmations aussi exagérées.

Il ne serait pas difficile de railler le ton amphigourique de certaines brochures officielles, destinées à frapper le lecteur étranger et qui l'amusent seulement : « Lisbonne n'a jamais cessé d'être un centre de foi, de culture et de progrès pour la Nation tout entière. Aujourd'hui, en 1947, elle se trouve en plein épanouissement, intégrée dans le cadre magnifique des réalisations et des développements de l'Etat et de la Municipalité, sous l'égide de la politique sage et persévérante du Dr Oliveiro Salazar. » Nous citons directement, nous ne traduisons pas, et c'est évidemment du mauvais style, mais le Portugal en a-t-il le monopole? N'aurions-nous jamais entendu, en France, de discours politiques chargés de « blablabla » ? : « Les manifestations commémoratives (de la prise de Lisbonne par les Croisés)... seront empreintes d'un caractère religieux, évocateur et contemplatif, spectaculaire, historique, pittoresque, populaire, sportif, bibliographique et paysagiste. » Ou encore : « La marche aux flambeaux des pompiers de Lisbonne, éblouissante et suggestive, remplira les rues centrales de la ville de lumière et de pittoresque dans la nuit du 20 juin... »

Ceci dit, on ouvre des écoles au Portugal et, pendant notre séjour nous avons pu lire des articles, écrits dans le plus pur style humanitaire de notre XVIIIe siècle, qui soulignaient les progrès accomplis dans la lutte contre l'analphabétisme et soulignaient aussi, sans vergogne, l'ampleur de la tâche future. Ouvrir des écoles, c'était bien, mais il fallait en ouvrir davantage. Mais il fallait créer des cantines, assurer la gratuité des fournitures scolaires, etc. (Ajoutons : payer davantage les maîtres d'école.) Il existe au Portugal une très forte proportion d'illettrés, mais ni le gouvernement ni le pays n'aperçoivent là un sujet de satisfaction.

« Sur toutes les collines où se dressaient des ruines, Salazar a fait reconstruire à grands frais des châteaux flambants », écrit Simone de Beauvoir. Singulière exagération. Il est vrai qu'on restaure à tour de bras et que cette rage possède un aspect comique — les Portugais sont les premiers à en rire. Mais ces restaurations étaient indispensables et nous en

avons vu un certain nombre d'un goût très sûr (à Tomar, à Batalha). Mieux vaudrait s'en prendre à l'incurie des régimes précédents, qui laissaient à l'abandon ce qui est bien tout de même le patrimoine national. Aucun rapport entre le soin du gouvernement portugais actuel à éviter la dégradation des cloîtres et des châteaux et la fureur hitlérienne contre les tendances de la jeune peinture. Il ne s'agit pas de susciter un style néotroubadour, une architecture coruscante, mais, tout bonnement, d'empêcher quelques-unes des plus sûres richesses du pays de disparaître.



Dans un bureau de station-frontière, nous avons aperçu la carte du Portugal, agrémentée de force notations pittoresques et commentée par la phrase : « Le Portugal n'est pas un petit pays. » La propagande suggère à l'orgueil national une formule négative. Symbole dérisoire et touchant.

A l'inverse de tant de peuples modernes, exacerbés par les luttes politiques, le peuple portugais est d'un nationalisme fort discret. Il ne se juge pas supérieur aux autres, il se croirait plutôt au-dessous d'eux. Aucun racisme ne saurait prendre sur lui, et d'abord parce qu'il est issu d'un gigantesque brassage de races. Beaucoup de gens riches sont au moins partiellement d'origine juive et ils en parlent le plus naturellement du monde. Nul mépris pour les gens de couleur. Asie, Afrique, Amérique, Europe, ont trouvé ici un carrefour. Qui sait de quels ancêtres chacun peut descendre?

L'état sanitaire de la population n'est pas excellent. Les uns mangent trop, les autres pas assez. Mais qu'on ne prenne pas argument des médiocres résultats du Portugal en athlétisme. Nous pensons, pour notre part, que le dernier mot n'est pas dit et que, s'il est donné au peuple portugais de juguler sa misère économique, il fera fleurir de singulières vertus.



Ce peuple pauvre et sans fierté raciale a-t-il au moins conscience de son unité? Ces hommes et ces femmes qui ne lisent pas, ne vont jamais au cinéma, habitent le plus souvent des logements exigus, se méfient des discours officiels et se

méfient des critiques de l'opposition, savent-ils encore qu'ils forment un même peuple?

Ce qui a fait longtemps la force de Salazar, c'était le mécontentement populaire contre le tohu-bohu politique des gouvernements antérieurs. Querelles doctrinales et conflits de personnes, tout cela semblait le lot d'une simple minorité, d'un simple quartier de Lisbonne, mieux encore d'un simple café — on aurait pu prédire chaque fois où et comment éclaterait le prochain grabuge. Assez de ces jeux et de ces grands mots!

Depuis l'insurrection nationale contre les armées françaises de Napoléon, le Portugal n'a pas connu de ces fureurs, de ces secousses qui bouleversent l'âme collective.

L'opposition de l'Angleterre à certains projets coloniaux, cassante et rageuse, fut durement ressentie par les traditionalistes, mais l'amour-propre de la foule n'en fut pas autrement atteint. Cependant, au XXe siècle, les paysans et les ouvriers portugais subirent, à plusieurs reprises, le contrecoup des événements mondiaux et, au plus profond de leur humble vie quotidienne, durent s'interroger. La première guerre mondiale. La guerre civile espagnole. La seconde guerre mondiale. Si l'on ne va pas chercher l'étranger, c'est l'étranger qui vient vous chercher! Les grands avions des lignes internationales filent dans le ciel...

La dureté de la vie matérielle, phénomène presque général, crée une fraternité. On en douterait parfois à voir cette fureur de « plaire au patron », cette jalousie animale de la faveur du maître, qui animent les domestiques. Une profonde fraternité populaire n'en existe pas moins. Le Portugais, naturellement pitoyable, a un sens très large de la famille, du quartier, du village. Les hommes du peuple vivent beaucoup en dehors de chez eux, palabrant indéfiniment sur les trottoirs ou, sous l'œil des tonneaux, dans les petites auberges fraîches. Les rumeurs se propagent vite. On se donne des renseignements et des conseils. On dessine des plans d'avenir. Beaucoup s'expatrieraient volontiers, mais — ceci prouve qu'il s'agit d'un vieux pays compact — à condition de s'en retourner un jour au Portugal.

Les innombrables fêtes locales, toujours appréciées, aiguisent vigoureusement la conscience collective.

Le peuple portugais, moins bruyant de loin que le peuple italien, saisit tout de même ces occasions de faire du tapage.

Il doit bien être sur la planète celui qui, proportionnellement, tire le plus de pétards et de fusées. Au hasard. Une année normale ne se termine pas sans un certain nombre d'accidents dus à ces sacrés engins. Gamins qui se crèvent les yeux. Fermes qui flambent...

La foire de Santarem, chef-lieu du Ribatejo, nous est apparue comme éblouissante dans les premiers jours d'octobre. Aucune province française ne peut se vanter d'offrir, à l'heure présente, une telle ripaille d'impressions campagnardes et de permettre ainsi de sentir à plein ce que signifient les mots « terre des hommes ». Sur ce champ de foire, où se succèdent les étalages et les baraques, dans le tapage des hauts-parleurs, les cris des animaux et la poussière chaude, — la moindre casserole, la moindre espadrille, la moindre aiguière ou couverture de cheval proposée aux acheteurs prennent un aspect biscornu, artisanal ou paysan. La semence de cordonnier semble avoir été fabriquée entièrement à la main. On ne sait plus si les oranges poussent sur des arbres ou si ce n'est pas plutôt de l'habile travail de gosse, exécuté pendant les longues veillées. Les costumes et le linge à carreaux multiplient les personnages d'aspect cubiste ou pointilliste. Le paysan le plus calme, ainsi vêtu, prend un air de sorcier baroque. Indéfiniment, avec une gaucherie lasse, une équipe d'enfants et de chiens recommence ses tours. Picasso première manière. Un clown de dix ans qui n'a pas assez mangé de soupe. Une danseuse de cinq ans, fardée, les cils faits, en maillot jaune citron. Une femme enceinte, assise sur un tambour posé debout, et qui donne des coups de baguette, sous elle, à droite et à gauche. La campagne a envahi la ville et s'offre en spectacle à elle-même...

L'art populaire est ici en pleine vitalité. Un art du terroir au sens le plus physique du mot. Sa naïveté, qui ne cherche nullement à éblouir des touristes, nourrit, à sa façon, les plus hautes exigences. Au sortir de cette foire de Santarem piaffante et drue, il nous a semblé qu'un Picasso, loin de suivre sans trêve une imagination personnelle dévergondée, se rappelait avec sagesse les formules des vieux maîtres artisans de sa Catalogne. Nous évoquons là un autre pays, un autre folklore, mais, en Catalogne aussi, l'art populaire était vivace...

L'art populaire portugais respecte une saine violence. La peinture de ces terres cuites, de ces proues de barques, de ces timons de voitures, ne « croit pas à l'objet ». Elle se moque du pourléchage et de la ressemblance littérale. Ses

ambitions, ce sont le choc barbare des couleurs et le respect des signes magiques. Quelque chose de l'art des cavernes s'y perpétue. L'art, sans réticences, y avoue ses origines sacrées. Sur la coque de la balancelle, au flanc d'une jarre, un œil s'ouvre — destiné à écarter les mauvaises influences. Disséminés dans une écharpe, voici des clefs et des cœurs — destinés à promettre ou à retenir l'amour. Et cent autres talismans. Bols, saladiers, tasses, étoffes, expriment, dans les dessins qui les ornent, et selon les règles d'une symbolique paysanne souvent indéchiffrable au profane, joies, craintes, caprices éternels de l'homme...

Nous avons rencontré, à Portalegre, ville toute proche de l'Espagne, un personnage fort intéressant, professeur de lycée doublé d'un collectionneur. Avec une rage méthodique, il prospectait la campagne et faisait de sa maison un petit musée silencieux et sombre de plats, de bougeoirs, de statues de bois, de lampes à huile, etc., où il continuait de dormir, de prendre ses repas et de préparer ses cours. Il ne voulait rien vendre — sauf dans les cas désespérés, quand il lui manquait de l'argent pour acheter un objet dont l'envie le tarabustait... On comprenait, dans cette demeure, le charme puissant et simple de l'art portugais. On respectait et l'on aimait l'humble nationalisme de ce collectionneur, fait d'admiration pour de vieilles petites choses exécutées avec le souci du beau.

Les courses de taureaux ne jouissent plus de leur popularité des temps héroïques. Les places les moins chères sont à un prix relativement élevé... Néanmoins, l'âme portugaise plane toujours au-dessus de ces « plazas de toros ». La plaza de Lisbonne, avec ses clochetons et ses bulbes effilés, ressemble d'une manière surprenante aux constructions que Jérôme Bosch a situées à l'arrière-plan de quelques-uns de ses tableaux et l'on imagine volontiers un disciple de Freud s'efforçant d'en interpréter les lignes. Dans cette combinaison de turqueries, de Colisées, du Trocadéro (celui de 1878), on dirait que se tarabiscote l'expression d'un rêve sensuel...

Le spectacle ne se déroule pas, à beaucoup près, selon les règles espagnoles et la cruauté n'ose pas y avouer son nom. D'abord, un cavalier à la française, bottes, rubans, tricorne et passementerie, monté sur un pur sang, joue dans l'arène avec le taureau. Pourvu qu'il pique les banderilles bien droit dans la nuque et sans que son cheval soit effleuré par les

cornes, on ferme les yeux sur le côté sanglant de l'affaire. Tout pour la grâce! Vous ne verrez pas ici les vieilles rosses aux entrailles pendantes et qu'il faut recoudre précipitamment... La mise à mort n'a pas lieu devant le public. Quand les picadors et les matadors ont malmené la bête et prouvé à ses dépens leur astuce et leur courage, deux bouviers, munis de gaules, introduisent dans l'arène tout un troupeau carillonnant, affolé par la chaleur, les bruits, la foule et l'odeur du taureau blessé. Grotesques, honteuses, abruties, les bêtes courent pesamment et il arrive une seconde où le taureau, qui n'y comprend rien, se décide à les suivre. Il ne reste plus aux bouviers qu'à diriger leur monde vers l'entrée béante du toril.

Le goût du panache, le goût du sang, la passion des beaux chevaux, l'admiration pour la prestance physique, trouvent une ample matière dans ces courses auxquelles, du moins à Lisbonne, assistent surtout des gens aisés. Ajoutons le goût du spectacle dangereux. On vient voir des hommes risquer leur vie. On ne désire certes pas qu'ils meurent, cela gâcherait toute la fête, on veut seulement qu'ils s'exposent le plus possible et se tiennent sans frémir dans la gueule du danger. Une maladresse infime, un hasard malheureux... mais il ne faut même pas que leur tricorne tombe ni que leur chignon se défasse. On leur permet seulement de tremper leur chemise d'une bonne sueur de combat...

Il arrive que les gens s'emballent un jour pour celui qui a vaincu sous leurs yeux les lois de la pesanteur et n'a dû qu'à sa souplesse, et peut-être à la grâce divine, d'échapper à la mort. Il va devenir une idole. Tout le génie d'une race expliquera ses moindres nonchalances comme ses ultimes hardiesses.

Une jeune Péruvienne, Conchita Cintron, était, durant notre séjour au Portugal, l'une de ces idoles. A la rencontrer en costume de ville, grande, svelte et presque frêle, la tête menue, les yeux d'un bleu très pur, les oreilles minces, les poignets fins, le front légèrement piqueté de rousseurs comme celui d'une fillette, jamais on n'eût deviné la résistance physique et morale de cette cavalière. Rien de la star pigeonnante, toute huileuse de crèmes. Chaque matin, elle assistait à la messe et l'on ne voulait pas découvrir ailleurs que dans une élection, due à sa piété, le secret de sa force élégante et redoutable. Elle était la vierge qui dompte les monstres.

Les gens peu fortunés, que ces histoires de taureaux pas-

sionnent mais qui reculent devant le prix d'une place aux courses, possèdent en province une consolation : l'*espera de toros*, l'attente des taureaux. C'est une cérémonie qui, souvent, tourneboule une ville entière. Solennellement, à une heure donnée du matin, les taureaux arrivent dans la cité où aura lieu la course. On les lâche. A la foule, qui guettait leur arrivée, de savoir les mener jusqu'à la « plaza ». Les bêtes, leur vigueur toute fraîche, foncent comme des sourdes, sans se réserver. Il y a d'énormes bousculades, des rires rabelaisiens quand la vue d'une fontaine interrompt net la colère d'un taureau qui, d'une allure calme, s'en va boire — et ensuite, pour l'arracher à l'eau, il faudra le tirer par la queue — par-ci par-là un torero amateur titube sur une peau de banane et se ferait écharper sans un confrère qui déploie à temps un grand chiffon rouge, ah! quelle histoire! et comme on a la sensation d'avoir vécu une journée qui compte! Pour l'honneur de l'espèce humaine, quelques personnes imprudentes sont tout de même projetées à terre par un taureau discourtois et, le lendemain, les journaux annoncent : « La grande *espera de toros* a remporté un énorme succès. Cinq blessés. »

Les terrains des équipes de football engagées dans le Championnat d'Excellence sont, comme il est souvent d'usage dans les pays de moindre importance, des lieux où le peuple apprend à se connaître comme force collective. Chacune des équipes incarne une région. Au diable les provinces! Ce qui compte, ce sont les villes qui ont l'honneur d'être représentées dans le championnat. Beaucoup de spectateurs ont à peine voyagé dans leur pays, mais, sous les espèces d'équipes de football, placées ici et là, ils en dressent tout de même une carte vivante et, parce qu'ils connaissent les joueurs d'Elvas, de Guimaraes ou de Coimbra, ils se figurent inconsciemment connaître ces villes avec une certaine familiarité. Après le match, quand le haut-parleur annonce le résultat des autres rencontres, la foule a l'impression que le Portugal tout entier est suspendu à ces mêmes nouvelles. Sans retenue, elle exhale sa joie, son étonnement, ses regrets. Le Portugal se définit pour elle, en cette heure du soir, comme un pays où ont eu lieu dans la journée un certain nombre de matches de football.

Nous avons assisté, à Lisbonne, à l'une de ces rencontres, jouée dans un style violent et fier. Derrière les tribunes, en

contrebas, il y avait un champ de maïs magnifique. Les « populaires » se tenaient à même une pente naturelle, grillée par le soleil. Comme décor, au fond, de petites maisons surchargées de resquilleurs, et trois églises baroques...



La religion portugaise se présente sous des dehors assez déconcertants pour un Français catholique... Car les dehors ne manquent pas. Des églises, des églises, des églises. Dans une rue de Coimbra, tous les cinquante mètres, il y a une église (ce qui explique sans doute une affiche lue à la porte d'une d'entre elles : « Cette paroisse est pauvre : aidez-la »). Et chaque église croule sous les ornements. Les autels se présentent comme de grandes pièces montées à plusieurs étages, garnies de saints qui portent au-dessus de la tête des auréoles de métal : sainte Rita, patronne des mauvais ménages, très populaire; saint Antoine, un enfant du pays, qui fait retrouver les objets perdus — et on peut tout inclure en ce chapitre, — formidablement populaire; saint François Xavier; saint Ignace de Loyola; saint Vincent Ferrier... Deux églises de Lisbonne, Graça et Sao Roque, nous ont paru offrir une espèce de record de ce zèle ostentatoire : dans la première on défile entre deux haies d'autels immenses, à droite et à gauche, qui sont là comme pour vous dire : « Devant qui voulez-vous prier? »; dans la seconde, on est écrasé par le cuivre, l'or et l'argent et une collection de reliques, unique au monde, paraît-il. Le rose bonbon, le bleu bonbon, le violet bonbon, fleurissent. On affuble le Christ de grandes robes criardes. Et de longs cils de femme, comme dans tel oratoire de grand'route. Là, le Christ portait autour des reins un voile de tissu transparent, bien qu'une étoffe fût déjà sculptée dans le bois.

Nous ne songeons nullement à railler. Le Docteur Salazar, dans un tout récent discours prononcé à Porto, a souligné la très faible culture catholique de la population portugaise et il nous semble que la caution est de taille. Bien sûr, nous avons en France le style Saint-Sulpice. Mais il nous paraît mesuré depuis que nous avons contemplé ces débauches pieuses, que ne dément pas l'allure des fidèles. On se signe plusieurs fois de suite. Beaucoup de femmes, en allant à la table sainte, tiennent leur chapelet devant elles comme pour essayer d'offrir à la grâce davantage de surface pieuse. Pour

baiser le pied d'une célèbre statue de saint (il y en a dans presque toutes les églises), nous avons vu de véritables queues. Nous nous rappelons, dans une église de Lisbonne, ces dames pomponnées et chapeautées, ces matrones aux vieilles mantilles luisantes, ces frêles demoiselles, qui attendaient patiemment la minute où elles prieraient debout, la main droite appuyée contre le pied gauche d'une certaine statue — un saint Hippolyte, je crois, — comme pour établir avec elle une communication permanente.

Parce que l'élément de raison, de réflexion, de sens critique, intervient fort peu dans la religion portugaise, il ne s'ensuit pas qu'on doive douter de sa sincérité. Les peintres mystiques auraient de magnifiques études de mains à faire dans les églises pauvres, celles des femmes qui reviennent de la communion. Toute la gamme des formes de l'extase y est représentée. A Fatima, les paysans et paysannes agenouillés sur les cailloux montrent souvent la même expression de peur et de tendresse adorantes que les donateurs ou les bergers des plus grands peintres flamands...

La croyance au surnaturel existe si instinctivement dans l'âme populaire, même chez les hommes, qu'elle ne se surveille plus. On finit par déceler partout l'intervention du ciel et, à la longue, beaucoup d'hommes regimbent. Ils rompent avec les pratiques religieuses et une solide tradition anticléricale persévère. On aime toujours à raconter l'histoire du roi Jao V qui avait pour amantes deux religieuses et, fantastiquement pieux malgré tout, se faisait apporter son repas à l'église plutôt que d'avoir à se retirer entre deux offices.

A Coimbra, une grande brasserie s'est installée dans le bas-côté droit, désaffecté, d'une église. On a transformé les lieux aux moindres frais et, du dehors comme du dedans, leur ancienne destination se reconnaît toujours. Dans la même ville, au musée Machado, un tableau représente une scène de l'Inquisition et porte, en français, l'inscription suivante :

« Admirez ici l'intelligence humaine qui est supérieur (*sic*) à celle des animaux... »

Un tramway arrive à son terminus. Une jeune religieuse, un peu godiche, descend par le côté réservé à la montée. Cela ne gêne personne, mais un monsieur élégant qui attendait sur le trottoir s'oblige, pour le principe, à essayer de monter sur-le-champ. Collision. Il grommelle avec rage. Pour un peu il donnerait un coup de pied dans les paniers de la

sœur. Il se contente, dans sa précipitation voulue, de malmener la cornette. La religieuse a filé qu'il grommelle toujours. Quelles arriérées que toutes ces filles de couvent!



Un matin, nous lisons la rubrique de l'état civil. Les prénoms féminins, pour la plupart, s'inspiraient de la Vierge : « Ermelinda de Conceicao », « Maria de Conceicao », « Olinda de Conceicao », « Maria de Purificao », « Conceicao » tout court, etc. (noté un Maria de Lourdes et un Adélaïde de Jésus). Le culte de la Vierge forme ici la pierre angulaire de la religion. Chez beaucoup, il atteint à l'idolâtrie. On ne s'attarde pas assez au mystère de l'Incarnation (encore moins à celui de la Trinité), c'est la personne de la Vierge qui passionne les âmes. Ces voluptueux admirent l'Immaculée-Conception comme le plus grand des prodiges et tendent à faire graviter, dans la pratique, le problème moral autour de la vertu de chasteté.

Une commission officielle a interdit, sur les plages, le port du deux-pièces pour les femmes et pour les hommes celui du maillot court. Quant au slip, honni soit-il! Des gendarmes surveillent l'application du règlement. Quinze escudos d'amende aux coupables.

Nous n'entendons pas grand'chose à ce problème des « tenues immodestes », car nous nous sommes trouvé, lors d'un dîner, auprès d'une belle et forte dame, puissamment décolletée par devant et par derrière, qui évoluait en toute liberté, mais nous semblait bien plus inconvenante qu'un brave garçon en maillot court.



Officiellement, Salazar ne favorise pas le clergé. Officieusement, l'église est pauvre. Les prêtres ne vivent que de la charité des fidèles et ceux-ci en général ne sont pas plus riches qu'il ne faut...

L'union des esprits se réalise sur le nom de Pombal, héros national. Il a rebâti Lisbonne après le tremblement de terre... et il a expulsé les Jésuites... L'anticléricalisme portugais est, d'abord, antimonacal. L'administration n'hésite pas à causer des ennuis aux couvents et il arrive que le clergé séculier l'engage dans cette voie. Durant notre séjour, un évêque du

Sud avait demandé l'appui des autorités contre une maison de religieuses dont la supérieure, qui confessait elle-même les sœurs et célébrait la messe, avait refusé de lui ouvrir la porte en criant : « Pas d'hommes ici ! »



Il y a des lieux où souffle l'Esprit, a dit Barrès de la colline de Sion-Vaudémont. On pourrait le dire de Fatima. Nous sommes ici sur les Hauts de Hurle-Dieu et le paysage — moins les oliviers — s'apparente aux « moors ».

Si l'on en croit une tradition, le nom de Fatima aurait été celui d'une jeune Arabe tombée aux mains de soldats chrétiens après une solide bagarre, en ces mêmes lieux, entre Maures et tenants de la Vraie Foi. La beauté de la jeune fille aurait ébranlé le cœur du chef chrétien, qui eût demandé aux autorités religieuses la permission de l'épouser. Et celle-ci lui aurait été accordée, à condition seulement que Fatima devînt chrétienne. Ce qui eut lieu... Nous nous trouverions donc, déjà, comme en terre de réconciliation nationale.

Les Portugais se croient obligés de soutenir que Fatima est laid. Il faut s'entendre. Des constructions ont gâché le site immédiat mais, par les yeux de l'imagination, et en s'aidant du paysage environnant, demeuré intact, on peut le reconstituer dans sa sauvagerie.

La région est magnifique. Une sierra dure et pure de rocailles, de bruyères, de champs d'oliviers biscornus mal bouclés par des muretins tortus de pierres sèches. De vieux petits villages pauvres et propres. Le terrain de chasse de tous les vents du ciel et le coussin familier du soleil. De grands horizons bleus et verts qui se déchirent confusément au bout de l'entaille de vallées courbes. Et puis la Terre Promise s'efface... Tout autour de soi, ce n'est plus qu'une âpre solitude pierrailleuse.

C'est là — écartons de nous basilique, fontaine, chapelle, hôpital et maison de pèlerinages — c'est là, dans ce creux indécis, la Cove d'Iria, où ils menaient paître leurs troupeaux, que trois enfants auraient vu la « Dame ». Elle arrivait du fond du ciel et se tenait au-dessus d'un chêne-vert. Elle parlait...

On connaît la suite. Les apparitions à date fixe. La foule

qui commence à venir. La Dame qui promet d'envoyer un signe et des milliers de personnes qui voient « danser le soleil ». Les pèlerinages qui s'organisent. L'Eglise, qui a refusé de prendre position, s'engageant peu à peu. Le dernier évêque portugais encore sceptique se laissant gagner. Il en va de Fatima comme de Lourdes. D'un bout à l'autre de l'année, le lieu est visité par les fidèles, mais, à certaines dates, les foules sont beaucoup plus denses. Le 13 de chaque mois, ici, et tout spécialement le 13 mai, anniversaire de la première apparition. Des assistances considérables ont alors été dénombrées, qui représentent des manifestations de masse comme proportionnellement nous n'en aurions jamais vu en France. Lourdes est dépassé. Nous supposons qu'il faudrait plutôt songer au Compostelle des anciens temps. Ou à la Mecque.

Avec une différence. Fatima n'est qu'un minuscule village et, lors des grandes fêtes, beaucoup de pèlerins, accourus dès la veille au soir, mangent et couchent en plein air. Une espèce d'armée, tassée dans un espace restreint, campe tant bien que mal et l'on devine tous les problèmes que cela pose. Si les délicats s'en offusquent, la ferveur y trouve son compte. Les gens viennent ici dans toute la conviction de leur cœur pour prier, pour voir prier, pour susciter des miracles.



Si Fatima était seulement ce paysage dur et sec comme une terre palestinienne et seulement ces foules ardentes venues des quatre points cardinaux pour chercher une consolation, une exaltation et obliger le ciel à des miracles, nous admirerions sans réserve, mais le tableau n'est pas aussi simple.

Il y a ce beau lieu, il y a cette imploration de centaines de milliers de pauvres gens, mais il y a encore autre chose.

Il y a qu'on a donné au « message » de Fatima une portée politique : Notre-Dame avec nous! « Deux choses ont sauvé le Portugal », nous a dit une dame particulièrement comblée, « Notre-Dame de Fatima et Salazar. »

Confusion des valeurs extrêmement dangereuse et qui aboutit à conférer au régime une sorte d'investiture mariale. C'est le plus grand reproche qu'on puisse lui faire.

Le docteur Salazar, personnellement, n'y est pour rien et, quand il dénonçait la médiocrité de la culture catholique portugaise, on peut se demander s'il n'a point songé à l'exploitation politique de Fatima. Il est embrigadé, cadenassé dans un système. Dénoncerait-il officiellement l'interpénétration du politique et du spirituel et entendrait-il refuser à l'expérience qu'il tente les honneurs d'une protection divine, il semblerait nier les apparitions de Fatima, auxquelles il croit sans doute, et par ailleurs il ne se juge pas le droit de saper l'unité cordiale du peuple portugais que réalisent les grands pèlerinages.

« Le plus grand miracle de Fatima, c'est le régime de Salazar. » La phrase se claironne, la phrase s'écrit, et ceux qui la brandissent ainsi, ce sont souvent des gens qui, au fond d'eux-mêmes, se moquent des apparitions et des miracles et voient là dedans une bonne machine de guerre contre le communisme. Fatima est devenu un lieu où l'on prie, officiellement, contre le communisme et, durant notre séjour, nous avons vu la photographie d'une délégation américaine accourue par avion, sous la conduite d'un prêtre, s'associer à la croisade. Quand on connaît la pauvreté de tant de Portugais, on éprouve quelque honte à cette diversion mystique. Rendons à Fatima ce qui lui appartient.

★

En octobre dernier mourait à Lisbonne, âgé de 90 ans, un personnage très populaire, le Père Cruz. Prêtre jusqu'à 83 ans, il avait alors obtenu du Pape une autorisation extraordinaire pour entrer chez les Jésuites.

Les funérailles, à la cathédrale et au cimetière, furent l'occasion de manifestations fanatiques. Les gens voulaient se jeter sur le cercueil pour le toucher, pour y poser un scapulaire, un chapelet, une médaille, une image, une photographie. D'ores et déjà, on tenait le Père Cruz pour un saint et on ne doutait pas qu'il n'eût le pouvoir d'opérer des miracles.

Nous avons vu le cortège funèbre passer le long d'une avenue. Une petite automobile noire, très simple, et dont les roues semblaient brinqueballer, portait le cercueil. Les femmes s'agenouillèrent sur le trottoir. C'est le bon Père Cruz, expliquaient-elles à leurs maris, celui qui a fait tant de bien dans les quartiers pauvres et dans les prisons...

Puis vinrent de belles automobiles américaines, dans un ordre que les journaux devaient expliquer le lendemain. Le Provincial des Jésuites. La famille du Père Cruz. Des ecclésiastiques de tout rang. Des religieux. Des religieuses. Des dames d'une haute piété. Elles filaient très vite, car leurs conducteurs avaient peur de voir la circulation rétablie, ce qui les eût laissés en arrière. Et tout à coup, sur une dernière automobile américaine, le cortège fut clos.

★

Un des types les plus justement célèbres de chansons portugaises, c'est le *fado*, mélodie populaire d'inspiration à peu près toujours mélancolique. Comme il ressemble énormément aux mélopées arabes, on n'a pas manqué de le leur rattacher, encore qu'on commette peut-être une erreur. Selon les provinces, d'ailleurs, les fados varient et aussi selon les chanteurs, qui aiment à broder, sur un thème donné, des fantaisies personnelles et changeantes.

Les étrangers de passage au Portugal ne manquent pas d'écouter quelques fados, dans un cabaret de Lisbonne ou dans une rue de Coimbra. Ils éprouvent qu'ils se sont initiés à quelque chose d'essentiel. Cette plainte d'oiseau blessé, ces cris de nostalgie voluptueuse, leur vont droit au cœur. Ils n'ont pas besoin de comprendre les paroles pour être édifiés. Si, à la longue, le concert devient monotone, ils ne sauraient oublier l'envoûtement triste des premières minutes.

Le gouvernement tolère les fados, mais, à plusieurs reprises, les a jugés sévèrement ou raillés, en les assimilant à une espèce de drogue. Ils permettraient à l'âme portugaise de cultiver son péché mignon, une mélancolie facile, et lui enlèveraient les forces, irremplaçables, que réclame la lutte pour la rénovation du pays. Les palabres de café sucent déjà trop les loisirs d'une grande partie des hommes. Mais les ravages du *fado* seraient beaucoup plus profonds.

Il est de fait que l'âme portugaise penche vers la tristesse. Les chansons françaises ont créé une fois pour toutes la rime « Portugais... gais... » sans qu'on puisse affirmer que cette création soit absurde, car on rit beaucoup au Portugal. Mais la tristesse représente une tentation permanente. Le soleil n'est pas le seul à pouvoir couper bras et jambes, le vin non plus. Le cafard peut s'y employer. La « saudade » est le spleen du Portugal, mélancolie d'une terre sèche et

des nuits lourdes... La peur du bruit, le dédain de l'action, peuvent être au bout. Un Antero de Quental, écrivain portugais de grande classe, ouvert en son temps aux « idées nouvelles », s'affole quand il aperçoit New-York. Il s'enferme dans sa cabine. Ceci se passe en 1869. Déjà!

Nous avons entendu quelques fados et subi la séduction de ces gémissements et de ces aveux. Nous étions dans une espèce de caf'conc', mais de caf'conc' triste, avec du café, précisément, comme consommation imposée, avec un public d'hommes soucieux et une estrade à chansons, nue comme un ring de boxe. Une femme brune, grande et mince, drapée dans un châle noir et les joues creusées par une mauvaise lumière, a entonné son premier air dans un silence religieux. Elle paraissait souffrir, et la salle avec elle...

Plus tard, tout à coup, on nous a saisi le bras : « Elle en a de l'audace! » Il paraît que la chanteuse était en train de faire la révoltée. Son fado, à peu de chose près, disait ceci : « Nous avons vécu très unis, nous avons vécu ensemble très unis, mais maintenant nous nous séparons et chacun de nous suit son propre chemin... » Quoi de plus banal, semblait-il? La phrase nostalgique, nous affirmait-on cependant, avait un sens caché. On prônait là un certain politicien qui s'était retiré du pouvoir en publiant une lettre ouverte où il écrivait : « Nous avons été unis, et maintenant nous nous séparons. »

En bon Français, nous sommes demeuré sceptique, mais l'incident nous a semblé très révélateur.



L'âme portugaise ne se livre guère. Sous leurs dehors affables, les Portugais cachent une grande sensibilité. Ils se ferment vite. Parce qu'ils sont catholiques et ont noué avec notre culture des liens solides et souples, que la dernière guerre n'a point rompus, nous essayons de les juger comme peuple latin, alors qu'ils sont encore tout chargés d'Orient. Ils évoluent peut-être en profondeur dans le temps même où ils ont semblé immobiles.

Le rôle des femmes dans la vie sociale paraît encore effacé. La jalousie des hommes est toujours bien réelle. Mais, sous la pression des nécessités économiques, la situation doit changer beaucoup plus qu'on ne peut le voir...

Qu'une dernière image nous soit permise, comme spécifi-

quement portugaise : celle de la Fête des Morts à Lisbonne. Dans les petites chapelles familiales, les cercueils sont visibles, rangés à droite et à gauche sur des espèces de rayons. On peut les toucher. On peut faire leur toilette. La grande dame, souvent confie ce soin à une servante. Assise sur une chaise devant la tombe, elle attend, pour se plonger dans le recueillement de la chapelle close, que l'autre ait fini d'épousseter et de laver. On se reçoit de tombe à tombe, une fois les dévotions terminées. On dispose de chaises pour les amies...

Les cercueils des Lisbonnais moyens sont logés dans le mur du cimetière, chacun dans sa case numérotée, comme les urnes d'un crematorium et, le jour de la Fête des Morts, on ouvre, on époussette, on prie. On a rangé devant le cercueil des objets de piété ou des souvenirs, photographies du défunt ou du groupe familial, images ou statuettes de saint Antoine, de saint Joseph, de Notre-Dame de Fatima, boucles de cheveux, vêtements d'enfants, bibelots...

Dans un cimetière où, provisoirement, l'on enterrait les cercueils, les gens se livraient, par endroits, à des concours de tombes qui rappelaient les concours de châteaux de sable. A qui aurait la tombe la plus artistement fleurie. Toute la famille s'y mettait. Sur toute l'étendue de la terre fraîchement disposée, l'on piquait des œillets blancs ou bien l'on en formait des figures savantes : le prénom du défunt, une inscription pieuse, un souhait de repos éternel.

Dans un coin, la fosse commune, grand trou vague semblable à un entonnoir de bombe, à un affaissement de terrain. Au fond, contre le sol jaune, un tas de petits œillets blancs, disséminés dans tous les sens. Chacun d'entre eux représentait au moins deux êtres humains, un pauvre qui avait fini par mourir et un autre pauvre qui ne l'avait pas tout à fait oublié.



Il est difficile de ne pas aimer le Portugal, pays et peuple tout ensemble. Et l'on s'y attache d'autant plus profondément qu'on le voit, mal armé dans la lutte pour la vie économique, s'efforcer de progresser avec courage. L'étranger que nous sommes, lié par les souvenirs d'une hospitalité charmante et gêné par une expérience beaucoup trop rapide, ne saurait se prononcer sur la valeur des moyens,

ni jauger les résultats. Economistes de droite et de gauche critiqueront vaillamment « l'immobilisme » social, mais il n'est pas prouvé que la situation n'évolue point. Si certains contrastes affligent un Français, si cette pauvreté de beaucoup confine à la misère, il doit se dire que la solution des difficultés portugaises excède les possibilités du Portugal. Car elle se trouve dans une utilisation pacifique des grandes découvertes, les plus modernes, en matière d'énergie et dans une fraternelle collaboration internationale. Là est le salut, ce qui ne doit pas, pour autant, empêcher le Portugal de poursuivre son effort. L'on doit souhaiter, par exemple, que sa foi catholique, sans perdre son intensité, s'épure, s'allège, sache distinguer le rite et la croyance, le politique et le spirituel.

Dieu écrit droit avec des lignes torses, dit le proverbe portugais. Peut-être. Mais toute ligne torse n'est pas de la main de Dieu.

RÊVERIE A LA TERRASSE D'UN CAFÉ

par JEAN POURTAL DE LADEVÈZE

Des parasols verts et rouges sous le ciel clair
Donnent à ce trottoir en plein Paris un air
De plage. En robe de fleurs passent dans la rue
Des femmes, opposant à la lumière crue
De midi l'aile en paille de leurs grands chapeaux.
En ce premier dimanche nonchalant et chaud
Du jeune été, les yeux perdus dans les feuillages
D'un jardin public, tu vois d'autres paysages
Demeurés dans ton souvenir et des visages
Aimés. Tu ne peux plus qu'en songe voyager
Et ne sais retrouver qu'en toi les bleus rivages
Où revivre en un jour tel bonheur passager :
Tu découvres la mer de ce haut promontoire
Où la blanche maison dans un bois d'orangers
Àbritait le secret d'une tendre victoire.
Ecoute un chant lointain qui sourd de ta mémoire,
S'accorde aux bruits de la ville et ne s'y confond :
Et c'est comme l'oreille au creux d'un coquillage
Percevant la rumeur sans fin du flot profond.
D'un seul amour perdu revois le pur visage :
Chère Morte, combien t'aimait ce cœur amer
Qui garde en soi toujours le regret de la mer!

MONTESQUIEU MORT ET VIVANT

par PIERRE ESCOUBE

A mon ami Didier Liard.

Montesquieu connaît une disgrâce posthume qui est le Purgatoire des grands écrivains. La gloire de son nom emporte avec elle la méconnaissance de son œuvre. On l'admire avec générosité. On le cite avec parcimonie. On le lit moins encore. Réduite à l'analyse sommaire de la séparation des pouvoirs et à la théorie des climats par une opinion peu soucieuse de remonter aux textes, son œuvre, ainsi mutilée, prend un aspect systématique et abstrait qui en déforme le sens et la portée. On peut dire, en exagérant à peine, qu'il est à la fois illustre et inconnu.

Son infortune va plus loin encore. Ceux qui le lisent et le commentent aujourd'hui ont, le plus souvent, une façon d'en parler qui éloigne le lecteur éventuel. Gustave Lanson, qui vint plus tard à résipiscence, lui a reproché de n'être que « le théoricien d'un passé médiocrement aimé ». Assez mal vu à gauche, si l'on fait exception d'Alain, Montesquieu ne reçoit pas à droite un accueil plus favorable. M. Pierre Gaxotte, dans son beau *Siècle de Louis XV,* si riche de vues neuves et fécondes, a dénoncé avec juste raison la permanence de l'esprit féodal parmi les membres des cours souveraines au XVIIIe siècle. Il souligne le féodalisme de Montesquieu et montre dans l'*Esprit des Lois* « la Bible de l'opposition rétrograde ». Or, s'il est vrai qu'il y a du féodal en Montesquieu, et j'aurai l'occasion d'y revenir, il y a autre chose aussi, il y a un philosophe politique dont la méthode de pensée garde une valeur permanente. Tout récemment, enfin, M. Thierry Maulnier s'est demandé si notre auteur n'était pas un « prophète à rebours » et semble répondre par l'affirmative. Ainsi, l'œuvre de Montesquieu aurait perdu toute résonance actuelle, tout intérêt contemporain. Elle

serait morte et seul lui serait dû le respect glacé que l'on accorde distraitement aux grandes nécropoles.

Une telle condamnation ne saurait être sans appel. Elle procède d'un malentendu initial. Tout n'a certes pas triomphé du temps dans l'*Esprit des Lois* et bien des développements ne relèvent plus aujourd'hui que de l'historien. Mais il s'en faut que l'œuvre ait épuisé sa fécondité. Il suffit, pour s'en convaincre, de ne pas s'obstiner à lui demander justement, les services qu'elle ne peut plus rendre. Il suffit d'abandonner, au moins en partie, la matière de l'ouvrage et de porter l'attention sur la façon dont elle est mise en œuvre. Il suffit d'écarter la doctrine et d'étudier la méthode. On verra alors que le haut magistrat, défenseur des institutions les plus caduques de l'Ancien Régime, n'a cessé de faire tort en Montesquieu au maître à penser, qui reste incomparable. Le Parlementaire, qui mérite la critique, masque le philosophe, qui a droit à l'hommage. S'il peut être nécessaire, sous l'angle de l'histoire, de prendre la mesure de Montesquieu mort, il est plus important, sans doute, sous l'angle de la politique, de déterminer en quoi il demeure vivant.



« Chaque Nation, a écrit Montesquieu, trouvera ici les raisons de ses maximes. » Cette phrase, inscrite au seuil de l'*Esprit des Lois*, permet de comprendre pourquoi l'œuvre a vieilli. Si le temps ne l'a pas épargnée, c'est d'abord qu'elle procède d'une attitude d'esprit toujours soucieuse de garder le contact avec le réel. D'où la nécessité, consciente et consentie, de penser sur des exemples plus que sur des principes, sur des exemples tirés soit de l'histoire, qui est la réalité d'hier, soit de la politique, qui est la réalité d'aujourd'hui.

C'est donc se méprendre gravement sur Montesquieu que de voir en lui un constructeur de système, un abstracteur de quintessence. Sans doute a-t-il lui-même contribué à entretenir la méprise par l'importance qu'il accorde à ses « principes », par l'orgueil qu'il tire de leur découverte. « J'ai posé les principes, et j'ai vu les cas particuliers s'y plier comme d'eux-mêmes, les histoires de toutes les nations n'en être que les suites, et chaque loi particulière liée avec une autre loi, ou dépendre d'une autre plus générale. » Mais ces principes jouent le rôle d'hypothèse de recherche, d'idées directrices, de fil conducteur, dans l'immense enquête qu'il a entreprise

sur l'évolution des sociétés et des formes institutionnelles. Ils n'ont rien à voir avec les postulats des sciences abstraites et lui-même tient à souligner la différence lorsqu'il écrit : « Je n'ai point tiré mes principes de mes préjugés, mais de la nature des choses. » Grand lecteur des historiens, grand observateur de l'Europe de son temps au cours des trois années de voyages qui le conduisirent tour à tour en Autriche, en Hongrie, en Italie, en Saxe, en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, Montesquieu reste essentiellement, sinon exclusivement, un empirique.

Les philosophes de la « table rase » ne s'y sont pas trompés. Ils ne pouvaient pas reconnaître un des leurs dans celui qui écrivait : « J'ai d'abord examiné les hommes » et qui s'était efforcé de les mettre en garde contre les systématisations hâtives en soulignant que « le bon sens consiste beaucoup à connaître les nuances des choses ». D'Helvétius à Destutt de Tracy, les constructeurs de systèmes et les idéologues ont accablé de critiques le relativisme expérimental de Montesquieu. Et l'on sait qu'il n'est pas de livre qui rende un son plus différent de *l'Esprit des Lois* que le *Contrat Social.*

Parce qu'il était un empirique, curieux du réel, passionné par le spectacle des grandes vicissitudes humaines, Montesquieu a recours constamment à l'histoire. Dès son premier livre, dès les *Lettres Persanes* (1721), il écrivait : « Je lis les historiens anciens et modernes; je compare tous les temps; j'ai du plaisir à les voir passer, pour ainsi dire, devant moi; et j'arrête surtout mon esprit à ces grands changements qui ont rendu les âges si différents des âges et la terre si peu semblable à elle-même. » L'histoire lui a fourni des expériences spontanées, que le sociologue, à la différence du savant de laboratoire, ne peut pas provoquer artificiellement. Elle lui a donné, ou plutôt, car il l'avait de naissance, elle a renforcé en lui le sens de la diversité et de la complexité humaines. Mais, comme son empirisme, elle a contribué à marquer son œuvre des stigmates du temps. Lui imposant l'image qu'il a pu se faire de quelques grands types de gouvernement, elle l'a limité en le soutenant. D'où sa conception trop historique et un peu surannée de la démocratie, qu'il a vue à travers ses souvenirs de collège et de lectures, à travers les lois de Lycurgue et les apostrophes de Caton. S'il a fortement marqué (et les temps contemporains le vérifient chaque jour) que la démocratie périssait faute de vertu, c'est-à-dire faute

d'esprit civique, il a aussi fait le rêve d'une démocratie ascétique, fondée sur la médiocrité des fortunes, l'égalité relative des conditions, le dévouement passionné à la loi. Il a conçu une démocratie de *Conciones*. Indifférent à l'exemple que lui fournissaient les Républiques marchandes des Pays-Bas et l'évolution de Venise, où il n'a voulu voir que le despotisme en action, il n'a pas formé l'idée d'une démocratie industrielle où l'égalité politique risquait d'être vidée de son contenu par l'inégalité sociale. Pourtant, a-t-il été un prophète à rebours, celui qui, près d'un siècle avant l'*Enrichissez-vous* de Guizot, notait, dans ses *Pensées*, le déclin progressif en France de « l'esprit de gloire et de valeur », force et ressort de l'ancienne monarchie, remplacé peu à peu par l'insidieuse et bourgeoise domination de « l'esprit de commerce? »

L'homme à l'écoute de son temps se révèle par cette vue pénétrante. Car Montesquieu — et ce troisième trait a contribué aussi au vieillissement de son œuvre — a constamment pensé près de son temps, en étroit contact avec la réalité contemporaine. Les tours de La Brède n'étaient certes pas des tours d'ivoire. S'il a pensé près de son temps, c'est par souci de réalisme, par l'exigence de cet empirisme qui tenait à la nature même de son esprit. Mais il a pensé près de son temps aussi parce qu'il était très profondément de son temps, par son tempérament comme par son intelligence, par son humeur comme par ses goûts. Il a pensé près de son temps parce qu'il était un homme du XVIII[e] siècle, en qui coexistaient, dans une nature riche et diverse, un réformateur éclairé, un parlementaire orgueilleux et même — car M. Gaxotte a raison sur ce point — ce que l'on peut appeler un féodal militant.

Si l'on n'étrique pas abusivement le beau type d'humanité que l'expression désigne, Montesquieu incarne, en presque tous ses aspects, l'homme du XVIII[e] siècle. Il en a le charme et les dons comme les lacunes et les limites. Son intelligence est merveilleuse, plus vaste que celle de Voltaire, plus droite que celle de Rousseau. A peine gâté par le goût mondain de l'épigramme — et son maître-livre a souffert de la plus injuste de toutes — son esprit montre une largeur d'accueil et comme un bonheur étonnant. On l'a parfois accusé de sécheresse. Sans doute, n'est-il pas « sensible » au sens que, depuis le romantisme, nous donnons à ce mot équivoque. Sa vie heureuse n'a jamais dépendu d'un seul être et la plus exquise

raison a toujours surveillé son cœur. Plus que les hommes, il a aimé l'humanité. Mais il s'est fait de l'homme, des sommets où il lui arrive d'atteindre, une très noble et très vivante idée. Elle va parfois jusqu'à menacer son objectivité d'historien. Arrivé aux guerres civiles de Rome, dans les *Considérations,* il écrit : « Je supplie qu'on me permette de détourner les yeux des horreurs des guerres de Marius et de Sylla : on en trouvera dans Appien l'épouvantable histoire. » La cruauté et les bassesses des époques de frénésie affligent ses sentiments humains. Qu'il arrive, au contraire, à Marc-Aurèle et le stoïcien discret qu'il a toujours été ne pourra se tenir d'observer : « On sent en soi-même un plaisir secret lorsqu'on parle de cet empereur; on ne peut lire sa vie sans une espèce d'attendrissement; tel est l'effet qu'elle produit qu'on a meilleure opinion de soi-même parce qu'on a meilleure opinion des hommes. » Le sens des rapports humains, l'appartenance à la société la plus courtoise qui fût jamais, a tempéré d'urbanité son stoïcisme intellectuel. Il avait ce que ne peut apprendre aucun livre, ce qu'ignorait Voltaire, tour à tour insolent et flagorneur, ce qui resta toujours étranger à Rousseau, guindé dans son orgueil humilié : la justesse de ton de l'honnête homme. Aussi a-t-il pu donner de l'Europe de son temps, de cette Europe d'Ancien Régime où, avant l'âge constitutionnel que sera le XIXe siècle, les Codes n'étaient rien et les usages étaient tout, la définition la plus juste qui, sans doute, ait été donnée lorsqu'il a écrit :

« La plupart des peuples d'Europe sont encore gouvernés par les mœurs. »

Il n'a pas moins bien compris la France de son temps, une France fondée sur la gloire, l'honneur et le travail, une France dont Charles Péguy connaîtra plus tard la durable nostalgie. Avec une sensibilité intellectuelle étonnante, il a perçu que les valeurs morales qui la fondaient étaient de plus en plus menacées. Il a annoncé le règne de l'argent, lui qui a écrit :

« Comme celui qui a l'argent est toujours le maître de l'autre, le Traitant se rend despotique sur le Prince même; il n'est pas législateur mais il le force à donner des lois. »

Allant plus loin encore, il a prévu les grandes subversions qui suivraient la ruine des valeurs traditionnelles :

« Tout est perdu, écrit-il dans l'*Esprit des Lois,* lorsque la profession lucrative des traitants parvient encore par sa richesse à être une profession honorée... Il y a un lot pour

chaque profession. Le lot de ceux qui lèvent les tributs est les richesses, et les récompenses de ces richesses sont la richesse même. La gloire et l'honneur sont pour cette noblesse qui ne connaît, qui ne voit, qui ne sent de vrai bien que l'honneur et la gloire. Le respect et la considération sont pour ces ministres et ces magistrats qui, ne trouvant que le travail après le travail, veillent nuit et jour pour le bonheur de l'Empire. »

Sans doute un tel équilibre social peut-il paraître statique. En Montesquieu, le réformateur généreux, qui a contribué au triomphe de la tolérance et à l'adoucissement des lois pénales, s'allie à un conservateur résolu. Si son temps a fait s'épanouir ses plus beaux dons, il lui a imposé aussi ses limites. Elles sont certaines et elles marquent quelques parties de son œuvre d'une incontestable caducité. Homme du XVIII[e] siècle, totalement étranger à toute forme d'enthousiasme, il n'a rien compris au phénomène religieux. Il en a parlé avec moins d'irrévérence que Voltaire, mais tout autant de légèreté. Cet homme si intelligent montre, en ce domaine, une étroitesse d'esprit qui a gravement altéré son instinct historique. Il a vu dans la religion de la Rome antique une imposture destinée à mieux assurer la domination du patriciat sur la plèbe, et Fustel de Coulanges n'a pas eu de peine à réfuter ce propos de salon. Incapable de comprendre le rôle immense que la foi peut jouer dans une logique de l'action, il a pauvrement parlé de « la folie des Croisades ». Ce qu'il dit de Jeanne d'Arc (« l'histoire de la Pucelle est une fable ») est attristant. Ainsi, le climat intellectuel où il a vécu a parfois obscurci cette claire intelligence. Au vrai, s'il a une morale, une politique, une sociologie, il n'a pas, au fond, de métaphysique.

Il a, par contre, une doctrine économique où se retrouvent les traits essentiels du libéralisme classique. Elle ne s'appuie ni sur une théorie de la valeur, ni sur une analyse de la production. Elle se borne à une description un peu maladroite du commerce international et du rôle de la monnaie considérée essentiellement comme un moyen d'échange. Certes, les pages qu'il consacre à la circulation des richesses ne manquent pas de remarques pénétrantes. Mais elles n'en ont pas moins beaucoup vieilli avec la subordination qu'elles affirment de l'économique au politique. Montesquieu pense, comme son temps, que les relations économiques des peuples ne peuvent jamais engendrer que la paix. L'exemple, proche de lui pour-

tant, de l'âpre lutte soutenue par la France de Louis XIV et de Colbert contre la primauté commerciale de la Hollande n'a pas plus éveillé sa réflexion qu'elle n'éveillera, un siècle et demi plus tard, celle de l'historien Ernest Lavisse. Dans le commerce international, c'est la dépendance naturelle et harmonieuse des nations qui le frappe plus que leur concurrence. Les guerres économiques n'existent pas pour lui. Il fait, enfin, une distinction artificielle entre le commerce de luxe, propre aux monarchies, et le commerce d'économie, propre aux démocraties, distinction qui projette fâcheusement sur le plan économique la conception morale qu'il s'est forgée de ces deux régimes. Ainsi, dans l'Economique, l'*Esprit des Lois* apparaît moins original et moins vigoureux que ne sera, quelques années après sa parution, le *Tableau* fameux du docteur Quesnay.

Très éloigné de Montesquieu par sa pensée économique, Quesnay l'est tout autant par sa pensée politique. C'est à l'auteur de l'*Esprit des Lois* qu'il pensait lorsqu'il a écrit : « Que l'autorité souveraine soit unique et supérieure à tous les individus de la société et à toutes les entreprises injustes des intérêts particuliers... *Le système des contreforces dans un gouvernement est une opinion funeste.* »

Il y a loin du despotisme éclairé dont Quesnay se fait ainsi le défenseur à la monarchie tempérée, traditionnelle et fortement teintée de féodalisme que Montesquieu esquisse dans le chapitre IV du Livre VI de l'*Esprit des Lois.* Il y écrit le passage célèbre : « Les pouvoirs intermédiaires, subordonnés et dépendants, constituent la nature du gouvernement monarchique, c'est-à-dire de celui où un seul gouverne par des lois fondamentales. J'ai dit les pouvoirs intermédiaires, subordonnés et dépendants. En effet, dans la monarchie, le Prince est la source de tout pouvoir politique et civil. Ces lois fondamentales supposent nécessaireement des canaux moyens par où coule la puissance; car s'il n'y a dans l'Etat que la volonté momentanée et capricieuse d'un seul, rien ne peut être fixe et, par conséquent, aucune loi fondamentale. »

C'est assurément ici la partie la plus morte de l'œuvre de Montesquieu. C'est celle qui est justiciable des critiques de M. Pierre Gaxotte, celle dont M. Elie Carcassonne a étudié l'influence dans sa thèse magistrale sur *Montesquieu et le problème de la constitution française au XVIIIe siècle.* La théorie de la monarchie française que développe l'*Esprit des*

Lois et qui s'étale, tout au long du XVIIIe siècle, dans les remontrances des Cours souveraines, est d'un parlementaire et d'un féodal. D'un parlementaire, car elle ne borne plus les Parlements à leur rôle de cours judiciaires, mais, par une assimilation implicite et hardie de ces tribunaux aux anciens Champs de Mai de la monarchie primitive, elle confère à ces « dépôts de lois » un rôle législatif éminent. D'un féodal, car cette affirmation des droits imprescriptibles des « corps intermédiaires » exige le maintien d'une structure sociale fondée sur la distinction des trois Ordres et sur la prédominance des Ordres privilégiés dans l'Etat. « Le pouvoir intermédiaire subordonné le plus naturel est celui de la noblesse. Elle entre, en quelque façon, dans l'essence de la monarchie, dont la maxime fondamentale est : « Point de Monarque, point de Noblesse; point de Noblesse, point de Monarque. »

Il est hors de doute que Montesquieu apparaît ici comme le théoricien de cette réaction féodale, encore insuffisamment étudiée, et qui traverse tout le XVIIIe siècle français depuis l'essai malheureux de polysynodie nobiliaire que tenta le Régent jusqu'à l'exigence, édictée par le maréchal de Ségur sous le règne de Louis XVI, de plusieurs quartiers de noblesse pour accéder au grade d'officier. Par là, Montesquieu est vraiment, au sens exact du terme, un réactionnaire qui inspirera moins la révolution du Tiers Etat de 1789 que la « révolte nobiliaire » de 1787. Par là, par ce féodalisme militant (et il n'est pas inutile de rappeler que l'*Esprit des Lois* s'achève par deux livres copieux qui forment un véritable *traité des fiefs*), Montesquieu prend l'évolution française à contre-courant. De Louis XI à Richelieu, de Richelieu à Louis XIV, il a détesté tous ceux, souverains ou ministres, qui luttèrent contre les grandes féodalités où se disloquait la France et qui furent les rudes accoucheurs de l'Etat moderne. Il faut donc reconnaître que si un haut magistrat du XVIIIe siècle a eu, sur ce point, de l'avenir dans l'esprit, ce n'est pas le président de Montesquieu. C'est le grand chancelier Maupeou, dont la profonde réforme de 1771, si légèrement brocardée par Beaumarchais, pouvait peut-être guider la France vers les temps nouveaux en lui épargnant la dangereuse déchirure d'une Révolution sanglante.

Ainsi, les préjugés de l'homme du XVIIIe siècle, du Parlementaire, du féodal ont parfois limité et parfois obscurci la merveilleuse intelligence de Montesquieu. Ils ont marqué de

caducité la matière même de son œuvre. Mais Montesquieu mort n'est pas tout Montesquieu. Grâce au mouvement de sa pensée, à la conduite de sa raison, d'un mot, grâce à sa méthode, il garde son actualité et demeure aujourd'hui vivant.

★

Si l'on voulait rechercher la terminologie propre à Montesquieu, si l'on voulait savoir quels mots, quelles expressions reviennent le plus souvent sous sa plume — et c'est là le travail qui nous ferait le mieux pénétrer dans toutes les sinuosités d'une pensée infiniment complexe — l'expression « la nature des choses » se placerait sans doute en tête de la liste. Elle paraît, dès la Préface de l'*Esprit des Lois,* et dès lors on la retrouve sans cesse au point qu'elle semble scander l'ouvrage :

« Je n'ai point tiré mes principes de mes préjugés, mais de la *nature des choses.* »

« Ce que je dis est confirmé par le corps entier de l'histoire, et est très conforme à la *nature des choses.* »

« Il est temps de chercher la vraie origine du droit de l'esclavage. Il doit être fondé sur la *nature des choses.* »

« Le négoce par lui-même est très incertain et c'est un grand mal d'ajouter une nouvelle incertitude à celle qui est fondée sur la *nature de la chose.* »

On pourrait multiplier les exemples. Or, une telle fréquence ne saurait être l'effet du hasard. Si Montesquieu parle si souvent de la nature des choses, c'est que l'expression enferme une des lois de son esprit, qu'elle représente une de ces idées-forces qui commandent la marche de sa pensée.

Qu'on se souvienne de la définition fameuse qu'il a donnée des lois : « Les lois, dans la signification la plus étendue, sont les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses. »

Ainsi la loi, étant un rapport, ne doit pas, ne peut pas être connue en soi et par soi; elle n'est pas une chose, elle est la connexion pensée, établie entre deux choses ou deux groupes de choses, entre deux faits ou deux groupes de faits. C'est donc un ensemble de rapports que Montesquieu étudiera puisque l'esprit des lois « consiste dans les divers rapports que les lois peuvent avoir avec diverses choses ». Encore la nature de ces lois doit-elle être soigneusement déterminée. La définition qu'en donne Montesquieu est si ample, en effet, que son analyse irait presque à l'infini.

Le terme *loi,* dans le premier chapitre de son livre, est pris en trois sens extrêmement différents. Par lois, il entend d'abord ces lois universelles, immuables, qui gouvernent toute la série des choses et des êtres, qui règnent aussi bien sur le monde physique que sur le monde intelligent. Elles sont l'œuvre de Dieu. C'est par elles qu'Il a créé et qu'Il conserve l'univers.

En tant qu'il est un être physique, l'homme leur est soumis aussi bien que la matière inanimée. Mais, en sa qualité d'être intelligent, il a des lois qui lui sont propres. Ce sont les lois primitives, « rapports d'équité antérieurs à la loi positive qui les établit ».

La formule vaut qu'on s'y arrête. Montesquieu sera vivement attaqué dès le XVIIIe siècle pour la conception déterministe qu'implique — ou que semble impliquer — la définition, positiviste avant la lettre, qu'il donne des lois. Pourtant il prend nettement position contre tous ceux, anciens ou modernes, depuis Carnéade jusqu'à Hobbes, qui font de la justice l'objet d'une critique destructrice, qui ne voient en elle que l'affirmation temporaire et variable d'une puissance égoïste, qui la réduisent au rôle d'esclave de la force. « Avant qu'il y eût des lois faites, il y avait des rapports de justice possibles. Dire qu'il n'y a rien de juste ou d'injuste que ce qu'ordonnent ou défendent les lois positives, c'est dire qu'avant qu'on eût tracé le cercle, les rayons n'étaient pas égaux. »

Lois physiques et lois primitives sont étrangères à l'existence des sociétés, antérieures à elles, expriment uniquement la nature de la matière ou la nature de la conscience. Mais il est — c'est le troisième sens du mot loi — des lois créées par le législateur qui sont l'œuvre de l'homme vivant en société. Ce sont les lois positives. Elles font l'objet de l'*Esprit des Lois.*

Ces lois positives expriment une hiérarchie de rapports : rapports que les hommes — ou les groupes sociaux — entretiennent entre eux du triple point de vue du Droit des gens, du Droit politique et du Droit civil; rapports aussi qu'ils entretiennent avec les forces physiques ou morales qui se heurtent et s'équilibrent dans la vie des Etats, avec le climat, la nature du sol, son étendue, les mœurs des peuples et leur manière de vivre; avec la religion, les caractères nationaux, le commerce. Rapports enfin que les lois entretiennent entre elles, avec leur origine et l'objet du législateur.

Ces rapports sont de convenance ou de disconvenance, d'in-

clusion ou d'exclusion. Ils ne sont pas établis arbitrairement. Ils sont nécessaires, au contraire, puisqu'ils dérivent de cette « nature des choses » dont ils expriment l'infinie complexité. Par suite, la méthode de Montesquieu consistera à établir des séries, des groupes de caractères qui se conditionnent les uns les autres, de telle façon que l'un étant donné, les autres ne peuvent pas ne pas suivre. Par exemple, il y a convenance entre la forme de gouvernement appelée monarchie et l'amour du luxe; il y a disconvenance entre cet amour du luxe et la démocratie : il renforcera donc la première comme il perdra la seconde. Ou encore, qui dit monarchie dit aussi territoire de moyenne étendue, et voilà l'esprit de conquête exclu, voilà la monarchie qui conquiert un trop vaste territoire fatalement conduite au despotisme.

Il se forme, de cette façon, par la rencontre et l'entrelacement de tous ces rapports, une chaîne où chacune des mailles est à la fois cause et effet. Qu'on enlève une d'elles et tout se disloque. Il ne faut y toucher qu'avec les plus grandes précautions. Le *donné* que constitue cet ensemble de rapports, la matière qu'ils forment est une réalité puissante et redoutable, qui s'impose à l'homme et s'exprime dans la loi. Les despotes même connaissent son pouvoir et doivent s'y soumettre, s'ils ne veulent pas perdre leurs Etats : « La loi, leur rappelle Montesquieu en une formule admirable et qui garde sa pleine actualité, la loi n'est pas un pur acte de puissance. »

On comprend ainsi l'attitude de Montesquieu en face des législations les plus différentes. Le caractère explicatif de son œuvre, la retenue dont il fait preuve pour porter un jugement sur les lois qu'il examine reçoivent ici tout leur sens. Sa méthode lui interdit de proposer, comme Helvétius ou Rousseau, un remède unique, une universelle panacée aux maux dont, sous chaque climat, souffrent les hommes. Ce n'est pas là prudence à l'égard des censeurs possibles, ecclésiastiques ou laïques, c'est l'aspect essentiel de sa pensée qu'il exprime en disant : « Je n'écris point pour censurer ce qui est établi dans quelque pays que ce soit. Chaque nation trouvera ici les raisons de ses maximes. » Il n'approuve guère. Il condamne moins encore. C'est que — et cette attitude vraiment sociologique lui sera durement reprochée aussi bien par les idéologues matérialistes que par les censeurs ecclésiastiques — c'est que ni l'approbation, ni le blâme n'est vraiment son objet.

Au reste, s'il fait sa part à un certain déterminisme, sa

pensée reste étrangère au fatalisme. Il l'a expressément condamné dans le chapitre même où il définit les lois et cette condamnation tient trop au fond même de sa doctrine pour n'être qu'une précaution intellectuelle : « Ceux qui ont dit qu'une fatalité aveugle a produit tous les effets que nous voyons dans le monde ont dit une grande absurdité, car quelle plus grande absurdité qu'une fatalité aveugle qui aurait produit des êtres intelligents. »

Ces êtres intelligents échappent au déterminisme en tant qu'ils sont des êtres intelligents :

« L'homme, comme être physique, est, ainsi que les autres corps, gouverné par des lois invariables. Comme être intelligent, il viole sans cesse les lois que Dieu a établies et change celles qu'il établit lui-même. »

Dieu, créateur et conservateur de l'univers, possède un pouvoir de choix puisque les lois qu'il a faites « ont du rapport avec sa sagesse et sa puissance ». A l'opposé du Zeus antique, il n'est pas l'esclave du Destin. Et de même l'homme garde le pouvoir, en se servant des lois naturelles, d'insérer sa volonté dans la trame tissée par la nature des choses.

Sans qu'il y ait contradiction dans sa pensée, Montesquieu peut donc souligner le rôle historique des grands hommes. Il a lu Plutarque avec admiration et il aime à le citer. Injuste pour César — et Frédéric II le lui a reproché — il a célébré Hannibal comme un « homme extraordinaire » et vu dans son histoire « le plus beau spectacle que nous ait fourni l'Antiquité ». Il a écrit sur Alexandre, sur les Antonins, sur Charlemagne, des pages magnifiques. Il n'a pas réduit l'homme d'Etat à n'être, en face d'une réalité qu'il devrait constater sans pouvoir jamais la modifier, que l'âpre héraut de la toute-puissante nécessité.

Aussi a-t-il pu croire à l'action des législateurs. Il a parlé de bons législateurs et de mauvais législateurs. Il s'est fait de leur rôle une très haute idée, qu'il fonde sur une psychologie aussi bien que sur son analyse de l'intervention législative. Si « la nature des choses » est un des pôles de sa pensée, il en est un autre, et c'est la nature humaine.

Sur la nature humaine, l'optimisme de l'homme du XVIIIe siècle se tempère chez lui d'un réalisme vigoureux. Il a trop lu l'histoire pour croire, comme Rousseau, à la bonté naturelle de l'homme. Il sait que l'homme peut s'élever très haut (les grands Stoïciens l'ont prouvé) et porte en lui l'idée éternelle

de la justice. Mais il sait aussi (et les guerres civiles le démontrent) que ce sont les passions qut inspirent la plupart des actions et que « la raison ne produit jamais de grands effets sur l'esprit des hommes ». Le hasard des climats, les circonstances historiques, la prévention des esprits, les soumettent trop souvent à des influences néfastes. S'efforcer de corriger ce qu'il y a en eux de violent et de méprisable, les soustraire à l'action des forces mauvaises, c'est la tâche du législateur.

Son effort ne sera efficace que s'il ne méconnaît pas les lois naturelles, s'il réussit à se servir d'elles au contraire, s'il les met, en quelque sorte, dans son jeu, comme le pilote qui conduit le bateau au port en se servant des vents et des marées. « La loi n'est pas un pur acte de puissance. » L'avertissement admirable vaut pour les despotes sans doute, mais il vaut aussi pour les réformateurs imprudents, pour les révolutionnaires de la table rase. Le sage législateur doit agir avec prudence afin d'adapter son action à la nature des obstacles auxquels elle doit se heurter. Il y a une technique législative, sur laquelle insiste le juriste sagace que fut Montesquieu. Toutes les lois ne sont pas appelées à réussir. Toutes les lois n'atteignent pas leur objet; il faut avoir égard aux circonstances, savoir si le milieu social est favorable, si « l'esprit général » ne sera pas « choqué ». « Il y a de très bonnes lois faites mal à propos », observe Montesquieu et, en un autre passage, il souligne que « pour les meilleures lois, il est nécessaire que les esprits soient préparés ».

Ainsi l'action du législateur est difficile et l'on comprend qu'il se montre assez souvent inégal à sa tâche. Dès les *Lettres Persanes,* Montesquieu le remarque, en une observation qui vaut d'être rappelée :

« La plupart des législateurs ont été des hommes bornés que le hasard a mis à la tête des autres et qui n'ont fait que consulter leurs préjugés ou leurs fantaisies.

Il semble qu'ils aient méconnu la grandeur et la dignité de leur ouvrage : ils se sont amusés à faire des institutions puériles avec lesquelles ils se sont, à la vérité, conformés aux petits esprits mais décrédités auprès des gens de bon sens. »

C'est que la loi est chose grave. Il ne faut pas légiférer au hasard et à tout propos, car, « les lois inutiles affaiblissent les nécessaires ». L'intervention humaine ne doit se produire que lorsque rien ne peut la suppléer, ni les mœurs, ni le

caractère des hommes, ni la nature du climat. La sagesse et le réalisme de Montesquieu font que, s'il a cru à l'action des lois, il a cru plus encore à l'efficacité des mœurs, allant jusqu'à écrire dans ses *Maximes générales de politique :* « Il ne faut point faire par les lois ce que l'on peut faire par les mœurs. » Lorsque l'action directe est impossible ou dangereuse, le législateur devra ruser, car, s'il ne faut rien faire que de raisonnable, « il faut bien se garder de faire toutes les choses qui le sont ». Veut-on, par exemple, donner des bornes aux richesses du clergé? Il faut prendre garde que les abus établis sont liés, en la matière, à des choses respectables. Aussi « une disposition indirecte marque plus le bon esprit du législateur qu'une autre qui frapperait sur la chose même. Au lieu de défendre les acquisitions au clergé, il faut chercher à l'en dégoûter lui-même; *laisser le droit et ôter le fait* ».

C'est là le bon esprit du législateur qui se définit d'un mot, puisqu'il s'appelle modération. C'est la modération qui doit inspirer l'auteur des lois positives parce que « c'est la modération qui gouverne les hommes et non pas les excès ». C'est la modération enfin qui fera le bonheur de la « Cité harmonieuse ».

Pour Montesquieu, en effet, et l'homme du XVIIIe siècle apparaît encore ici, le bonheur de l'individu est la fin de toute société. Ce bonheur consiste dans la liberté, entendue non pas de façon abstraite et métaphysique, mais dans son sens juridique précis, comme la faculté pour le citoyen de n'obéir qu'à la loi. Cette liberté ordonnée est inconnue dans le despotisme, c'est-à-dire dans la forme de gouvernement qui, réunissant sur une même tête tous les pouvoirs, fait de la loi un « pur acte de puissance ». Pour qu'il y ait liberté, il faut que les pouvoirs soient distingués, qu'ils se composent en s'opposant, qu'ils s'unissent en se combattant. Il naîtra de là un « système politique », analogue au système solaire, puisque attraction et répulsion s'y combinent; et il naîtra aussi de là une « union d'harmonie » qui fera le bonheur de la Cité et que Montesquieu définit en ces termes :

« Ce qu'on appelle union dans un corps politique est une chose très équivoque : *la vraie est une union d'harmonie,* qui fait que toutes les parties, quelque opposées qu'elles nous paraissent, concourent au bien général de la société, comme des dissonances dans la musique concourent à l'accord total. Il peut y avoir de l'union dans un Etat où l'on ne croit voir

que du trouble, c'est-à-dire une harmonie d'où résulte le bonheur, qui seul est la vraie paix. »

On sait assez que cette « union d'harmonie », quand Montesquieu écrivait, lui paraissait réalisée surtout dans la Constitution — ou plus exactement — dans la pratique constitutionnelle de l'Angleterre. M. Joseph Dedieu a montré dans une thèse remarquable (*Montesquieu et la tradition politique anglaise en France*) quelle avait été l'influence des philosophes politiques anglais sur la pensée de Montesquieu. Le fameux chapitre VI du Livre XI de l'*Esprit des Lois :* « De la Constitution d'Angleterre », a eu un retentissement qu'il n'est pas besoin de rappeler. A vrai dire, la forme abstraite et générale de ces pages célèbres leur a donné un dogmatisme apparent qui reste étranger à l'esprit profond de Montesquieu. La transplantation d'un régime politique, quelque excellent qu'il soit, sur une terre où il n'a pas de racines, va tout droit contre la règle essentielle de sa méthode, contre le relativisme des lois. Loin d'être la reproduction d'un modèle unique, le bon gouvernement pose à chaque législateur un cas d'espèce; il faut lui donner une solution, par référence à une situation historique déterminée, en un lieu déterminé de l'espace, en tenant compte d'un certain esprit national. Monarchiste teinté de féodalisme en France, parlementaire en Angleterre, républicain en Suisse, Montesquieu a reconnu en Solon le maître des législateurs parce que le Grec subtil avait répondu à qui lui demandait s'il avait donné aux Athéniens les lois les meilleures :

« Je leur ai donné les meilleures de celles qu'ils pouvaient souffrir. »

Ainsi le dernier mot de la sagesse politique de Montesquieu serait l'empirisme, mais un empirisme nourri par l'étude, orienté par la réflexion et presque par le rationalisme. La contradiction n'est qu'apparente. Elle correspond à la différence qu'il souligne entre deux formes de droit politique : le droit politique général « qui a pour objet cette sagesse humaine qui a fondé toutes les sociétés », et le droit politique particulier « qui concerne chaque société ».

La distinction est importante, car elle exprime la dualité foncière de la pensée de Montesquieu. Elle en montre, rapprochés, les deux aspects : l'aspect rationaliste et l'aspect relativiste. Supprimer l'un des deux, c'est mutiler le vrai visage de Montesquieu.

Rationaliste, il est pour les droits de l'homme; et il a beaucoup contribué par son lucide effort à en dégager la claire notion. Il a protesté contre l'esclavage, il a condamné les procès d'opinion, il a réclamé, cette proportionnalité de la peine au délit qui est le fondement actuel de notre Code pénal. La dignité humaine n'a pas eu de défenseur plus sage ni plus vigilant.

Mais, partout où cette dignité est reconnue, Montesquieu se trouve chez lui. Tout air lui est respirable que le despotisme n'a pas vicié. Il a craint de voir la monarchie française — qu'il aimait — dégénérer en un despotisme qu'il haïssait. Au vrai, il n'avait pas le goût de l'autorité. Mais il n'a pas rêvé d'une subversion politique. C'est que la forme du gouvernement ne lui apparaît que comme un moyen. La chose essentielle, le but, c'est que l'homme puisse faire ce qu'il doit vouloir et qu'il ne soit pas contraint de faire ce qu'il ne doit pas vouloir. « Tout homme est libre, a-t-il écrit, qui a un juste sujet de croire que la fureur d'un seul ou de plusieurs ne lui ôtera pas la vie ou la propriété de ses biens. »

Ce n'est pas, pourtant, qu'il se soit fait une opinion trop haute de la nature humaine. S'il a cru à la puissance de la raison, s'il a affirmé les progrès de son rayonnement, il n'a pas surestimé le pouvoir qu'elle exerce sur l'esprit des hommes. Ce grand observateur, ce grand liseur a bien vu que, trop souvent, le tumulte des passions rendait impossible toute influence plus sereine.

Il a transporté dans l'Etat cette vue de la nature humaine. Il sait que les passions y sont plus agissantes que la raison la plus éclairée. Dans une note sur les Lacédémoniens, il a écrit :

« Il n'y a rien qui résiste à des gens qui observent les lois par passion, qui soutiennent un Etat par passion et non pas avec cette froideur et cette indifférence que l'on a pour la société où l'on est. »

La passion était belle ici et purifiée par son objet. Mais l'histoire n'abonde pas en spectacles sublimes et la passion a le plus souvent égaré les peuples comme les princes. Montesquieu dit encore :

« Comme, dans une monarchie corrompue, les passions du prince peuvent devenir funestes aux particuliers, dans une République corrompue, la faction qui domine peut être aussi furieuse qu'un prince en colère, et l'on peut voir là-dessus

le beau passage de Thucydide sur l'état de diverses républiques de Grèce. »

C'est dans une réflexion telle que celle-là qu'il faut chercher la pensée la plus intime de Montesquieu. Sa théorie de la distribution des pouvoirs, que l'on a abusivement déformée en la durcissant, prend sa source dans sa conception de l'homme. Il a, dans les *Considérations,* stigmatisé Tibère. Dans l'*Esprit des Lois,* il constate que « c'est une expérience éternelle que tout homme qui a du pouvoir est porté à en abuser ». D'où il suit que « pour qu'on ne puisse abuser du pouvoir, il faut que, par la disposition des choses, le pouvoir arrête le pouvoir ».

Traduisons en langage humain : il faut que les passions des uns trouvent leurs limites en se heurtant aux passions des autres afin que naisse de ce choc, par une bienfaisante génération, non la guerre civile, mais l'harmonie qui fait le bonheur de la Cité.

On dira que cette harmonie est difficile. Sans doute. Mais c'est qu'il n'est pas facile de vivre en société et que, là aussi, le Sage antique a raison : « C'est le difficile qui est beau. »



Dans les *Pensées et fragments inédits,* au milieu de textes qui sont comme les travaux préparatoires de l'*Esprit des Lois,* on peut lire celui-ci :

« Je disais : il faut avoir des opinions, des passions; on est, pour lors, à l'unisson de tout le monde; tout homme qui a des sentiments modérés n'est ordinairement à l'unisson de personne. »

Il serait excessif de dire que Montesquieu n'a été, n'est encore « à l'unisson de personne ». Pourtant sa modération, son relativisme lui ont fait tort. Ces traits distinctifs de sa pensée le condamnaient à être vite dépassé dans la voie des réformes. Ils lui refusaient, dès l'origine, l'enthousiasme et les acclamations de la popularité.

Il n'était pas un remueur d'hommes. L'imagination lui manquait et aussi une aptitude à émouvoir qui n'est peut-être, après tout, qu'une aptitude à s'émouvoir soi-même. En dépit de son humanité, cet esprit merveilleusement lucide ne va pas sans une certaine sécheresse. Son style nerveux et fort, riche de saisissantes ellipses, qu'admirait Flaubert et qui faisait dire à Henry Franck : « Il est notre Tacite », ce beau

style nourri de latinité ne montre que dans l'indignation maîtrisée ce frémissement sourd où l'âme reconnaît son langage. Sa raison, même humanisée par l'expérience, reste trop dépouillée. Elle convainc. Elle ne touche pas.

Ce n'est pas à dire que Montesquieu ait été sans action sur les hommes. Le contact étroit qu'il sut garder avec son temps a fait de lui, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, l'inspirateur de la résistance parlementaire. Quelques articles de la Déclaration des Droits de l'Homme portent encore sa marque. Aux premières heures de la Révolution, les bi-caméristes se couvrirent de son nom. Les libéraux de la monarchie constitutionnelle, les défenseurs de « la Monarchie selon la Charte », le saluèrent comme leur maître. Benjamin Constant se souvient de lui dans ses écrits politiques. De Mounier à Guizot, à Tocqueville, il emporta des adhésions intellectuelles qui sont de qualité. Auguste Comte, dans la *Politique positive*, lui a rendu ce magnifique hommage :

« C'est à Montesquieu que doit être rapporté le premier effort direct pour traiter la politique comme une science de faits et non de dogmes. Tel est, évidemment, le but véritable de l'*Esprit des Lois* aux yeux de quiconque a compris cet ouvrage. L'admirable début dans lequel l'idée générale de *loi* est présentée, pour la première fois, d'une manière vraiment philosophique, suffirait seul pour constater un tel dessein... S'être affranchi de l'esprit critique, dans le temps où il exerçait, jusque sur les plus fortes têtes, l'empire le plus despotique; avoir profondément senti le vide de la politique métaphysique et absolue, avoir éprouvé le besoin d'en sortir, au moment même où elle prenait, entre les mains de Rousseau, sa forme définitive, sont des preuves décisives de cette supériorité sur ses contemporains. »

C'est aux qualités mêmes que lui reconnaît Auguste Comte que la pensée de Montesquieu doit son relatif délaissement. Sa complexité, son absence de dogmatisme éloignent de lui les lecteurs pressés. Il est difficile de construire un système quand on a défini le bon sens comme la faculté de discerner les nuances des choses. Il est difficile d'en construire un quand on a trop lu l'histoire, les récits de voyages et qu'on a fait de l'homme le sujet essentiel de son étude. Pourtant, seul un système, réductible à quelques formules courtes et frappantes, peut assurer à la pensée humaine une large diffusion.

Sans doute les échos qu'il a éveillés dans les esprits de ses

contemporains ne prolongent-ils pas tous jusqu'à l'heure présente leurs vibrations. Son œuvre a eu à souffrir des limites de son temps. Il n'a pas prévu, il ne pouvait prévoir ni la révolution industrielle, ni l'apparition, à côté des trois pouvoirs qu'il avait distingués, de ce quatrième pouvoir qu'est devenu le syndicalisme. La matière de son œuvre n'a pas échappé au vieillissement. Il avait le sens aigu de la diversité des époques. Il ne s'en serait pas étonné.

Montesquieu avait cherché à déterminer comment pourrait naître et se maintenir une cité harmonieuse où le respect des pratiques coutumières propres à chaque peuple, allié à une savante technique législative, aurait assuré le règne, fragile autant que précieux, de la liberté. La cité totalitaire et planifiée que l'on nous propose aujourd'hui apparaît bien éloignée de cet idéal. A cet égard, le libéral impénitent que fut Guglielmo Ferrero, si proche de Montesquieu par son étonnant essai : *Pouvoir*, qui passa presque inaperçu, a raconté, dans un article vieux d'une quinzaine d'années, une anecdote assez significative :

« Il y a quelque temps, un illustre espagnol visitait la République soviétique. A Moscou, il causa longuement avec un des grands chefs bolcheviques. Après avoir écouté une longue apologie de ses systèmes et de ses œuvres, l'Espagnol demanda :

« — Et la liberté? que devient-elle dans votre système?

« Le chef haussa dédaigneusement les épaules :

« — La liberté? cette vieille carcasse! c'est un préjugé de l'Occident pourri. Nous avons découvert la Vérité. Nous ne permettrons pas la liberté de l'erreur. Nous sommes une civilisation nouvelle. »

Pourtant, quelque battus en brèche que puissent paraître certains de ses idéaux, Montesquieu vivant ne doit pas être étouffé par Montesquieu mort. Il reste vivant par la dure et brillante matière de son style. Il reste vivant surtout par la règle fondamentale qui a ordonné sa pensée, par sa méthode. Sa façon d'examiner les problèmes politiques, non par référence à quelques dogmes invérifiables ou à un manifeste reçu comme un catéchisme, mais en relation étroite avec un ensemble de données climatiques, géographiques, historiques, psychologiques, sur lesquelles l'action humaine ne cesse de venir buter, reste la seule qui soit féconde. Cet homme qui a annoncé — et par là il fut prophète — la dépersonnalisation de l'Etat et le règne sans visage de la Loi, a su faire la part

de cette « nature des choses » dont, tôt ou tard, le législateur est obligé de tenir compte. Il a su manifester aux droits qui garantissent la dignité humaine un attachement aussi vif qu'éclairé. Nature des choses et nécessité d'une part. Droits de l'homme et liberté d'autre part. Je ne crois pas céder au facile plaisir de l'antithèse en voyant dans ces deux termes les forces antagonistes que la politique a pour mission de composer. Les avoir définies, les avoir distinguées, avoir tenté de délimiter leurs domaines respectifs, avoir montré comment elles pouvaient s'harmoniser, reste l'honneur de Montesquieu. Par là sa pensée, bien loin de supprimer l'idéalisme, le sauve, en définissant les conditions de son succès. Par là, sa méthode n'a épuisé ni la force ni le bienfait de son action.

Mais, pour porter aux temps confus que nous vivons le message de lucidité qui est le sien, Montesquieu attend qu'on le lise, simplement.

LA FORTUNE DU SYMBOLISME FRANÇAIS EN AUSTRALIE

par A.-R. CHISHOLM

Dans la poésie australienne du XIXe siècle on peut distinguer deux courants principaux : il y a les poètes qui chantent la « brousse » en s'accompagnant sur une lyre tout à fait anglaise (et il faut compter dans cette catégorie le premier poète « officiel » de notre pays, Adam Lindsay Gordon), et il y a ceux qui exploitent un genre plus authentiquement australien et assez original : la « ballade » (Henry Lawson, « Banjo » Patterson).

Le poète qui a donné le coup de grâce à cette tradition robuste mais un peu naïve, c'est Christopher John Brennan, qui occupe aujourd'hui (il est mort en 1932) une position extraordinairement importante dans l'histoire de la poésie australienne. Brennan, dont la personnalité et l'érudition ont déjà atteint des proportions légendaires, était un excellent linguiste. Après avoir fait à l'Université de Sydney de brillantes études grecques et latines, il est parti en 1892 pour l'Allemagne dans le dessein de se perfectionner dans ces deux langues classiques. Mais à Berlin il a « découvert » la poésie de Mallarmé; et c'est là un événement qui fait date dans l'histoire de notre jeune poésie.

De retour à Sydney, il obtient un poste dans la salle des catalogues à la Bibliothèque publique. Par la suite il est nommé maître de conférences à la Faculté des lettres, et, quelques années plus tard, titulaire de la chaire d'allemand et de littérature comparée.

D'origine irlandaise, Brennan a toutes les qualités que la tradition prête au Celte : il est jovial et mélancolique à la fois; industrieux et paresseux; il n'aime pas les Anglais, mais

il entreprend leur défense dans des lettres coléreuses qu'il envoie à la presse pendant la première guerre mondiale et dans lesquelles il attaque avec une ironie mordante les révolutionnaires irlandais du Sinn Fein; il a pour la France une admiration illimitée, mais il a une femme et une belle-mère prussiennes, et l'allemand est la langue « officielle » de sa maison; il prêche la gloire de la clarté française, mais il cultive assidûment la philosophie allemande, surtout celle de l'époque romantique; il croit à la discipline, mais il s'adonne à la boisson; catholique, il perd sa foi de très bonne heure (pour la retrouver vers la fin de sa vie), mais il ne permet à qui que ce soit de dénigrer l'Eglise.

C'est sous l'influence de Mallarmé, avec qui il avait échangé quelques lettres, qu'il écrit, de 1896 à 1902, le grand ouvrage poétique qui porte le titre de *The Forest of Night* (La Forêt de la Nuit) et dont le poème liminaire est dédié au Maître, « mort à Valvins (1) ».

Pour Brennan, la forêt, comme la mer du *Cimetière Marin*, est à la fois un symbole de la vie et un symbole du néant. La vie y pullule, et le soleil y pénètre; mais elle a en même temps un caractère hermétique, elle vous enferme, elle vous isole dans son obscurité; elle est le manteau de l'incréé, la robe de Dionysos. Elle est peuplée d'oiseaux vivants, mais elle est peuplée de « vols qui n'ont pas fui » aussi.

Evidemment, il serait impossible d'entreprendre dans les limites de cet article un résumé analytique de *La Forêt de la Nuit*. Je me borne à vous en offrir un extrait, *La Croisée* (The Casement), dont je me permets de citer le texte entier, sans essayer toutefois de le traduire, car la poésie de Brennan, comme celle de son maître, Mallarmé, résiste aux efforts du traducteur :

The window is wide and lo! beyond its bars
dim fields of fading stars
and cavern tracts, whence the great store of tears
that Beauty all the years
hath wept in wanderings of the eyeless dark,
remembering the long cark
whereunder we, her care, are silent bow'd,
invades with numbing shroud
this dwindling realm of listless avatars.
Dim fields of fading stars,
and shall yet ye with amaranth rapture burn

(1) On trouvera dans la *Revue de littérature comparée* (1938) un article dans lequel je cite le texte de ce poème, avec une traduction et une exégèse sommaire.

and maiden grade return
sprung soft and sudden on the fainting night,
rose passioning to white;
or must our task remain and hopeless art
that sickeneth the heart
from yon dull embers to evoke the ghost
of the first garden lost,
sad necromancers we? Then let the blast,
that waked you ancient, cast
into the deeps your useless lagging dearth,
O blazon'd shame of Earth,
who then might hail the last oblivion,
knowing you doomward blown
before the advance of night's relentless cars,
dim fields of fading stars!

Ajoutons que Brennan, dont le *corpus poeticum* est très impressionnant, a beaucoup contribué, par des articles, des essais et des conférences, à la défense des théories symbolistes.

Brennan aurait pu dire : « Après moi le déluge », mais pas dans une acception aussi cynique et négative que celle qui caractérise la boutade royale. Grâce à son influence (personnelle aussi bien que littéraire : il était un de ceux qui hypnotisent leurs élèves), le Symbolisme a laissé des marques bien profondes sur l'œuvre de beaucoup de ses successeurs; surtout dans le cas de jeunes poètes néo-gallois (Sydney est la capitale de la Nouvelle-Galles du Sud).

Chez quelques-uns, cette influence symboliste est indirecte; c'est-à-dire que les poètes de la nouvelle génération imitent la technique et les idées des symbolistes presque sans le savoir : ils marchent sur les brisées de Brennan, et c'est marcher sur les brisées de Mallarmé. Je penche à croire qu'il faut compter dans cette catégorie Robert Fitzgerald, qui est à mon avis l'un des poètes les plus importants de la génération actuelle, et dont le grand poème, *Essay on Memory*, a des chances de conquérir l'immortalité.

Chez d'autres, l'influence symboliste est plus directe. Ils connaissent l'œuvre de Brennan, mais ils connaissent celle de Baudelaire, de Rimbaud et de Mallarmé aussi. Dans une certaine mesure, c'est sans doute parce que Brennan a mis le Symbolisme français à la mode; mais c'est aussi parce que, dans l'Australie d'aujourd'hui, la langue et la littérature françaises ont un prestige incalculable. Et l'on « découvre » Rimbaud actuellement, comme Brennan avait découvert Mallarmé vers la fin du XIXe siècle. Rimbaud, qui était hanté

par la magie des aventures, a une puissance d'attraction irrésistible pour les nombreux poètes australiens qui, pendant la guerre récente, ont été jetés « dans l'éther sans oiseau »; qui ont vu dans le Pacifique « incroyables Florides »; qui ont « vu fermenter les marais, énormes nasses » en Nouvelle-Guinée; qui ont le souvenir des « lointains vers les gouffres cataractant ».

Je crois discerner cette influence rimbaldienne (mêlée à l'influence de Baudelaire, de Mallarmé, de Valéry) chez le jeune James McAuley, dont le volume de poésies intitulé *Under Aldebaran* a attiré récemment l'attention du public cultivé. Jugez-en vous-mêmes :

L'univers devient un chœur de symboles algébriques,
danse et contredanse; des couleurs et des
formes dans une mosaïque miroitante : l'homme y entre
comme dans un héritage.

C'est à lui qu'appartiennent les espaces nuageux du ciel,
au-dessus des spirales aériennes de l'alouette; pour
lui les étoiles ont des phosphorescences pareilles à des
noctiluques dans les ténèbres qui débordent.

Dans sa contemplation, la carte de la terre qu'il voit n'est
pas celle de Mercator, avec les nuances du commerce, mais telle
que le soleil la vit au moment de la création, verte, avec
des rivières d'argent, comme du brocart...

On discerne des influences pareilles chez Judith Wright (*The Moving Image*); chez Harold Stewart, qui a traduit admirablement quelques poésies de Valéry; chez combien d'autres! La difficulté est presque toujours de savoir si ces influences sont indirectes (transmises par Brennan) ou immédiates. Mais qu'importe, après tout? Le principal est de savoir que les symbolistes français ont réalisé le rêve de Rimbaud; que leur bateau, avec sa précieuse cargaison, n'a pas été « perdu sous les cheveux des années »; qu'il a couru, « taché de lunules électriques » (et électrisantes), jusqu'aux antipodes.

C'est bien encourageant pour ceux qui, comme moi, ont continué à chérir la mémoire de ces grands maîtres du Verbe. Nous pouvons dire des symbolistes ce que Mallarmé a dit de Théophile Gautier :

Est-il de ce destin rien qui demeure, non?
O vous tous, oubliez une croyance sombre.
Le splendide génie éternel n'a pas d'ombre.
Moi, de votre désir soucieux, je veux voir
. . . .

Survivre pour l'honneur du tranquille désastre
Une agitation solennelle par l'air
De paroles, pourpre ivre et grand calice clair,
Que, pluie et diamant, le regard diaphane,
Resté là sur ces fleurs dont nulle ne se fane,
Isole parmi l'heure et le rayon du jour!

« Parmi l'heure et le rayon du jour? » Plus que cela. Nous pouvons dire : parmi les années et les rayons de « l'équateur hérissé des longs méridiens ».

Melbourne.

JARDIN

par PIERRE AURADON

à Marcel Roland

JARDINIER

Messager soucieux de notre vain délice,
Tu vas de l'humus noir au plus brillant calice,
Alourdissant ta veille et lestant ton sommeil
De la graine qu'on trouve en ouvrant le soleil.

GRAPPE

Grappe heureuse à midi sous l'insecte qui rôde,
Or où se concentra tout le soin de l'azur,
Chante muettement par quel détour obscur
Ta forme aborde enfin au creux de l'heure chaude.

DAHLIA

Le soleil se prolonge au cœur du dahlia,
Riche dans le couchant de l'or qui s'allia
Et qui saigne, amoureux d'anciennes rosées,
Sur un tremblant tapis de perles écrasées.

PUITS

Ma flèche audacieuse au ciel fuyait la cible.
Et mon seuil pourrissant branlait à mes appuis,
Je plonge en l'eau voisine une chaîne paisible
Et je remonte un astre égaré dans le puits.

ARRIERE-SAISON

Jardin abandonné s'apprêtant à finir,
Tu n'as d'autre soutien dans l'ombre qui s'amorce
Que ce seul amoureux, fidèle au souvenir
Des noms qu'il a gravés au lisse de l'écorce.

POINT DU JOUR

Le premier cri du merle a noué l'aube au jour
Au clos que l'araignée encombre de ses toiles,
Et dans les pommiers mûrs le ciel m'offre à son tour
Sa corbeille de fruits encor pleines d'étoiles.

LEÇON

Si tu veux, d'ombre en ombre, accéder aux lumières
Dont un pâle rayon vacille entre tes doigts,
Redemande à la nuit la leçon que tu dois
Aux rosiers orgueilleux de leurs roses premières.

ARBRE MORT

De cette flamme ardente au ciel épanouie,
Incertaine danseuse au seuil du vaste jeu,
De cette ascension féconde vers le bleu
L'hiver n'a retenu qu'une ombre évanouie.

VERGER

Une douceur éteinte à tes lèvres gourmandes
Tu rêves, convoitant sous l'arbre, à ton réveil,
Le jus mystérieux et riche de soleil
De la source qui dort dans un rameau d'amandes.

DE LA " SIMPLICITÉ " COMME POLE

par RAYMOND TRISTAN

I

Lourde est la responsabilité des Don Juan de l'Intelligence qui nous ont gorgés de feux d'artifice, d'alcools, de couleurs ou de cristaux. Nous savons aujourd'hui que l'Intelligence à son point extrême de pureté, d'exclusivité, s'aperçoit qu'il faut montrer un visage *« simple ». Son miroir lui parle et il lui faut répondre en langage aussi clair que possible en coulant les fioritures dans un moule unique. Valéry a tenté de démontrer que tout était affaire de langage et Valéry est chef d'école. Et c'est ici la deuxième affaire de langage, la première concernant la position des mots à partir d'une certaine* vitesse *des idées, celle-ci s'appliquant à la position des idées à partir d'une certaine* lenteur *des mots. L'élégance a tout prix! Il s'agit de retrouver une noblesse.*

Au XXe *siècle, au milieu de l'époque qui aura vu la philosophie demander à la littérature des moyens de réussir et la littérature recevoir de la philosophie des moyens de grandir, l'une et l'autre se donnant mutuellement un art de survivre, se communiquant une subtile science de la durée, à la pointe d'une civilisation spirituelle faite d'aventures et de virtuosités, on ne cesse de faire du langage le problème central et la clé de ce qui commande nos esprits. Mots et idées, idées et mots, nous brassons cette pâte pour en prendre le suc, pour en isoler la vitamine. Etrange bouchée dont nous nous demandons quel est l'élément initial, que nous mâchons et remâchons sans savoir d'abord si la quintessence en est l'insaisissable liqueur qui rejoint notre esprit par d'obscures voies ou la partie solide qui reste entre les dents, comme au fond du creuset un miraculeux lingot. Faut-il s'attacher à ce qui* résume *l'aliment ou à ce qui en* manifeste *très indirectement les facultés? Nous sommes pressés, le rythme de l'époque épousé par l'esprit exige que nous fassions vite. Il nous faut des réponses. D'autre part, ceux qui, parmi nous, dispensent les nourritures, évoluent sur un ciel d'orage, pareils à des funam-*

bules phosphorescents se découpant sur le velum noir. Nous n'avons pas le temps d'établir les relations de grandeur et de nombres qui existent entre les feux de l'artiste et ceux du ciel. Seule compte pour nous la trace *mouvante de l'humain phosphore sur le fonds considéré une fois pour toutes comme uni et immobile. Le style se trouve seul devant nous, comme une cariatide couronnée qui laisse tomber le chapiteau qu'elle supporta.*

Le goût *seul occupe la bouche et les dents brisent le dur résidu et le suc est oublié. La paille devient grain, le grain ancestral n'étant plus que l'ombre chinoise diluée peu à peu dans les éclairs et les feux d'artifice...*

II

Aujourd'hui, un style dit riche implique force poétique mais brouillard de pensée. Il est bien vrai qu'en lisant certains philosophes ou critiques actuels — Maurice Blanchot, André Suarès, Georges Bataille, Maurice Merleau-Ponty, Roger Caillois, Alain, Jean Paulhan et d'autres — on se trouve plongé dans une brume dont l'action est quasi physique. Les images trop nombreuses, ou les constructions insolites, ou encore une trop grande tension de la langue, fondent et font un voile sur la pensée : un brouillard flotte au ras des mots. La lecture ressemble alors à quelque matinée de novembre.

Mais faut-il en conclure qu'une pensée imagée est forcément philosophiquement faible? *Il y a des penseurs qui placent leur vide derrière un luxueux paravent, mais, d'un autre côté, il y a des philosophes qui se trouvent être de magnifiques écrivains (Descartes, par exemple). Comment distinguer? C'est aujourd'hui extrêmement difficile. Le chef-d'œuvre est l'œuvre dont le style ajoute une nouvelle lumière à la lumière spirituelle : la grandeur est la somme de deux lumières. Et comment oublier que Gustave Thibon est un magnifique écrivain?*

A un autre point de vue, il faut considérer le rôle du style dans la durée. *Est-il possible qu'une philosophie dépourvue de style traverse impunément les siècles? Une pensée peut-elle demeurer forte si la jeunesse l'abandonne? Le style est cette cariatide qui supporte les systèmes et les transporte à travers le temps, au delà des postérités, et de même qu'un visage n'est plus aimable si les rides le creusent, de même un édifice spirituel perd sa puissance de dialogue si la langue qui l'exprime ne peut passer le cap des années. Il semble évident qu'Auguste Comte et Hello écrivant mieux eussent exercé une influence autrement importante.*

Enfin, il existe des œuvres de style neutre *— ce qui ne veut point dire mauvais style — et qui propagent une lumière*

venue du plus profond d'elles-mêmes. Leur simplicité équivaut à une plus grande puissance, car leur relief, sur la plaine du langage, est porteur d'une efficacité d'abord insoupçonnable, mais qui se manifeste par une résonance capable de nous maîtriser. La nudité est un piège : une surface pure donne à l'image un pouvoir multiplié, à la saillie une valeur de choc étonnante, à l'esprit une sorte de maligne faculté de bondissement. On ne confondrait pas si bien l'univers cartésien avec l'âme française si ses guirlandes cachées n'enchaînaient notre goût le plus national et nos plus constantes propensions.

III

Aujourd'hui, l'esprit palpite sous un flux de simplicité. Après un siècle chargé de luxes littéraires, de bibelots poétiques et de somptuosités philosophiques, il semble que nous éprouvions à l'égard des styles larges et nus le même sentiment que nous eûmes pour l'exotique, il y a quelques dizaines d'années. Mieux, cette « simplicité » est, psychologiquement, l'exotisme de l'époque présente.

Mais cette simplicité n'est pas, si l'on peut dire, à l'état simple. Diverse et mouvementée, au contraire, elle offre le spectacle d'une recherche tâtonnante et risquée. Il est difficile, en 1947, de n'être plus riche, il est ardu d'échapper à la préciosité, cette préciosité qui fut — et est encore — la source de notre littérature et de notre pensée. C'est d'abord une fausse simplicité qui tente de nous séduire : une simplicité alchimique, dite poétique ou lyrique, reconstituée dans quelque laboratoire, difficilement maintenue par des prodiges de virtuosité et qui exige du créateur la même dépense d'énergie que le tarabiscotage le plus raffiné. Il est curieux de voir les écrivains s'appliquer à être simples avec la même fureur que leurs pères à ne l'être pas. Le mouvement littéraire le plus considérable d'aujourd'hui est celui qui veut retourner à l'innocence, à la pureté poétique et évangélique, à la naïveté, de même que le surréalisme veut revenir, par l'écriture automatique, au primitif psychologique, de même encore que Mallarmé voulut obtenir l'art à l'état chimiquement simple, par le mythe de la pureté. Claudel, qui tente d'être un sur-Péguy à travers Hugo et le théâtre du moyen âge, veut donner l'image même de cette innocence. Paul Eluard deuxième manière veut créer un style parfaitement nu. Patrice de la Tour du Pin et dix autres épurent leur langage, non point dans le but de le rendre propre à produire ces diamants noirs qui abondent depuis vingt ans mais afin de reconstituer une jeunesse perdue. Considérez l'effort des jeunes poètes :

que de soins à parler comme nous imaginons que les anges parlent! Si l'on juge d'une manière très générale, on peut dire qu'au mouvement de poésie pure tente de succéder un mouvement de pure poésie. *Mais l'élément le plus actif de ce lent renversement n'est sans doute encore qu'une surenchère décevante. Certains poèmes donnent l'impression d'être construits au moyen d'une systématique opposition, par une sorte d'algèbre poétique : en* 1947, *on fait du* 1900 *ou du* 1920 *à rebours.*

Si le surréalisme peut prétendre — depuis deux ans — à une renaissance, il n'en faut pas chercher la raison ailleurs que là : il se greffe sur l'effort actuel des poètes, il est là comme un magasin d'accessoires et son ancienne gloire joue le rôle de source parce que l'une de ses préoccupations essentielles entre tout naturellement dans le climat de simplification. Les auteurs surréalistes fournissent en arguments, en procédés et en justifications ceux qui s'élancent sur la voie nouvelle : plus exactement, ils leur donnent une correspondance toute faite, entre une simplicité stylique et un primitivisme foncier en fournissant le deuxième facteur.

Enfin, ce que l'on peut appeler la jeune littérature parle un langage abstrait international — propre à Huxley, à Koestler, à David Rousset — dont la nudité n'est qu'une transparence au travers de laquelle se montrent les faits bruts chargés à tel point de drame qu'il n'est plus nécessaire de leur joindre une tragédie née de l'assemblage des mots. Et l'on peut prévoir que ce nouvel espéranto sera bientôt parlé par tous les jeunes romanciers. Tous les arts subissent une semblable coloration. On a pu parler avec beaucoup d'admiration, avec même quelque délire, d'une musique élémentaire; *on s'est pressé aux expositions de peintures de fous et de peintures d'enfants; on s'est enthousiasmé devant quelques sculpteurs assez africains pour créer des formes réduites à leur plus simple expression. Partout, on prêche, on prône une poésie de la Nudité et un lyrisme de l'Elémentaire. Ce que quelques personnalités firent par leur seule puissance trouant le plafond du contemporain, sortant du climat ambiant, on le fait aujourd'hui avec application, continûment, dans les délices de la systématisation.*

IV

A un primitivisme de forme, correspond un primitivisme de fond. Il y a longtemps que nos psychologues s'attachent aux problèmes premiers, aux sources mêmes, à ce fonds de l'être qui nous échappe d'autant plus qu'il est plus lointain quoique essentiel. Mais aujourd'hui on exploite leur travail dans un but différent, on le commercialise. On veut que l'Homme soit sus-

ceptible d'une chimique fragmentation qui en livrera le secret central. Les Freud, les Lévy-Bruhl sont exploités. Suivez l'évolution d'une psychologie qui annexe des armes et des instruments voisins ou étrangers : s'attaquant d'abord au sauvage (sociologie), puis au fou (pathologie), puis à l'enfant (psychanalyse), elle se gorge aujourd'hui de biologie et se sature de dissections. Ses deux instruments sont le chiffre et le scalpel, puisque son cobaye est désormais un ensemble de « primitifs » — le primitif historique, le primitif intellectuel et le primitif physiologique. C'est pour cela que le psychologue porte blouse blanche devant tableau noir.

De même que dans l'art la recherche la plus constante s'applique au secret de création artistique, de même, spirituellement, l'effort tend à expliquer la Création elle-même. Il y a là le signe d'une même préoccupation. Jamais l'homme ne voulut avec tant de force se substituer à Dieu. Eritis sicut dii.

La forme la plus commune de cette « simplicité » actuelle n'est autre que le brut. La Pensée contemporaine, par son aile marchante, gravit les deux voies du primitif psychologique et de l'originel métaphysique, ne se nourrissant que d'éléments bruts, que d'états premiers, se gorgeant de matières et s'enivrant de leur reconstruction plutôt que de leur analyse. Au firmament de l'Esprit, brille, comme l'image même de l'idéal, l'âge d'or dans toute sa gloire.

Cet âge d'or, ce n'est plus l'âge premier de Rimbaud, ni le paradis de Baudelaire, ni la Réalité supérieure de Nerval, c'est-à-dire le reflet d'un autre monde jouant sur la paroi d'acier d'une civilisation où tout est conscience et donc durcissement, ce n'est plus la tentation d'ouverture qui torture la poésie heurtant un mur, c'est au contraire la décision d'un effort convoquant précisément la conscience afin qu'elle digère le Tout, la totalité de l'homme et de ce qui n'est pas l'homme. Au lieu d'être l'instrument si puissant qu'il fait peur, la Raison devient dès lors la maîtresse à laquelle on s'abandonne mais de qui on attend tous les miracles. On lui demande particulièrement de transporter l'Esprit à travers *toutes les opacités, tous les obstacles, toutes les réalités et les sur-réalités. C'est pourquoi l'évolution de la philosophie contemporaine l'a conduite en cette région de confluence où le rationalisme et l'irrationalisme ne font plus qu'un, en cette zone où se déroule la grande scène du siècle : tentative de rationaliser l'irrationnel, comme dit Benjamin Fondane (le surréalisme et l'existentialisme ne sont pas autre chose que les deux pôles de cette tentative).*

Dans un tel climat, ce qui est essentiel, c'est nécessairement une unité de coloration et de tension : en d'autres termes, les

frontières séparant les diverses disciplines spirituelles tendent à s'effacer de même que les barricades enserrant les divers modes de pensée commencent de s'abattre. Cela est aisément explicable : si l'Esprit de tout un siècle se cristallise sur son désir de totalité, *il est évident que les esprits de cette époque s'accorderont peu à peu sur un effort d'unité. A la limite, une unification réelle correspond à une totalitarisation.*

Or ce mouvement se heurte à une fragmentation extrêmement minutieuse, c'est-à-dire au règne de la spécialisation, mais il en absorbe petit à petit la nécessité. C'est ainsi qu'à l'époque où un esprit, de si vastes proportions puisse-t-il être, est dans l'impossibilité radicale d'embrasser la somme des connaissances acquises — trop denses et trop nombreuses — où un Leibniz, un Descartes, un Gœthe sont inimaginables, on constate cependant une tentative de fermer le cercle et comme un prolongement des lignes de force aristotéliciennes. En effet, chaque penseur — que son point de départ soit la littérature ou la philosophie proprement dite — on devrait dire plutôt chaque écrivain s'efforce d'atteindre une sorte de parvis métaphysique d'où il puisse saisir l'ensemble de la Pensée, la totalité — surface et profondeur — de la Connaissance. Il y a là ce que l'on peut appeler une fureur du panorama. *Ce parvis métaphysique varie dans son « altitude » suivant le point de départ particulier : il se situe, par exemple, en quelque haut lieu si l'esprit directeur est philosophe ou en quelque bas-fond s'il est écrivain : mais, ce qui est constant, c'est le double mouvement qu'un tel effort exige. L'esprit, d'abord, agrandit toujours plus le cercle de sa « spécialité » : le philosophe annexe la poésie, la sociologie, l'économie, etc...; l'écrivain revendique la psychologie, la biologie, la philosophie, etc... Les écoles philosophiques et les critiques littéraires contemporaines sont toutes caractérisées par cet élargissement. Ensuite, dans la deuxième partie du mouvement, l'esprit, s'étant assuré une base aussi vaste que possible, prend son élan et atteint d'un seul coup un tremplin qui lui permet d'embrasser l'ensemble, le Tout, l'Un. De quelque manière qu'on le nomme ou qu'on le considère, le « paysage » alors perçu enferme l'univers de la pensée tout entier, ce résultat n'étant pas obtenu par transcendance mais plus encore par effacement des frontières. En d'autres termes, le domaine déterminé où agit chaque esprit particulier s'organise afin d'exercer un pouvoir d'attraction, de fascination sur tous les autres domaines. On pourrait dire qu'il s'agit là, en quelque sorte, d'une immanence interrégionale, si on assimile les zones de l'esprit à des régions.*

Chaque partie aspire le tout jusqu'à devenir le tout lui-même. Ceci implique deux évolutions : chaque discipline spirituelle

(y compris les arts) est devenue une science, d'où l'universalisation des modes scientifiques de pensée et l'extension de l'instrument mathématique; chacune de ces sciences est devenue autonome, d'où son désir de devenir universelle en appelant toutes les autres d'abord, en les absorbant ensuite. C'est en quoi il n'y a ni opposition ni contradiction entre les deux facteurs de toute activité spirituelle d'aujourd'hui — l'autonomie et l'ouverture — car, en vérité, ces facteurs constituent deux phases d'un même mouvement : chaque activité s'organise et se considère comme l'Activité — sous cet angle il y a donc fermeture de frontières — mais, bientôt, elle s'hypertrophie jusqu'à englober les formes voisines et même contraires. Il y a donc effacement de frontières, tout se passant comme si une multitude de cercles concentriques ou sécants s'agrandissaient jusqu'à pouvoir former un seul et même cercle. C'est par cette image que l'expression « tentative de fermer le cercle » peut prendre tout son sens.

V

Si l'on admet que l'ordre spirituel comporte — au stade des temps modernes s'entend — deux pôles, qui sont la Physique et la Métaphysique, c'est-à-dire deux activités de formes si radicalement différentes qu'elles s'exercent en s'ignorant, allant même en des sens contraires, ce mythe du cercle qui semble bien être la substance nourricière de l'esprit contemporain ne pouvait qu'entraîner de profondes modifications dans une telle organisation. Mieux, il ne pouvait que faire apparaître celle-ci comme désuète, fausse même, dépassée. Car, le cercle se fermant, un moment arrive où deux extrémités de circonférence sont sur le point de se toucher.

Physique et métaphysique ne sont plus des pôles contraires : nous en sommes au paroxysme de l'unification, à l'âge d'or de la jonction (1). *Apparemment donc, le cercle ne se ferme pas seulement dans l'esprit pur ou en conformité avec le mythe mais aussi dans l'histoire. On pourrait croire que la philosophie a terminé une giration qui part de Platon et d'Aristote, se continue par Descartes, Kant, Spinoza et Hegel, parvient à Marx, Kierkegaard, Bergson, Brunschvicg et, retourne à son point de départ, comme si elle avait trouvé toutes les solutions, terminé sa tâche, en un mot rendu l'homme semblable à Dieu (ce qui signifie : détruit Dieu).*

La physique moderne, il est vrai, descend tout armée dans

(1) Aujourd'hui n'est évidemment qu'un paroxysme, non point une révolution. En 1907, Julien Benda préfaçait, dans « Les Cahiers de la Quinzaine » de Péguy, les *Préoccupations métaphysiques des physiciens modernes* de Georges Sorel.

l'arène philosophique et entre dans le débat qui semblait devoir lui rester étranger (traditionnellement parlant). Einstein se livre tout entier aux métaphysiciens : il trace le visage de l'Homme devant l'Univers et s'il n'éclaire nullement le mystère des causes premières, il parvient au problème de l'unité dans la matière, celle-ci échappant de plus en plus aux sens à mesure qu'on la pénètre mieux, et devenant presque une brutale abstraction. Et même ce langage manque de poids : Einstein est un métaphysicien au même titre que Louis Lavelle. De Broglie (2), Metz, Langevin endossent, dans leur laboratoire de physiciens, la robe des philosophes, les ouvrages actuels de thermo-dynamique maniant les grandes questions de la métaphysique. Eisenberg, se heurtant à la nature comme à un mur, établit son « principe d'indétermination » qui le porte aux limites extrêmes de l'humain. Planck se jette dans un flot de problèmes qui le conduisent si loin que les réponses possibles ne peuvent être que d'ordre extra-physiques.

Et c'est un fait très général : la Physique déborde d'elle-même. Son propre mouvement la porte sur le sommet où, se heurtant d'un côté à l'Homme, de l'autre à Dieu, il lui faut répondre à la grande interrogation : qu'est-ce que Dieu?

Et elle répond. Elle se rend promotrice d'un mouvement dont Aristote est l'ancêtre. Elle crée véritablement une méta*physique dont il faudra se demander, dans dix ans, à l'époque des bilans, si elle cingle vers une* anté-*physique au sens latin ou une* anti-*physique au sens grec, c'est-à-dire si elle suscite une discipline qui servira désormais de prémices rituelles aux physiciens ou bien qui désagrégera leur propre fonction.*

Sur la route de cette réponse, nous voyons les jalons succéder aux jalons : un jour viendra où, après la mécanique ondulatoire et la mécanique quantique, après la relativité restreinte et la relativité généralisée, après les efforts d'Einstein et les calculs de l'abbé Lemaître, au bout de la théorie de l'« Univers en expansion » d'Eddington et de ce fameux « principe d'incertitude », la Physique moderne se trouvera devant Dieu comme devant un mur à abattre ou un fossé à sauter. Elle saisira enfin le Un *et manifestera par une équation sa possession de la divinité. En d'autres termes, les physiciens, dans leur zone avancée, ont à répondre aux mêmes interrogations que les philosophes, les uns et les autres parcourant le même chemin final.*

(2) Voir *Philosophie de la physique moderne*, d'Emile Rideau (Edit. du Cerf, 1939).

VI

L'Esprit découvre son but et dévoile ce furieux appétit du Primitif qui est peut-être aujourd'hui son unique moteur. Il s'agit de renverser la dernière cloison, il s'agit de trouer le dernier mur et, après avoir violé le dernier, *de déboucher sur le* premier. *Cette décision est prise à divers niveaux de conscience comme à divers degrés d'élévation. Elle imprègne cependant tous les esprits et colore toutes les œuvres, depuis les penseurs de toute envergure jusqu'aux écrivains de toute taille. Là, sur le plan purement littéraire, mais non plus cette fois du côté des styles, du côté des pensées au contraire, cette tension vers le primitif se divise en deux courants : d'une part, elle fleurit en ésotérisme et, d'autre part, elle aboutit au primaire. Car, si nombreux soient les esprits s'attachant aux philosophies qui apparurent à l'aube des temps et des civilisations et remontant le cours de la Tradition, y étudiant en particulier les pensées indoue et chinoise, il est évident qu'un tel climat spirituel ne peut que nourrir de ses fruits un certain nombre d'auteurs voués à la naïveté, à la subtilité à rebours, à la fausse innocence. Jamais les orientalistes ne furent plus nombreux et jamais le primarisme plus étalé : il y a bien les René Guénon, les Lanza Del Vasto, mais aussi de piteuses moissons comme ces* certitudes qui proviennent de la dentition des crocodiles *dénombrées par Maurice Magre, il y a bien — entre ces deux extrêmes — des occultistes pleins d'intérêt et des indouistes pleins de bonne volonté; mais que valent les chroniqueurs des fakirs, que vaut l'« expérience » chinoise d'un Etiemble?*

Enfin, on peut observer le nombre toujours plus grand d'auteurs qui tentent de se rapprocher de la nature. Il serait naïf et vain de croire que le « retour à la terre » soit demeuré spirituellement frigide. Et aujourd'hui, Victor Poucel, par exemple, établit sa Mystique de la Terre. *Je demande aussi si l'on a assez examiné le mouvement littéraire de « style paysan » dans ses tenants et aboutissants, ses signes et ses répercussions, dans ses conséquences et toutes ses progénitures. De Ramuz à Landry, de Giono à Pourrat, considérez cette aile de notre littérature : elle enfante et produit sans cesse. Il est impossible que cela n'ait aucune signification sur l'écran de l'esprit.*

VII

Ici, il faut se demander si ce courant de pensée qui nous donne le « simple » comme pôle n'est pas un réflexe propre à une civilisation spirituelle à son apogée, c'est-à-dire une fuite

devant une densité trop grande de civilisation ou une homogénéité trop étouffante d'intellectualisation. On peut en effet songer au XVIIe *siècle dans tout le marbre de sa gloire et qui, ensuite, voit se former une curieuse mode, celle qui apparaît déjà dans Molière et ses orientaux et se continuera par un persianisme quasi universel; celle, aussi, que nous verrons dans Bernardin de Saint-Pierre et son retour à la terre. Mais ce n'est mode et mode curieuse qu'apparemment. Si, dans le cas du Grand Siècle, cette orientalisation peut recevoir des explications strictement historiques ou même purement économiques, il reste qu'elle a une justification sur le plan métaphysique. Nature et Orient, deux pôles d'attraction, lorsque la Pensée, ayant atteint son sommet, doit redescendre vers la plaine ou se faire clouer en plein essor, en plein ciel, comme un dieu au foie saignant sur quelque Caucase... Mais c'est surtout une affaire de proportions : aujourd'hui il n'est pas tant question d'un glissement mondain que d'une fuite dramatique. Il y a désormais des avertissements, des sonnettes d'alarme et des symboles orageux sous les mythes. C'est que nous vivons et pensons avec des* signes, *parmi des signes : l'esprit ne rechercherait pas aussi furieusement, c'est-à-dire avec autant d'énergie et surtout de hâte, un havre où enfin pouvoir vivre d'une manière* normale *si l'homme n'était à bout de souffle et d'arguments : car il vit dans un monde qui n'est plus fait pour lui, qui le dépasse et l'écrase. Ce n'est pas par jeu de surenchère qu'André Malraux a pu s'écrier : « L'Homme est mort. » Aussi bien,* il faut à tout prix découvrir la solution.

« Simplicité », déesse du bout du chemin, confluence du natif et du naïf, du premier et du primitif, de l'un et indivisible et du brut, siège des gangues et des minerais, seras-tu le Sphinx gardant l'entrée du second demi-siècle? Que faudra-t-il répondre? Mort de l'Homme ou Prométhée? Ecroulement ou résignation? Là est toute la question : nous sommes condamnés, pouvons-nous échapper à la condamnation?

LUNE DE MARS

par PASCALE OLIVIER

A mes filles

La Lune, ce matin-là, ayant pris son visage de petite fille, était descendue sur terre. Elle avait choisi un coin de pré bien vert, bien tranquille, et s'amusait à se tremper les pieds dans le ruisseau. Quand elle en eut assez de ce jeu gratuit, elle partit à l'aventure, à contre-courant; l'eau venait vers elle, par bonds pressés, lui nouant aux chevilles deux souples anneaux de glace; des poissons minuscules brillaient entre ses pieds comme des étoiles filantes; des feuilles, des abeilles en perdition qui se débattaient de toutes leurs pattes impuissantes, et mille dépouilles d'insectes morts, couraient à sa rencontre. Et les nuages du ciel, qu'elle connaissait bien, avec leur ventre rebondi et la douceur de leurs courbes, naviguaient encore autour d'elle.

Le ruisseau quitta la plaine et pénétra sous bois. Il y eut des buissons, des ronces et des épines noires où chassaient les pies-grièches; puis des taillis serrés, des noisetiers dont les chatons en longues pendeloques effleuraient les joues de la Lune au passage. Vinrent ensuite de grands arbres, des hêtres puissants dont le fût jaillissait d'un jet et se perdait dans la masse mouvante des cimes. A peine devinait-on le ciel au travers des myriades de feuilles qui reflétaient le soleil, le renvoyaient à sa source, n'en laissaient filtrer qu'une aumône infime, çà et là, une parcelle d'or que le ruisseau multipliait en reflets frémissants.

Mais au passage de la Lune, l'eau devenait plus claire, et les truites, croyant à la lumière, montaient d'un coup de reins vif à la surface.

★

Les arbres s'écartèrent un peu, et la Lune se trouva dans une vaste coupe, où le soleil s'abattait, s'emparant d'un seul coup de tout l'espace heureux. L'air y sentait la résine, la sève, les troncs frais écorcés, la terre chaude. Tous les oiseaux chanteurs de la forêt semblaient s'être assemblés dans l'aire éblouissante.

Pour le plaisir, le ruisseau y inventait trois cascades où fusaient toutes les nuances de l'arc-en-ciel, et plongeait en tourbillonnant dans un petit gouffre noir auquel on donnait le nom pompeux de « Trou-sans-fond ».

★

Se tenant par la main, deux enfants — un garçon et une fille — regardaient venir la Lune. Les yeux du garçon, sous l'auvent des cheveux embroussaillés, avaient la couleur et la douceur du plumage des pigeons-ramiers. Il pouvait avoir dix ans, sa sœur cinq ou six. Râblée autant que son frère était fin, les yeux en pépin de fruit sauvage, la tignasse en averse, un doigt vrillé dans son nez, elle bouillonnait de vie fruste et désordonnée. L'une et l'autre avaient la peau brunie d'air et de soleil et, il faut bien l'avouer, jusqu'à un certain point, de crasse. Mais c'était une crasse propre, faite de bonne terre, de fumée de bois vert et de sève fraîche.

Leurs parents, de pauvres bûcherons qui travaillaient à la coupe, les appelaient Jabou et la Petiote; on ne leur connaissait pas d'autres noms; ceux-là, en somme, en valaient bien d'autres.

La Lune, si claire, si diaphane, leur parut plus belle que tout ce que l'on pût imaginer. Jabou ne détachait pas les yeux de ce visage transparent en qui, confusément, il croyait reconnaître l'essence même de ses rêves. Et Dieu sait s'il rêvait! Et ce que cela lui avait déjà coûté de taloches, dans la vie! Mais qu'est-ce qu'une pauvre taloche, vite encaissée, plus vite oubliée, auprès des richesses, des inépuisables joies que procure le rêve?

La Petiote, les songes ni la timidité ne l'embarrassaient, et ce fut elle qui entama la conversation :

— Comment que tu t'appelles? dit-elle, sans ambages.

— Si je réponds : la Lune, j'aurai l'air d'une imbécile, pensa la Lune, qu'une expérience des hommes plusieurs fois millénaire rendait prudente. A voix haute, elle dit : Je m'appelle Phœbé — ce qui était strictement exact.

La Petiote pouffa bruyamment, et son doigt opéra dans la narine élue une rapide conversion.

— Phœbé! Bébé! Hé bé! s'écria-t-elle. O Jabou, tu la vois, dis, la Bébé?

Jabou fouillait nerveusement dans ses poches. Il en tira trois noisettes de l'année passée et les tendit à la Lune, sur sa paume durcie que les fougères de la forêt avaient marquée de leur signe délicat.

— Tu as faim? Tu en veux? dit-il. Comme son cœur lui tapait dans les côtes, tandis que les yeux de la Lune rencontraient les siens!

La Lune lui sourit, prit les noisettes, en cassa une qui était creuse, doublée de velours noir et fétide, et croqua la seconde qui était bonne. Le front de Jabou changeait de couleur, son cœur marquait un douloureux temps d'arrêt... une noisette vide... elle allait croire qu'il se moquait d'elle! Ah! Seigneur Dieu! celle-là était belle et saine, et luisante comme de la soie... Déjà, le cœur ressuscité de Jabou n'était plus que lumière, substance lunaire et transparente...

Le Petiote lâcha la main de son frère et prit celle de la Lune.

— Sors de l'eau, fit-elle, péremptoire. Viens manger, viens avec moi!

Dans son cerveau encore obscur de cinq ans, elle sentait qu'un lien s'était formé entre Jabou et l'étrangère, une entente dont elle était exclue. Elle fonçait, traînant la Lune à la remorque, mue en partie par l'attirance qui émanait de la pâle voyageuse, en partie par une jalousie instinctive, ignorée. Il lui semblait — mais à peine s'en rendait-elle compte — que son cœur devînt lui aussi une noisette ronde et dure dans laquelle un écureuil malfaisant plantait ses crocs. Cela lui remplissait la poitrine d'un malaise qui l'agaçait, et la portait à la mauvaise humeur.

★

La mère retournait dans la poêle le fruit des derniers colletages de son mari; la masure embaumait la fricassée de lièvre, et la Lune elle-même, tout habituée qu'elle fût aux nourritures éthérées, sentit se former en son estomac un creux qui ne demandait qu'à être comblé.

— Eh ben! qu'est-ce que c'est que celle-là? fit la mère, étonnée. D'où tu sors, la fille? Avec ta figure de neige et tes pieds en pâte à nuages? De quoi qu'elle te nourrit, ta mère, pour que tu sois si blanchasse? Oui, oui, la Petiote. Si tu la connais, elle va croûter avec nous! Tu tombes bien, toi, t'auras du lièvre. Ça va te mettre du sang dans les joues!

Le père rentrait, fatigué, suant, sa cognée sur l'épaule. Il ressemblait à Jabou, avec cinq jours de barbe blonde au menton et des yeux d'ancolie. Il jeta sur la Lune un regard distrait, puis un second regard, attentif, celui-là. Pendant que, dans un coin, il se lavait les mains, décrassait son front et passait dans ses cheveux ses dix doigts en dents de peigne, il levait sans cesse sur la petite fille inconnue des yeux un peu inquiets, un peu attendris. Il se sentait effrayé et séduit tout à la fois, et ne comprenait rien à son trouble.

S'approchant de la Lune, il lui prit la main. Aussitôt, sans qu'il y fût pour rien, Jabou sentit ses poings se serrer dans ses poches à en faire sauter les coutures; et la mère reçut au cœur un petit coup absurde et désagréable.

— Comment tu t'appelles? dit le bûcheron. D'où tu viens? Où tu vas?

— Elle s'appelle Bébé! cria la Petiote. Elle sort du ruisseau! C'est moi qui l'a trouvée — moi avec Jabou!

— Et où tu vas? répéta l'homme.

— Je ne sais pas, répondit la Lune. J'ai marché, pour m'amuser, et je suis arrivée ici, comme ça...

— Et tu t'es perdue. Bon, on verra à te ramener, petite. Pour l'instant, tu vas manger avec nous.

Il avait oublié de libérer la main de la petite fille; il la laissa glisser doucement hors de la sienne, et lui caressa la joue d'un doigt léger. La Lune, avec son cœur vieux de tant de siècles, sentit le danger. Mais ce danger lui était doux; elle l'aimait, malgré elle.

Elle voyait Jabou en proie à un malaise inexplicable qui l'emplissait de haine confuse et de détresse. Elle voyait le père saisi d'un trouble dont son âme honnête et simple n'était encore qu'à demi consciente, mais s'épouvanterait bientôt; elle voyait la mère devenir vaguement méfiante, et la jalousie grignoter le cœur effervescent de la Petiote...

La Lune voyait tout cela; mais en elle-même, tout était sourire et sérénité.

— T'as l'air tout aise! lui dit la Petiote, d'un ton vindicatif.



Les bûcherons étaient des gens pieux; jusque dans leur vie sauvage, ils avaient gardé l'innocence et la foi de leur enfance. Le père bredouilla un *benedicite* à sa façon, qui disait bien ce qu'il voulait dire à tous les cœurs de la famille, et certainement aussi au cœur de la Providence. La Lune se signa comme les autres, ce qui fit bonne impression. Et pourquoi serait-elle moins croyante qu'une autre, cette créature de Dieu?



Au moment où l'on entamait allégrement la fricassée, la porte, mal poussée, fut entre-bâillée du dehors et le chien Pataud entra. C'était une bonne bête, qui n'avait d'âge, ni de race, ni de forme, ni de couleur. Sa grosse tête était piquée à l'extrémité d'une longue saucisse que terminait une queue en virgule à l'autre bout. Il avait les pattes torses et les oreilles en bicorne, un regard candide dans sa face camuse, un cœur tendre et féroce, à la façon de ses congénères. Chien soi-disant de garde, et surtout de braconnage, ami des enfants, ennemi de personne — si ce n'est du gibier — tel se présentait Pataud, poussant d'un nez précautionneux la porte aux planches mal jointes par où filtrait l'enivrant fumet. Frétillant

de concupiscence et d'amabilité, il approcha de la table. Déjà les robustes dents du père dénudaient un bel os à son intention. Le regard de Pataud quitta un instant les mâchoires actives et prometteuses de son maître, pour se poser sur la nouvelle venue dont la présence insolite venait de frapper son odorat.

Alors, il arriva ceci : le chien, comme mû par une force irrésistible, tendit le cou, renversa la tête en arrière, et les yeux mi-clos, la gueule arrondie en o, se mit à hurler. Non pas à pousser de grands hurlements de désespoir, de cris à la mort, mais à hurler en sourdine, en modulant chaque son, jusqu'à le transformer en douce harmonie, en amoureuse lamentation.

— Eh ben, mon vieux, qu'est-ce que t'as? dit le père, tout surpris, son os éclatant de blancheur au bout des doigts. Tiens, Pataud, prends donc!

Mais le chien, positivement, secoua la tête. Il dit non, non. L'os dédaigné tomba à ses pieds, et y demeura. Pataud n'était plus corps matériel, il n'était plus fringale — il n'était qu'âme et roucoulements. Jusqu'à la fin du déjeuner, son regard pâmé tourné vers l'invitée, Pataud se livra tout entier à la musique.

— Jamais j'ai vu ça! s'écria le père. T'as pas fini de chanturler, eh, face de hibou?

A son tour, le chat Mignon, tigré de noir et de roux comme un petit fauve des bois, s'était glissé dans la cabane, et juché sur le buffet.

Il ne chanturlait pas, lui. Muet, accroupi en sphinx, il fixait sur la Lune un regard hermétique, et son dos, ses flancs, étaient sans cesse parcourus de frémissements dont il ne savait lui-même s'ils étaient d'extrême énervement, ou d'irrépressible volupté...



Les bûcherons étaient trop simples pour tenter d'analyser le vague malaise dont ils souffraient et qui, de familial qu'il était, devenait peu à peu général.

Dans le courant de l'après-midi, un chat-huant surgit d'on ne sait où, fit trois ou quatre fois le tour de la cabane, et s'en retourna comme il était venu. Ce fut ensuite un couple de grands papillons de nuit, aux ailes duvetées couleur de crépuscule et de brouillard. Ils se poursuivaient en zigzag dans la coupe à la façon des bécasses en amour. Ce jeu nocturne, exécuté en plein soleil, leur fut d'ailleurs fatal. Des geais, qui jacassaient au couvert des hêtres eurent vite fait de saisir au vol et de gober ces proies imprévues et juteuses.

Pilotée par Jabou et par la Petiote, la Lune explorait le domaine de ses nouveaux amis. Pataud les suivait pas à pas,

le cœur à demi fondu de tendresse, l'âme emplie de vague à l'âme, retenant à grand'peine les ululements qui se pressaient dans son gosier.

Jabou n'était pas loin d'éprouver les mêmes sensations que son chien, et le même besoin de les exprimer. Mais ce n'était qu'un petit garçon sans expérience. Il regardait la Lune comme il eût contemplé une fée; il lui répondait « oui » d'une voix soumise et extasiée, même quand il aurait dû dire non.

La Petiote avait les nerfs en grumeaux et se montrait de plus en plus contradictoire, et péremptoire dans la contradiction. Elle se sentait invinciblement attirée par l'étrangère, et furieusement agacée par cette attirance même.

— Tu sais prendre les écrevisses? demanda-t-elle.

— Je sais tout, répondit la Lune, avec son sourire le plus serein.

La Petiote la jaugea d'un regard écrasant.

— Toi, tu n'es qu'une... dit-elle.

Jabou, les deux pieds dans l'eau frisée du ruisseau, les joues brûlantes de honte, d'amour et de rage refoulée, ayant glissé la main sous une pierre, en extirpa par la taille une énorme écrevisse noirâtre, les pinces dilatées, qu'il offrit à la Lune en sacrifice expiatoire.



Le père se sentait une âme d'école buissonnière et bocagère. Sa cognée prenait, entre ses mains alanguies, des allures de houlette enrubannée. Il avait plus chaud que de raison, et il trouvait que ça sentait la violette à en tourner de l'œil.

— Bon sang, qu'est-ce que t'as? se dit-il, inquiet. Tu vas pas être malade, quoi? Mon pauv' vieux, t'as les bras en mou et les jambes en herbe...

Sans cesse, et malgré lui, il pensait à cette enfant inconnue — une enfant, quoi! de l'âge de ses propres enfants, voyons, voyons... Il y pensait, suait de honte, pensait alors résolument à sa femme — à sa femme...

Il songea même à retourner à la cabane, pour s'y détendre un bon coup. Mais la patronne n'apprécierait sans doute pas cette rentrée en dehors des heures réglementaires. Elle n'avait déjà pas l'air si commode que ça tout à l'heure; elle faisait la mine d'une que l'humeur travaille, et pas la bonne... Valait mieux ne pas s'y risquer.

Il tourna la question en s'étendant à même le sous-bois roux et doux, tapissé de feuilles pourries et d'aiguilles de sapins, et il dormit tout son saoul, le nez au soleil, en faisant des rêves que, s'il s'en souvenait, il n'oserait jamais raconter à qui que ce fût...

Quand vint le soir, l'étrangère, sans grande conviction, parla de s'en retourner. Elle paraissait un peu lasse, et ne semblait pas très fixée sur l'endroit où se trouvait son domicile. Les deux enfants, chacun à sa manière, ne pouvaient déjà plus se passer d'elle. Ils la supplièrent de rester, et le père appuya leur demande avec une extrême énergie; la mère en fit autant, quoique du bout des lèvres.

Débonnaire, la Lune se laissa convaincre; elle partagea donc le repas du soir des bûcherons, *benedicite* compris. On lui fit un petit matelas de fougère bien sèche, avec une bonne toile à sac dessus, et le manteau du père comme couverture. Et elle dormit dans son coin d'un bout à l'autre de la nuit. Et la nuit resta désespérément obscure, malgré les affirmations de tous les calendriers qui, précisément, annonçaient *Pleine Lune* pour cette nuit-là.

Le caractère indolent de la Lune s'accommodait fort bien de cet intermède reposant, bien qu'elle devinât que cela ne durerait guère. Déjà, tous les rossignols de la forêt et des environs avaient envahi les baliveaux de la coupe et les arbres qui la limitaient, et, dès la mi-nuit, il se fit un tel ramage que personne ne put dormir, excepté la Lune elle-même, habituée aux hommages musicaux des oiseaux et des mondes.



Le lendemain, autre histoire. Les rossignols continuaient à faire rage, si bien qu'on ne s'entendait presque plus parler. C'était ravissant et exaspérant. Des familles entières de chaboches, de chevêches, de scops — toute la gent nocturne — croisaient au-dessus de la coupe leur vol silencieux avec celui des chauves-souris, plus nombreuses que mouches au plafond.

— Bon sang! Où c'est qu'on est? fit le père en ouvrant la porte.

Pataud ne pouvait plus contenir son chanturlage, malgré les objurgations de son maître. Il se gargarisait de sons de plus en plus étudiés, de plus en plus mélodieux, filait de longues notes voluptueuses d'étourneau en folie. Il ne mangeait plus, et dégonflait presque à vue d'œil, comme une vieille baudruche poreuse. Quant à Mignon, il rampait tout autour de la cabane, en s'étirant tous les deux pas et en faisant des simagrées, les reins arqués, la queue vibrante.

— Qu'est-ce qui se passe? pensait le père. Une sourde inquiétude l'envahissait. Son regard ayant rencontré celui de sa femme, il comprit qu'elle partageait cette inquiétude, et que cela ne lui plaisait guère, par surcroît...

Jabou, la Lune et la Petiote, la main dans la main couraient sur les bords du ruisseau. Jabou gardait son air inspiré, la

Petiote jetait sur ses compagnons des regards chargés à mitraille, et la Lune avait toujours son expression de nonchalante sérénité.

Jabou faisait à son amie les honneurs de sa coupe. Lui, le silencieux, le timide, il s'était mis à parler, à parler d'abondance, comme le ruisseau sur ses cailloux dorés, comme le vent dans les feuilles. Il sentait dans sa paume la tiédeur de la délicate main qu'il n'osait pas serrer; et il lui en montait au cœur une grande douceur.

Quand elle le pouvait, la Petiote enfonçait sournoisement ses ongles dans l'autre main de la Lune; elle ne savait pas si elle adorait cette fille, ou si elle la détestait... Quant à la Lune — eh bien! c'était la Lune! Son cœur était pur de toute réaction — un cristal de neige ravissant, doux et glacé.



Sur le coup de midi, un grand vieux sanglier, grisâtre, cuirassé de boue, rude de poil et d'aspect, apparut dans la coupe. Il allait d'assurance, comme il aurait fait de nuit, fouillant le sol à petits coups de son long boutoir, et ronchonnant tout doux pour lui-même. Un troglodyte, dont il avait peut-être au passage bousculé le nid, voletait autour de lui en l'invectivant à perdre haleine.

Le souffle coupé, son cœur de braconnier remonté en boule jusque dans sa gorge, le père vola chercher son fusil, vénérable rouillard aux longs canons couleur des sous-bois d'automne, toujours chargé « à gros », et qui, entre des mains expertes, savait encore dire son mot. L'homme s'apprêtait à mettre en joue la cible remarquable que lui offrait le solitaire, quand une petite main, légère mais infiniment puissante, retint la sienne. La Lune l'avait saisi au poignet. Elle disait :

— Non, non, il ne faut pas le tuer! Parce que c'est à cause de moi, vous comprenez...

Un nouveau malaise saisit le bûcheron, qui en oublia ses intentions meurtrières. « C'est à cause de moi, vous comprenez... » disait l'étrangère. Non, il ne comprenait pas; mais il comprenait que quelque chose n'allait pas, qu'il se passait ici des choses étranges... « C'est à cause de moi... » Alors... le sanglier? Les rossignols? Les hiboux? Et tout le reste, qui ne se définissait pas — à cause d'elle?...

Sorcellerie?

La mère, dont la cervelle travaillait parallèlement à celle de son mari, et plus vite que celle-ci, se signa quatre fois de suite : une fois pour elle-même, une fois pour le père, une fois pour chacun des enfants. Ce que voyant, le bûcheron souleva son vieux feutre en éteignoir, que les années avaient tapissé d'indestructible crasse.

Il remit son fusil en place; tout ému encore de l'aventure, et plus encore surpris de sa propre docilité, il se mit à réfléchir.

— Y a peut-être ben quelque chose de drôle, pourtant, pensait-il.

— Faudrait qu'elle s'en aille! pensait la femme.



Au cœur rayonnant de l'après-midi, un cerf et deux chevreuils vinrent boire au ruisseau, sous le nez des gens. Pataud avait bien trop à faire avec la bouilloire mélodieuse qu'il logeait dans son gosier, pour s'occuper d'eux. Le bûcheron n'eut même pas le temps de chercher son fusil; déjà la main lunaire le paralysait.

Le cerf était très beau, haut couronné de bois aussi noueux, aussi ramifiés que les branchages des plus vieux chênes. Il leva son mufle d'où l'eau ruisselait en fils de lumière, lorgna un instant le groupe des humains, et noblement, sans se presser, regagna son couvert.

Oreilles dressées, muscles bandés, les chevreuils, à leur tour, dévisagèrent les hommes de leur doux regard sauvage, où luisait un appel, un signe secret... Puis, d'un double bond puissant et léger, ils plongèrent au fourré.

Toute la famille les regardait fuir, un sourire charmé, bien inaccoutumé, sur les lèvres, les mains ouvertes, le cœur désarmé...



Un peu plus tard, ce fut au tour du renard. Il semblait être atteint de la même folie que Pataud. Il faisait dix pas, s'asseyait sur son derrière, et, son museau pointé vers le ciel, modulait une longue phrase triste et musicale, à vous arracher les entrailles. Il avait l'air absorbé, mais ravi.

Quand Pataud l'éventa, il eut un sursaut d'indignation, un faible retour de conscience professionnelle. Une lèvre retroussée, il intercala, entre deux sons filés, un grondement très reconnaissable. Mais, à présent, la gorge débordante, le renard donnait le ton, et ils firent un duo que le bûcheron vint malencontreusement interrompre d'un coup de pied dans les fesses de son chien, cependant que la souple queue rutilante de l'autre chanteur disparaissait en ondulant parmi les hautes fougères.

A l'heure du crépuscule, et de la soupe, Jabou, comme le chien, ne voulait plus manger. L'un et l'autre se nourrissaient de leur extase et de leurs improvisations. La Petiote avait ses

nerfs, Pataud devenait gâteux, le chat lascif. Des frôlements, des murmures, des hurlements pleins de douceur, des galops étouffés, emplissaient la clairière et déferlaient jusqu'aux fragiles murailles de la maison. Et les intarissables roulades des rossignols se mêlaient aux ululements des nocturnes déchaînés.

L'inquiétude, au cœur des bûcherons, s'était muée en crainte, et la crainte, à son tour, se muait en épouvante.



Quand ils entr'ouvrirent la porte pour jeter les épluchures du souper dans le trou à ordures, ils virent que le sureau du seuil, contre mois et saisons, contre usage et raison, avait fleuri en moins d'une heure, et que ses fleurs étales luisaient aux derniers reflets du jour comme de paisibles flaques de clair de lune.



— Ça peut pas continuer comme ça, murmura le père, quand les bûcherons se furent assurés que les trois enfants dormaient.

— Non, ça peut pas, dit la mère. Et c'est de *celle-là* que ça vient!

Tête contre tête, serrés l'un contre l'autre comme des enfants apeurés, ils murmuraient dans la nuit. Dehors, c'était comme une chuchotante marée qui venait se briser sur les planches et les rondins des murs. Et l'on entendait au loin, très loin, une large rumeur inconnue des bûcherons qui leur rappelait la voix des tempêtes dans les arbres de l'été — une sorte de ressac encore à peine perceptible, mais toujours plus proche, vague après vague inexorable.

— Sorcière, dit la mère.

— Non, non, protesta le père; mais il sentait bien qu'elle devait avoir raison.

— Faut pas la garder ici.

— Oui... Mais comment faire? Les petits veulent pas qu'elle parte; et elle, elle veut pas s'en aller non plus?

— Faut la balancer! dit la mère. Elle était farouche et décidée, parce qu'elle défendait ses petits.

— La balancer? Comment?

— Je sais pas... dehors... faut la balancer!

— Bon sang! Tu veux pas que je la tue? Le cher homme en eut la chair de poule.

— Je sais pas... je sais pas... Faut la balancer, je te dis!

Peu à peu, une image surgit dans leurs deux cervelles. Ils se virent tenant l'étrangère, l'un par les épaules, l'autre par

les pieds, et la balançant, une fois, deux fois, trois fois, au-dessus du ruisseau par où elle était venue, au-dessus de ce luisant trou noir qu'on disait sans fond, sous la troisième cascade. Ils se virent...

Comme en un rêve, ils se levèrent tous les deux. Comme en un rêve, ils saisirent la Lune-petite-fille, l'un par les épaules, l'autre par les pieds. Ils poussèrent la porte, fendirent l'obscurité grouillante sous la clameur des rossignols. Comme en un rêve, ils avancèrent vers le ruisseau, vers la cascade... Ils ne s'apercevaient même pas qu'une faible lueur éclairait leur sentier, et leur permettait de se diriger dans la nuit plus noire que le noir. La Lune, l'œil innocemment fermé, s'amusait bien dans son for intérieur. Elle pensait :

— Il faut bien que je les aide un petit peu.

Elle se disait aussi :

— Me voilà rendue par force à mon devoir. C'est parfait. Je commençais à en avoir assez... Il est minuit, braves gens, dormez en paix!

Au même instant, toujours comme en un rêve, les braves gens la balancèrent, un, deux, trois bons coups, et l'envoyèrent au plus profond du Trou-sans-Fond.

Après quoi, se tenant bien serrés par le bras, les yeux fermés sur leur terreur, ils revinrent d'instinct tout droit à leur masure, frayant leur voie aveugle à travers la nuit mille et mille fois vivante, tandis que le clair de lune commençait tout doucement à envahir le ciel, et venait caresser la cime extrême des arbres...

★

Le lendemain, les deux assassins se cherchèrent en vain une âme coupable et dévorée de remords. Au contraire, ils se sentaient joyeux, soulagés, et n'étaient dévorés que de faim.

Pas une seconde, ils ne songèrent qu'ils pourraient être poursuivis pour meurtre. En quoi ils avaient parfaitement raison...

La Petiote était toute détendue. Elle ne chercha même pas sa compagne de la veille, et s'en fut avec allégresse vaquer à ses petites besognes personnelles. Le chat Mignon dormait, roulé en macaron au centre de sa queue. Pataud bavait d'inanition; il ne chanturlait plus, il n'y songeait même pas. Il ne savait que dire : « A manger! à manger! » et faisait le joli-cœur et l'empressé autour des casseroles.

Dans la coupe, sur le sol tendre de laquelle se distinguaient encore les innombrables foulées de la nuit, il ne restait que les oiseaux habituels qui commençaient à étudier leurs chansons de noces; et peut-être, un lièvre tapi dans la bruyère, un

chabochard obstiné, collé à la plus haute fourche d'un hêtre.

Le soleil jouait avec les premières abeilles, et croisait ses rayons comme des lames à travers les larges espaces vides où flottait encore la buée du petit matin. Le sol était ferme sous les pieds du bûcheron, la cognée entre ses mains était redevenue une arme dure et pure, tranchante et glacée comme l'eau vive du torrent.

La vie reprenait, bien carrée, bien équilibrée, sous le grand soleil.

La vie, et l'oubli...



Et Jabou, direz-vous?

Ah! Jabou...

Tout le jour, les mains ballantes, le cœur trop vide, ou trop plein, Jabou errait çà et là dans la coupe, remontait et redescendait le ruisseau vers lequel il était irrésistiblement attiré. Il n'était pas joyeux, mais il n'était pas triste non plus. Il était ailleurs.

On avait beau le gronder, le faire travailler, l'embrasser ou le gifler, rien n'y faisait. Les yeux absents, un sourire vague aux lèvres, il poursuivait son rêve.



Par les nuits de lune, Jabou restait des heures à contempler, dans le calme miroir du Trou-sans-Fond, le reflet magique glissant entre deux nuages, entre deux eaux. Près de lui, le chien Pataud se remettait à chanturler en sourdine, en faisant une toute petite bouche en o, l'œil révulsé, le cœur à l'envers.

Ces nuits-là, Jabou se prenait à marmonner pour lui-même des phrases lourdes ou légères, sans queue ni tête semblait-il, des rythmes qui parfois ressemblaient à l'écho des feuilles dans le vent, d'autres fois à l'écho du vent dans les futaies, d'autres fois encore au silence des grandes coupes, avec ses vibrations d'abeilles et de mouches vert-dorées, d'herbe qui lève et de bouillonnante sève...

Mais comme il ne savait pas écrire, personne n'a jamais su, personne ne saura jamais ce qu'il chanturlait ainsi pour lui-même.

MERCVRIALE

LETTRES

LA PART DU FEU. — La critique est une activité superflue tant qu'elle se borne à décrire, analyser, expliquer, et le critique un intermédiaire inutile tant qu'il veut faire s'affronter sur le terrain neutre qu'il occupe deux puissances préalablement désarmées par lui : l'auteur, le lecteur. Il voudrait être un écran où se réfléchissent en clair les intentions débusquées du premier, les appétits obscurs du second, et de telle sorte que s'établisse par lui une communication sans malentendu. Mais sa présence même est un malentendu car si l'auteur a besoin du lecteur, il veut le toucher par son œuvre dont la moindre virgule signifie, tandis que, de son côté, le lecteur veut avoir affaire à une œuvre et non à ce qui entend tenir lieu d'elle. Récusé par les deux parties, il ne reste au critique, s'il veut justifier sa fonction, que deux chemins de fuite : ou bien s'installer au-dessus du débat dont il dira l'issue, à la façon, comme le voulait Sainte-Beuve, d'un « secrétaire du public », ou bien contester le débat lui-même, en faire l'objet de sa réflexion. C'est cette dernière résolution qu'a prise Maurice Blanchot (1). S'abstenant de juger les auteurs, d'établir entre eux des comparaisons et à partir d'eux des classements, de les replacer dans le courant de la littérature ou de l'histoire, il se préoccupe seulement d'expliquer « ce fait si étrange qu'il y ait des livres, et des lecteurs et des écrivains ». Il pose par là, du même coup, toute la question des fondements et de l'origine de la littérature.

Ce n'est pas un hasard si sa galerie n'offre que des portraits choisis. On n'y trouve ni Balzac, ni Stendhal, ni Gœthe, ni Shakespeare, mais Kafka, Hoelderlin, Mallarmé, Rimbaud, Sade, Lautréamont, des désespérés, des chercheurs d'absolu, des « maudits », tous ceux qui, y compris Gide, Sartre ou Malraux, ont sciemment voulu donner à la littérature une autre fin qu'elle-même, ont entendu justifier son exercice par des raisons qui la dépassent. Alors qu'il n'y a pas pour Balzac, Stendhal, Gœthe ou Shakespeare un drame particulier de l'expression, ceux dont Blanchot

(1) *La Part du feu* (Gallimard); *Lautréamont et Sade* (Editions de Minuit).

s'occupe ont été amenés un jour ou l'autre à mettre en doute la raison d'être de la littérature ou pis : leur propre raison d'être. Placés devant le dilemme : parler ou se taire, ils ont choisi de parler (ou comme Rimbaud et, sans doute, Lautréamont, de parler, puis de se taire), mais ont en même temps entendu donner à leur parole une valeur qui passe celle de l'expression, une parole qui soit pour eux-mêmes expérience, moyen de connaissance ou de salut. Ils ont été en outre les lieux privilégiés où la littérature se réfléchit elle-même et cherche à s'apercevoir en tant que telle, où le roman devient mise en cause du roman, le poème mise en cause de la poésie, le langage piège qui se prend à lui-même. Ils seraient restés prisonniers d'un cercle vicieux si, au risque de se briser eux-mêmes, ils n'avaient cherché à briser les barrières que l'exercice reconnu du langage dressait autour d'eux, s'ils n'avaient gagé leur œuvre sur leur existence, au point qu'on n'a jamais pu séparer l'une de l'autre. L'œuvre de Balzac, Stendhal, Gœthe ou Shakespeare renvoie à l'homme, à la société, au monde; *Une Saison en enfer* renvoie à Rimbaud et *Juliette* au marquis de Sade, toutes deux à l'examen précis par Rimbaud ou Sade des moyens que leur offrait et à la fois leur refusait le langage.

Maurice Blanchot s'installe à ce point où l'œuvre n'existe pas encore, à ce moment qui précède sa naissance et où toutes les conditions de cette naissance sont réunies. On aurait tort de croire que pour celui qui la porte elles soient toutes d'acquiescement; il est même certain qu'il en va du contraire. L'histoire que raconte Jean Paulhan dans *Aytré qui perd l'habitude* et sur laquelle réfléchit Blanchot va nous éclairer là-dessus.

Aytré dirige à travers Madagascar une colonne de trois cents Sénégalaises. Il tient le journal de route où ne sont consignés et de la façon la plus sèche que les événements les plus courants. Un certain jour la rédaction devient brusquement « littéraire » : Aytré se livre à des considérations sur l'habillement des femmes, la beauté des paysages, à des réflexions sur la colonisation, etc. On dirait que comme ces amants infidèles qui dissimulent sous des flots de paroles l'exact emploi de leur journée, il cherche à masquer par un excès de langage un fait connu de lui seul et qu'il veut taire. Aytré, en effet, a quelque chose à cacher : il a retrouvé à Ambositra une femme qu'il aimait et l'a assassinée. Ce meurtre creuse en lui-même et dans le monde un gouffre qu'il s'efforce de combler par des mots. Toutes choses ont changé, en lui et autour de lui; le langage dont il faisait un si innocent usage est frappé d'inanité; il lui faut maintenant prendre garde à ce qu'il va dire, examiner soigneusement les mots qu'il emploie afin de ne pas laisser passer par eux le dangereux aveu, dresser devant lui le mouvement de ses phrases et leur donner une importance telle qu'elles

substituent à l'importune réalité vécue une réalité différente à laquelle les autres et lui-même puissent croire. La littérature naîtrait-elle avec l'envie de dissimuler et de mentir?

Peut-être, mais plus sûrement avec cette défiance de soi et du monde qu'éprouve Aytré, avec ce subtil décalage entre les mots et les choses, ce « décollement » par lequel le langage ne se confond plus avec ce qu'il nomme et peut même susciter des réalités imaginaires. L'écrivain croit aux mots parce qu'à l'inverse du commun qui les tient pour la chose même, ils sont pour lui le substitut de la chose. Il sait qu'il doit les vider de toute substance accumulée en eux par la vie courante avant de les emplir de la sienne propre. Ce n'est pas aux mots de tout le monde qu'il croit mais aux siens, qu'il va pêcher dans cette vaste nappe de silence à laquelle pour lui se réduit le monde, qu'il polit et nettoie afin de les faire servir à un usage neuf.

Il y a dans ce double mouvement de la réalité aux mots, puis des mots à une réalité nouvelle créée par un seul, de l'illusion, du mystère et de la magie. L'illusion est le fait de l'écrivain qui pense bâtir avec des mots un « équivalent du monde », le mystère, qu'il veuille y parvenir et s'y acharne malgré les démentis que lui signifient ses œuvres une à une accumulées, la magie, que le monde suscité par lui soit à ses yeux et à ceux de ses lecteurs plus réel et plus solide que le monde même. Son ouvrage est le lieu de l'ambiguïté et de la contradiction parce que lui-même est ambigu et contradictoire. Le langage lui fait brusquement défaut et c'est par le langage qu'il doit se sauver; il est frappé de mutité et se trouve dans l'obligation de parler; « il n'a rien à dire et doit dire ce rien ». Le silence qui en lui seul, au sein du bavardage universel, s'est installé, il doit le résoudre en mots, et ces mots il ne leur voit pas de dignité plus haute que celle de le faire parvenir à un silence total, correspondant à l'univers de tous les possibles. Il doit passer du silence au silence par l'expression, de la réalité factice au réel par l'irréel, de l'existence à l'être par cette lente et continue désagrégation de lui-même que manifeste le langage fixé dans l'écriture. Sujet d'une métamorphose du monde qui s'opère par lui, il est également, de cette métamorphose, l'objet quasi impuissant.

Tout se passe en effet comme si, à partir d'un certain moment, ce n'était plus lui qui parlait, mais, par sa bouche, une sorte de langage impersonnel qui vit indépendamment de lui, possède ses propres lois et ne se laisse pas toujours reconnaître au passage. Paradoxe supplémentaire : c'est ce langage impersonnel qui l'exprime le mieux dans son originalité, sa singularité. Kafka, rappelle Blanchot, voulait écrire comme Flaubert, Baudelaire égaler Théophile Gautier et Pascal prouver l'excellence de la religion chrétienne par raisons démonstratives. Ils ont assez magni-

fiquement manqué leur but. Comme si cette littérature en laquelle ils entraient et dont ils avaient le plus grand désir de suivre les règles (toutes réductibles à celle-ci : bien écrire, écrire le mieux possible), sachant mieux qu'eux ce qu'ils avaient à dire, leur avait présenté à mesure les mots qu'ils devaient prononcer, un peu semblable en cela à l'infirmière qui passe mécaniquement au chirurgien le scalpel et la scie, et très différente en ce qu'elle a ici tous les pouvoirs et détermine des opérations non désirées par la simple présentation d'instruments qui suppriment la possibilité de toutes les autres. Encore une fois, tout se passe comme si Kafka, Baudelaire, Pascal avaient été condamnés à « faire du » Kafka, du Baudelaire et du Pascal. Blanchot va jusqu'à penser que la littérature est par excellence le domaine du *comme si*.

A quoi se ramèneraient donc ses contradictions, son ambiguïté, ses paradoxes? A cette mystification fondamentale, en même temps sa dignité la plus haute, selon laquelle elle donne la mort tout en la refusant. Il faut s'efforcer de voir ce que veut dire par là Blanchot dont tout le système semble fondé sur cette notion du « droit à la mort ».

« La mort, écrit-il, est la possibilité de l'homme, elle est sa chance, c'est par elle que nous reste l'avenir d'un monde achevé; la mort est le plus grand espoir des hommes, le seul espoir d'être hommes. » Et, comme dans les récits de Kafka, cette mort est impossible : l'homme qui meurt, perdant la faculté de la contempler, l'ignore; alors que par toute sa vie il y tendait, au dernier moment elle lui échappe; il ne se verra jamais mort. Se tourne-t-il vers les religions, elles lui refusent toutes la seule consolation qu'il désire, en le condamnant, par delà la mort, à une vie éternelle. Son propre destin et celui du monde ne seront jamais achevés. Il pense alors que la littérature est là qui lui permettra d'y mettre un terme.

Par elle, en effet, il nie tout ce qu'il nomme : « Pour que je puisse dire: cette femme, il faut que d'une manière ou d'une autre je lui retire sa réalité d'os et de chair, la rende absente et l'anéantisse. Le mot me donne l'être, mais il me le donne privé d'être. Il est l'absence de cet être, son néant, ce qui demeure de lui lorsqu'il a perdu l'être, c'est-à-dire le seul fait qu'il n'est pas. » Le langage est négation et destruction, c'est son premier temps. Mais à son tour il existe, et par sa seule existence il affirme, c'est son deuxième temps. Le troisième, auquel il parvient et qui est sa fin, unit dans une synthèse dialectique cette affirmation qui nie (l'existence) et cette négation qui affirme (l'être); il porte la mort dans la vie et la vie dans la mort; c'est là son ambiguïté fondamentale et le « double sens irréductible » qu'il transporte dans la littérature, l'origine du tourment qui ronge le littérateur. Sous ses multiples apparences c'est un tourment métaphysique : l'impossibilité de parvenir à l'être par l'impossibilité de parvenir

à la mort. Si l'on pense avec Blanchot que c'est également le tourment de tout homme, de tous les hommes le littérateur est le plus fou et le plus vain en espérant réduire ce tourment par des mots; mais puisque n'existe aucun autre moyen d'y parvenir, de toutes les tentatives humaines la sienne est la plus sage et la plus digne d'admiration. Les preuves de son échec disent que c'est également la seule qui vaille.

Maurice Nadeau.

Les petites filles modèles, par *Guy Dumur;* in-16, 256 p., 320 fr. (Gallimard). — Si ce « récit » d'amours successives avec deux jeunes filles, Annie, puis Joyce, avait pour auteur un écrivain en pleine course et non un débutant de vingt-sept ans, on s'irriterait sans doute. Cette analyse de souvenirs, cet univers sentimental où le monde extérieur et la nécessité n'apparaissent guère que comme pourvoyeurs d'images, ce recours à une forme d'art si classique, cette minutie et cette subtilité qui confinent souvent à la préciosité (et parfois tombent dans le charabia), cet emploi habituel du passé simple et de l'imparfait du subjonctif (qui sont en effet les temps et modes de base dans ce genre) : trop d'élégance, dirait-on, trop de distinction, trop de délicate culture, trop de ces qualités rares qui masquent l'absence d'un sens créateur.

Mais il s'agit du premier livre d'un garçon de vingt-sept ans : ce fait change la perspective, et donne à ce début un caractère assez éclatant. Il y a là une fluidité, une netteté de ligne, une fraîcheur et une sûreté de l'expression qui sont bien remarquables quand on les compare au pâteux, au mou, au gras, au crasseux qui sont la marque de tant de jeunes (et de tant d'adultes...). Des réussites extrêmement heureuses, qui abondent, font pardonner les pages ternes ou contournées, et quelques taches un peu trop voyantes.

Que M. Guy Dumur se garde de certains pièges. « L'expression des sentiments, fût-ce des plus médiocres, est toujours inférieure aux sentiments eux-mêmes » ou « d'ignorer s'il est possible ou non d'établir un dialogue avec les êtres que l'on aime le plus », ce sont des notions bien suspectes... — S.

La Ville de Plomb, par *Jean Meckert;* in-16, 336 p., 390 fr. (Gallimard). — Quelques jeunes gens de Belleville, garçons et filles; jeunes animaux, touchants et maladroits; de bonne volonté, mais qui pataugent dans leur vie, dans le bonheur, dans la détresse. L'un d'eux écrit un roman, *La Ville de Plomb*, dont Jean Meckert fait alterner des fragments avec les chapitres de son propre roman; le roman du héros transpose et traduit le roman du romancier sur le plan de l'anticipation symbolique.

Si Jean Meckert a voulu donner forme à des Signes du Temps, il a eu raison d'entrelacer les deux romans. Mais l'œuvre souffre de ce souci d'explication. Pourquoi n'avoir pas écrit plus simplement, et séparément, deux romans? Qu'auraient-ils perdu, si les intentions avaient été moins étalées? Et que n'auraient-ils pas gagné! — Le style rappelle celui des romans policiers de la « Série noire »; brutal, direct, syncopé, rapide : ce sont des vertus. Mais cet argot et cette familiarité seront-ils encore intelligibles dans dix ans? Ces formes de mode changent vite.

Toutes ces réserves — parce que le livre mérite qu'on prenne la peine de les détailler. Car c'est un des meilleurs de la saison; il est généreux, sensible, souvent excellent; et l'auteur mérite une estime très attentive. — S. P.

Portrait d'un Inconnu, par *Nathalie Sarraute;* in-16, 268 p., 330 fr.

(Robert Marin). — La préface de Jean-Paul Sartre, qui parle notamment de l'authentique et de l'inauthentique dans le roman, est forte et significative. Mais comment le suivre dans l'éloge qu'il fait du roman, à qui le mot d'inauthentique conviendrait beaucoup mieux et beaucoup plus qu'il ne dit? Les « mouvements secrets », les « ébauches d'action » que le héros a entrepris de capter sont si secrets ou si faiblement ébauchés qu'on piétine dans une brume grise plus proche du Néant que de l'Etre. — S. P.

Les Amandes d'Aix, par *Armand Lunel;* in-16, 288 p., 340 fr. (Gallimard). — (Quant au fond.) Un sujet d'allure doublement classique : les éveils d'un jeune garçon dans le cadre familial d'une maison de commerce d'Aix faisant le négoce des amandes; en 1909. (Quant à la forme.) Craignant sans doute de paraître dupe de son sujet, l'auteur le manipule familièrement : soit lyrique, soit goguenard. — Des juges réputés ont dit grand bien de ce livre; il ne m'a guère plu; c'est moi sans doute qui ai tort. — S. P.

Pour les fidèles de Péguy, par *Jérôme et Jean Tharaud;* in-16, 216 p. (Dumas). — S'il faut en croire la préface des Tharaud, leur livre relèverait modestement de l'art d'accommoder les restes : il serait fait des reliefs des notes et documents accumulés pour *Notre cher Péguy* et non utilisés dans l'ouvrage. — Soit; mais ces miettes d'un dossier sont bien précieuses : il ne fallait pas les laisser perdre. Ce sont des détails, des croquis crayonnés dans les marges; secondaires peut-être, ils animent et vivifient : les gestes mêmes de l'homme Péguy. Seul, le livre ne suffirait pas (déjà Pierre Péguy, curieusement, reprochait aux Tharaud d'avoir présenté autrefois un Péguy trop anecdotique) : mais c'est un appendice à certains égards irremplaçable. — S.

Romans policiers. — J. Hadley Chase — qui se confond avec Raymond Marshall — a réussi *Garces de Femmes* (« Série noire », Gallimard) : c'est un de ses meilleurs titres. La trivialité, la brutalité qui caractérisent l'auteur et la collection peuvent être de puissants ressorts dramatiques; ils combattent le vocabulaire et les attitudes de convention, exigent la rapidité du geste, précipitent l'accélération du récit. Mais — c'est la contre-partie — il faut des coups de théâtre à tout prix, et ce rythme étourdissant de tam-tam ne s'accommode pas toujours des exigences de la vraisemblance.... *A feu et à sang,* de Kenneth Millar (même collection), souffre du voisinage, et paraît, auprès de *Garces de Femmes,* plus relâché et d'un grain moins serré.

POESIE

MORTEFONTAINE, par *Francis Carco* (Albin Michel). — ECLUSES, par *Jean Metzinger* (G.-L. Arlaud). — LA MAISON BLANCHE, par *Maurice Carême* (Bruxelles, 14, avenue Nellie-Melba). — Il est excellent que Francis Carco nous donne enfin une édition de *Mortefontaine* accessible au grand public. La diffusion de cette suite nervalienne écrite à la gloire de la plus française de nos provinces ne pourra que valoir, en effet, de nouveaux admirateurs à celui qui, avant d'être le mémorialiste émouvant d'*A Voix Basse,* fut le sensuel poète en prose d'*Instincts* et le romancier aigu des *Innocents.*

Mortefontaine n'a pas l'intensité lyrique de l'*Ombre,* cette pièce étonnante où la poésie des capitales, des bouges enfumés, de l'aventure et de la nuit se confond avec la recherche angoissée d'une fille disparue dans la brume; mais ce bouquet de lieder et d'élégies à demi rêvées charme par sa grâce harmonieuse, sa pureté, sa fraîcheur et sa rare puissance d'évocation. Le doux nom de ce village cher à Corot comme à Nerval et dont le parc

fait songer à la mystérieuse et belle Mme de Feuchères convenait parfaitement à l'inspiration nostalgique de notre meilleur poète du souvenir.

Dans la première partie de ce recueil passent des enfants qui dansent la ronde et chantent des chansons d'autrefois où l'on entend pleurer des princesses captives et où l'on voit des chevaliers revenir de lointains pays. Des amoureux se poursuivent à travers la pénombre et le silence accueillants des forêts. Des ramiers volent au-dessus des étangs. Une île qui ressemble à Cythère s'évanouit à l'instant même que l'on croit y aborder. La lune brille sur un cimetière où reposent à jamais des jeunes filles, sœurs de celles que Gérard a célébrées dans son immortelle romance des *Cydalises*. Et Carco se tourne vers sa jeunesse pour nous confier à mi-voix :

Je me souviens de la bohème,
De mes amours de ce temps-là!
O mes amours, j'ai trop de peine
Quand refleurissent les lilas...
Qu'est-ce que c'est que cette antienne?
Qu'est-ce que c'est que cet air-là?
O mes amours, j'ai trop de peine :
Le temps n'est plus de la bohème.
Au diable soient tous les lilas!
Il pleut dans le petit jour blême.
Il pleut, nous n'irons plus au bois.
Toutes les amours sont les mêmes,
Les morts ne ressuscitent pas.

La seconde et dernière partie de *Mortefontaine* nous conduit loin des tireurs à l'arc, des seringas et des tourterelles vers la sombre rue maintenant détruite des alentours du Châtelet où Nerval fut trouvé pendu aux lueurs d'une aube pâle et froide et vers l'animation du quartier des Halles où ne cessent d'errer dès la tombée du soir de fantômatiques prostituées pareilles à des mortes. Puis, dans le poème final, rythmé en alertes pentasyllabes, Francis Carco nous parle d'un rosier blanc sur une tombe, et c'est encore sous le ciel léger d'Ile-de-France le sourire de Sylvie qui nous émerveille et nous retient.

●

Si, comme peintre, Jean Metzinger eut de précoces débuts, puisqu'il exposa au Salon des Indépendants dès 1903, alors qu'il avait tout juste vingt ans, il n'a commencé d'écrire des poèmes qu'aux approches de la soixantaine et il vient seulement de se décider à les réunir en volume sous le titre d'*Ecluses*. Henry Charpentier, qui les présente dans une longue et remarquable préface, a raison de nous dire qu'on discerne dans les vers de ce pertinent théoricien du cubisme à ses débuts « le goût des lignes nettes et de l'épure ».

Il y a dans la poésie de Metzinger un incontestable accent qui prête un caractère universel à l'évocation de simples faits divers, et qui pare la quotidienne réalité de la vie d'une atmosphère en quelque sorte surnaturelle et volontiers tragique. Son lyrisme audacieux où le jeu, la luxure et le crime sont mis en évidence ne manque pas d'un pouvoir dont l'acuité se marie fort bien avec je ne sais quel charme à la fois cruel et pervers.

Robert de La Vaissière, le grand poète en prose de *Labyrinthes* et de *Derelicts*, aurait beaucoup aimé des pièces telles que ces *Jeux Agrestes* dans lesquels, sous les feuillages d'un bois de banlieue, les parfums de la terre se mêlent à la saveur du sang ou que cette *Maison de la Nuit* pleine de lourde inquiétude et de fiévreux sortilèges :

Le drap funèbre, ô nuit, de ta robe d'hiver,
Tombe droit sur le port et me cache la mer!
Tant pis! je t'appartiens, ne suis-je pas moi-même
Un noir lambeau qui fond dans tout ce noir que j'aime!
Secret comme le chat, l'espion, le rôdeur,
Par l'humide ténèbre où s'amasse l'odeur
Des pays endormis dans leurs caisses, blocs d'ombre,
Je me joue à travers des embûches sans nombre,
Comme si ton démon me tenait par la main;
C'est que tous les pavés de ce mauvais chemin
Ont porté mon désir, cahoté ma pensée
Et c'est que ton bitume et ta brume glacée
Ravivent en mon cœur tes anciens éclats!
Depuis celle où mes yeux d'enfant se fermaient, las
D'interroger les vacillantes étendues,
O Nuit! me rendrais-tu mes mille nuits perdues?

Quoiqu'il subisse l'influence de Mallarmé, Metzinger demeure très personnel par le choix de ses thèmes et par les vivantes qualités de son inspiration. Son métier d'une rigueur extrême, mais toujours en accord avec ses richesses intérieures, s'accommode autant de l'alexandrin aux secrètes et profondes résonances que du souple et frémissant octosyllable. On doit également louer l'auteur d'*Ecluses* de ne jamais sacrifier aux facilités de l'archaïsme et de ne pas composer des vers dans le seul dessein de mener à bien un exercice musical. Ce premier livre nous apporte déjà plusieurs chants et plusieurs méditations d'une savoureuse plénitude et nous permet de considérer Jean Metzinger comme un des plus importants poètes révélés depuis 1945.

●

Avec Noël Ruet, dont le récent poème à la France a connu un légitime et grand succès, Maurice Carême représente excellemment la Belgique dans le groupe de la *Bouteille à la Mer* que dirige le spirituel Hugues Fouras et qui rassemble des poètes aussi ingénieux et sensibles que Roger Michael, Pierre Moussarie, Jacques Bibes, Henri Sales et Fernand Lot.

La *Maison Blanche* est le onzième recueil de vers écrit par

Carême et semble contenir le meilleur de sa production. Dès les premières pages on est arrêté par des pièces limpides comme une source et d'une vérité fort émouvante. La sœur et la mère du poète sont chantées avec un amour comparable à celui qui dans l'*Age d'Or* inspira tant de beaux vers au regretté Marc Lafargue que Remy de Gourmont plaçait justement très haut, et l'*Etoile du Matin* est une fervente prière à Notre-Dame où les fleurs des champs et des jardins se mêlent en des stances lumineuses. C'est toutefois dans la partie consacrée par Carême à sa femme que l'on rencontre cet aveu reconnaissant dont la naturelle simplicité charmera plus d'un lecteur :

Femme que j'ai choisie entre toutes les femmes
Pour la couleur naïve et fine de ton âme,
Femme venue vers moi à la belle saison
Avec ton cœur plus doux qu'un nid dans un buisson,
Femme qui portes mon univers dans tes yeux
Bleus comme ceux des fées au temps de mes aïeux,
Quand ton rire m'accueille au seuil de ma maison
Et que tes bras se lient autour de mes épaules
Avec le souple élan d'une branche de saule,
Quand tu me tends la bouche ainsi qu'une églantine
Offerte sans un mot par des mains enfantines,
Je ne sais plus ce que je suis : lumière, odeur
Et j'ai besoin, pour ne pas pleurer de bonheur,
De te serrer jusqu'à ce que nos deux poitrines
Retrouvent peu à peu le rythme égal et lent
De vagues balancées par le même océan.

Cinq ou six autres poèmes de cette tendre suite seraient à citer ainsi que la *Petite Fille* d'*Au Long des Jours*, fraîche et spontanée comme une élégie de l'admirable Francis Jammes d'avant *Clairières dans le Ciel*. Les pièces en mètres courts de *Petites Légendes* comptent sans doute parmi les préférées de Carême puisqu'il aime à les lire de sa voix grave et pathétique, mais à force de volonté dans le dépouillement elles visent trop souvent à l'effet. La *Maison Blanche* s'achève sur des poèmes au Brabant d'une vigoureuse ampleur lyrique et d'un sentiment de la nature pénétrant comme l'odeur des jasmins au milieu des nuits étoilées du mois d'août. Entre les poètes étrangers de langue française qui atteignent l'âge mûr, Maurice Carême est un de ceux dont l'œuvre originale et pure s'impose le mieux et dont nous sommes en droit d'attendre le plus. Faisons-lui donc généreusement confiance.

Philippe Chabaneix.

La fête profane : *Charles d'Eternod* (Collection des Iles de Lérins). — Le poète ronsardisant Charles d'Eternod poursuit, sans se soucier des modes et du temps, son périple victorieux. Les poèmes qu'il nous offre aujourd'hui sous le titre de « La fête profane » exaltent en stances d'une rare noblesse, en sons d'une grâce raffinée d'où toute préciosité est bannie, un hymne à l'amour, à la nature et à toutes les forces vives de la puissance créatrice. Charles d'Eternod sait unir en ses chants les deux courants profonds de la pensée méditerranéenne et du songe celtique qui sont « les universaux »

qui ont toujours fait la substance incorruptible de la poésie française. Nous ne pouvons que rendre un hommage ému et respectueux à une belle conscience d'artiste qui, contre vents et marées, défend nos plus légitimes traditions.

Solitude aux Vergers : *A.-P. Garnier*, à Paris, chez Garnier. — Auguste-Pierre Garnier occupe dans la poésie contemporaine une place importante et particulière. Cet élégiaque tendre et mesuré est d'abord un poète bucolique. Le sentiment qu'il a de la nature est loin de celui auquel nous ont habitué les poètes romantiques. Ici aucun panthéisme, point de débordements et de cris. Les paysages de sa Normandie natale qu'il ne se lasse point de décrire et d'évoquer pour son plaisir et pour le nôtre, transposent en leurs lignes sobres, leurs fraîches couleurs, le cycle des saisons de son propre cœur. La mélancolie nostalgique de cette poésie reste toujours discrète et tempérée. La passion s'y exprime avec d'autant plus de force parfois qu'elle y est plus intérieure et s'y devine à l'éclat tout à coup plus sombre d'un mot judicieusement placé qui découvre une plainte secrète.

Mais suivant la leçon de Virgile, Garnier retrouve dans le spectacle de cette campagne riche, dans l'harmonie et la douceur de ces paysages toujours mouillés et où rit parfois le soleil, un apaisement aux peines cruelles des jours, une sagesse souveraine et son chant pur et savamment modulé en acquiert une merveilleuse sérénité qui élève l'esprit jusqu'aux plus hautes régions du rêve et de l'amour. Son vers suit rigoureusement la tradition classique. Mais cette stricte observance de lois éprouvées ne lui ôte rien de sa souplesse native et de sa grâce sinueuse.

Le parfum du silence : *Jean Kobs* : Imprimerie Vaillant Casmamie, à Liége (Belgique). — Ce livre copieux qui nous vient de Belgique est l'œuvre d'un prêtre. Jean Kobs a un don incontestable de poète. Il a le sens du concret, de la beauté des choses créées, de la vie secrète et mystérieuse des objets qui nous entourent et qui font partie de nous-même autant que nous faisons partie de l'univers créé par la souveraine intelligence et l'ineffable bonté. Les paysages, les fleurs, les lignes et les sons lui sont prétextes à longues rêveries qui toutes concourent à l'exaltation du divin. Il y a un accent profond dans ces chants qui demeurent familiers, dans la vie quotidienne, et qui savent cependant nous ravir jusqu'aux plus hautes conceptions religieuses.

Jean Kobs écrit des vers nombreux et bien frappés, qui sont respectueux des plus strictes disciplines classiques. Il ne recherche pas l'originalité à tout prix. Mais dans l'usage des mètres depuis longtemps hérités de ceux qui forgèrent notre langue, il trouve l'expression parfaitement adaptée à l'objet qu'il s'était proposé. Et c'est le caractère essentiel de toute vraie poésie.

Poésies choisies 1932-1946 : *Yves Bescou* (Debresse, éditeur). — André Fontainas aimait ce poète breton transplanté à Paris et qui a gardé tous les caractères de sa race et l'amour et la nostalgie de la côte armoricaine. Ce premier livre publié est un choix de poèmes qui s'échelonnent sur quatorze années. Le livre se divise en trois parties : Bretagne; Déchirements; Fantaisies et caprices.

Dans la première partie le poète nous apprend que son père est mort en mer dans la houle d'Islande. Ce fils de pêcheur breton a gardé le caractère à la fois rude et sensible de cette race forte et résignée. Le poète chante son enfance, la nostalgie des paysages armoricains et il trouve des accents émouvants et nouveaux pour, dans un style familier et direct, mais toujours essentiellement poétique, nous faire ressentir les mouvements même d'un cœur gonflé de tendresse et de mélancolie.

« Déchirements » se rapportent à des peines plus actuelles qui ont mûri le cœur et la pensée du poète. Il en sait dominer les affres et dans une forme pure et d'une rigueur toute classique en exprime pudiquement le tourment que l'espérance et la foi rassérènent.

« Fantaisies et caprices » nous livrent un aspect tout différent et plus aimable de cette poésie qui tout en restant toujours prompte à l'émotion, sait aborder tous les thèmes que proposent la nature, la vie à la pensée de l'homme. Celui de la connaissance est ici abordé avec prudence mais témoigne d'une certaine hauteur dans la conception poétique. Le sentiment de la mort toujours latent donne à cette poésie une gravité qui parfois touche à la grandeur : nous songeons alors particulièrement au très beau sonnet qui s'intitule « Beata Beatrix ».

Rossignol : *Armand Godoy* (Editions Egloff, Paris). — Nous avons

précédemment rendu compte du beau livre d'Armand Godoy : « Mon fils, mon fils ». Ce poète qui longtemps chercha à travers diverses écoles, dont le Musicisme de Royère, une forme personnelle, s'est maintenant, enrichi d'expériences diverses tentées avec une belle conscience d'artiste, débarrassé de tout romantisme et de tout procédé, pour ne garder que ce qui était réellement valable. Il est revenu à la forme purement classique, s'est dépouillé de tout élément adventice, pour ne conserver que l'essentiel. « Rossignol » n'est en réalité qu'un seul poème, construit comme une symphonie. Trois sonnets en alexandrins forment une introduction grave qui donne tout de suite le ton sur lequel se modulera son chant. Ce poème douloureux est la suite naturelle de « Mon fils, ô mon fils ». Le deuil cruel qui a si profondément marqué la vie du poète se prolonge ici dans une plainte déchirante où l'amour paternel s'exprime dans un sentiment profond que l'espérance et la foi exaltent dans l'éternité de l'amour divin. Le cœur du poème est formé par une suite de treize sonnets allant du vers de trois syllabes à celui, si difficile à réussir, de quinze syllabes, rythme rare employé par Moréas et par Fontainas dans quelques pièces maitresses. Les rythmes progressifs imitent véritablement le chant du rossignol nocturne qui remplit les ténèbres universelles d'une mélodie bouleversante d'amour et d'espoir. Cette forme est merveilleusement adaptée à la signification poétique d'un sentiment noble et grand où tout le mystère de l'homme est évoqué dans un chant magique et pur qui module avec une aisance et une justesse où rien n'est laissé au hasard et où la sobriété de l'ornement fait corps indissolublement avec la pensée exprimée.

Au bord de la nuit, par *Robert-Paul Truck* (Yves Demailly, édit.). — Ce livre s'offre à nous dans une présentation élégante et discrète. Une préface pertinente et sagace du bon poète Léon Bocquet nous introduit à la lecture de ces poèmes en vers rigoureusement classiques aux coupes variées et savantes, aux rythmes mélangés qui épousent exactement le mouvement profond de l'inspiration lyrique. Le ton tantôt familier, tantôt légendaire de ces poèmes, crée une atmosphère de rêve où notre esprit prend un nouvel élan à travers l'ombre vers la lumière. Une ironie discrète tempère certains accents mélancoliques et graves où le sentiment de la mort s'exprime en arrière-plan et donne à l'ensemble de l'ouvrage un ton d'émotion profonde aux accents voilés.

Terre lourde, par *Marc Leibovici* (Paris, Librairie Huck). — Ce livre, très émouvant et d'une grande noblesse de sentiment, est dédié à la mémoire du fils du poète, le sous-lieutenant Maurice Leibovici, mort au champ d'honneur le 31 mars 1945. Ces poèmes, inspirés par les horreurs que la guerre impie répandit sur le monde, sont animés d'une sainte colère. Marc Leibovici a su toutefois éviter l'écueil où tombent généralement les poètes qui abordent ce genre entre tous difficile : l'emphase. Au contraire, il exprime dans un langage simple et direct son émotion et sait nous la faire partager. Les vers obéissent à la plus rigoureuse tradition classique. Le chant est toujours bien modulé et le ton juste. Si ces poèmes ne révèlent pas une grande originalité, du moins la hauteur des sentiments exprimés en de justes cadences font de ce livre un ouvrage digne de retenir l'attention des amateurs de vers bien faits.

De fleurs et d'ombre, par *H. Allard-Bescherelle* (Paris, Éditions de la Force). — Ce livre luxueusement présenté sur papier d'Auvergne par les éditions de la Force et qui est à notre connaissance le premier de cet auteur dont le nom a été immortalisé par un excellent dictionnaire dû sans doute à l'un de ses ancêtres, révèle un poète authentique et un très consciencieux et très bel artiste du vers. Ses principaux dédicataires : Yves-Gérard Le Dantec et Vincent Muselli auquel il consacre une très belle pièce, indiquent nettement où vont ses goûts et ses préférences. Cette poésie très décantée en sa forme régulière et savante ne proscrit point l'ornement ni une décorative mythologie. Cela est assez pour nous plaire. Pour caractériser ce poète, nous reprendrions volontiers la belle expression du regretté Eugène Marsan : Poète symboliste d'inflexion classique. Mais cette observation rigoureuse des règles n'exclut pas certaines recherches, et dans ce sens les deux pièces : *Diptyque* et *Chanson*, écrites en quatrains symétriques sur la même page et qui dans chacune se répondent, constituent une trouvaille heureuse et originale. Un beau sentiment mystique se fait jour au cours de ces poèmes et

leur confère une gravité et une exaltation spirituelles qui nous transportent aux plus hautes régions de la méditation religieuse. Ce livre retient longtemps notre attention et nous plonge dans une atmosphère de lente rêverie qui prolonge ses échos dans notre âme, une fois les pages refermées. Le nom d'Allard-Bescherelle **est à** retenir et nous suivrons toujours avec beaucoup d'intérêt la production poétique de cet esprit sensible dont la noblesse de l'expression ne le cède en rien à celle du sentiment et de la pensée.

Polymnie ou le nouvel art poétique, par *Paul Zenner* (Paris, 1949, sans nom d'éditeur). — Paul Zenner, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs à propos d'un charmant livre de pastiches : « Les 36 manières d'accommoder un crépuscule au bord de la mer », excelle dans ce genre mi-ironique, mi-sérieux, beaucoup plus sérieux d'ailleurs qu'il n'a l'air de le vouloir lui-même. Ce nouvel art poétique remet en honneur avec grâce et esprit tout ce qui donne à la poésie vraiment française et digne de ce nom son caractère éternel et qui fut si étrangement bafoué par toute une école turbulente et déjà pleine de poncifs. Ce retour à la fantaisie, à la grâce, à la clarté, est un bain de santé dans la gabegie actuelle où sont jetées toutes les valeurs. Ce livre amusant, sans prétention, écrit en vers familiers mais toujours rigoureusement soumis aux règles éternelles de la prosodie classique, nous charme et parfois nous émeut par l'amour qu'il manifeste pour ce qui demeure authentique dans le chant et dans l'expression purement poétiques.

JEAN POURTAL DE LADEVÈZE.

THÉATRE

CONCOURS DU CONSERVATOIRE. CONCOURS DES JEUNES COMPAGNIES. — Tout a été dit sur le Conservatoire depuis plus de cent ans qu'il y a des élèves, et qui concourent. Tout a été dit, et surtout de faciles et injustes dénigrements. Une des plus solides traditions de la presse est bien le ton de désinvolte sévérité qu'elle croit devoir généralement employer pour rendre compte de ces épreuves en principe scolaires, à qui les conditions mêmes de notre métier d'acteurs confèrent en outre un caractère sportif. On cite volontiers les quelques grandes personnalités théâtrales dont le Conservatoire n'a pas voulu, ou qu'il a laissé partir sans récompense.

Mais on omet de citer en contre-partie les vedettes authentiques dont l'aurore s'est bien régulièrement manifestée dans ce concours. C'est que la liste en serait trop longue. Certes, il y eut des palmarès erronés, ou manifestement injustes, mais beaucoup moins qu'on ne croit. Ce qui est plus fréquent, ce sont les palmarès non ratifiés par la suite de l'histoire. Il n'est nullement prouvé que la faute en soit toujours imputable au manque de clairvoyance des juges. On oublie trop qu'un talent d'artiste n'est pas un lingot d'or ou une pierre précieuse, fixe, solide, inaltérable mais qu'il est la fleur d'un être humain, quelque chose de vivant, dont la croissance, l'épanouissement, la splendeur ou l'anémie, la maturation ou l'avortement sont régis par toute la complexité des lois mêmes de la vie. Il m'est souvent arrivé de parler élevage ou horticulture quand j'essayais d'expliquer à des profanes ce qu'est la formation de nos élèves-acteurs. Car le mot formation est beaucoup plus exact que le terme, trop intellectuel, d'enseigne-

ment. Il y a des talents tardifs, encore verts et mal formés à la saison normale; il y a des talents de serre, fleurs dociles et somptueuses qui n'auront plus jamais le même éclat dans la pleine terre de la carrière; il y a des talents tortus, graines malchanceuses, dont l'exceptionnelle vigueur fabrique vaille que vaille racines insolites et pousses épineuses : s'ils triomphent ultérieurement, ils apparaîtront pittoresques, mais à leur départ ils ne sont que rabougris. Il y a aussi les talents hâtifs, dont la sève impatiente tarira ausi vite qu'elle est montée, ou qui ne résisteront pas à quelque bise inattendue... Il y a enfin les circonstances extérieures qui peuvent marquer des êtres comme les intempéries marquent des récoltes : combien de jeunes aspirants de théâtre, anémiés par les privations des dix dernières années, frappés même dans leur évolution glandulaire et nerveuse, nous ont fait ainsi l'effet de fruits sur lesquels il avait grêlé!

Oui, mécomptes et surprises entrent dans les règles du jeu, comme chaque fois que l'on se mesure avec la vie. Consolation pour les concurrents malheureux, incitation à une modeste prudence pour les critiques et les juges, ce contact aléatoire avec le mystère vivant fait aussi que ces épreuves ne manquent jamais de passionner leur public.

Elles se sont déroulées cette année dans la grande salle Comédie-Française-Luxembourg, le veto de la commission de sécurité ayant frappé d'interdit l'antique petite salle du vieux Conservatoire pour sa charpente vétuste et ses dégagements exigus. On bénéficiait donc d'une vaste scène, normalement éclairée, et d'un admirable cadre passe-partout constitué par un jeu de souples draperies grises ouvrant sur des rideaux noirs (Soit dit en passant : une telle présentation servirait toutes les tragédies du répertoire avec autrement de bonheur que les inventions ruineuses et saugrenues produites à grand tapage depuis quelques années...)

Il faut bien l'avouer, ce concours si heureusement agencé ne fut pas un concours exceptionnellement brillant. Mettons toutefois à son crédit la quasi-résurrection de l'épreuve de tragédie, qui réunissait cette année huit concurrents, après être descendue à... deux! Tragédiens? Les controverses ne sont pas près de se clore sur le sens que l'on doit donner à ce mot. On sait bien qu'idéalement le tragédien devrait être fort comme le Discobole, beau comme Apollon, qu'il faudrait que sa voix fût celle de Caruso, son âme celle de Corneille, son goût celui de Racine... La gloire lucrative du sport, et aussi du cinéma, a détourné à son profit actuellement l'imagination de la plupart des adolescents promis à l'éclatante splendeur physique. Avant de savoir qui est Hippolyte et de qui Rodrigue fut vainqueur, ils s'enflamment aux compétitions éliminatoires du football local et du cyclisme scolaire. Nous devons nous faire moins exigeants que jadis, quant

à la taille, à la musculature, à la vraie beauté. Mais peut-être ceci aura-t-il pour avantage de nous faire veiller plus jalousement à la sauvegarde essentielle : celle de l'harmonie, et de la justesse. Nous aimons qu'un jeune acteur sache retrouver sous les beautés rhétoriques de la tragédie la vérité humaine qui les supporte et les anime, comme les grands peintres aimaient peindre d'abord nus les personnages qu'ils drapaient ensuite. Qu'un élève sache toucher cette vérité, décaper une interprétation de ses couches d'intonations traditionnelles, et se garde cependant de tomber dans la platitude ou dans la trivialité, et nous voilà ragaillardis, attentifs et pleins d'espoir.

Ce fut cette année l'aventure de Jean Leuvrais, grand garçon brun au teint pâle, à la forte mâchoire et au regard vert, qui s'est attaqué à la grande scène d'Auguste, de *Cinna*. Un Auguste encore près des cruautés d'Octave, un Auguste qui ne sait pas que Corneille, à l'acte suivant, va le toucher de la grâce, un Auguste dangereux, dans sa réaction taciturne contre ces blessures secrètes à quoi l'ont exposé ses tentatives de bonté envers Cinna, envers Maxime... Je songeais en l'écoutant à cette leçon que Bonaparte, Premier Consul, donna à Talma, en lui permettant d'écouter certains entretiens politiques de Saint-Cloud et de la Malmaison, et d'y juger avec quelle simplicité de ton se traitaient les plus grandes affaires...

Talma eut de la chance. Il arrive, en effet, que le tragédien ait à vivre des situations, à exprimer des sentiments qui échappent à l'expérience moyenne de son milieu : Napoléon en savait plus, sur l'aventure d'Auguste, que tous les professeurs de diction. Il eût bien fallu, pour un certain Polyeucte qui nous fut présenté le même jour, quelque secours extérieur de même importance. Par quelle ignorance, par quel mauvais goût banal a-t-on si souvent tendance au théâtre à affadir, à déviriliser tous les chants d'amour qui ne sont pas de l'amour charnel? On voit la même faute se reproduire perpétuellement pour du Péguy, pour du Claudel, pour l'admirable scène d'Elvire de *Don Juan*. Qui donc expliquera à ces enfants que la course au martyre est une suprême épreuve d'athlétisme, où toutes les forces sont portées et tendues au-dessus d'elles-mêmes, et non pas un langoureux glissement dans une manière d'euthanasie? et qu'il faut être puissamment vivant pour se porter volontairement au-devant de n'importe quels bourreaux? Qui donc leur fera sentir que les équivalences picturales et rythmiques de l'enthousiasme de Polyeucte sont dans Michel-Ange et dans Sébastien Bach, et non pas aux écœurantes polychromies de la statuaire commerciale, ni aux douceâtres étirements des *O Salutaris* de messes de gala?

Parmi les élèves-femmes, un premier prix a récompensé Mlle Martinet pour une scène de *Phèdre* harmonieusement pensée, exécutée avec un soin sans défaut. Elle fut moins heu-

reuse au concours dit de comédie (qui comprend tout : de Molière à Feydeau, de Marivaux à Sartre, de Musset à Claudel, de Mérimée à Anouilh, tout, à l'exclusion de la tragédie classique). Elle affrontait la surhumaine scène de l'*Otage*. Gênée dans le développement de la situation par les nécessaires coupures, elle a bien exprimé la vaillance quelque peu virile de Sygne de Coûfontaine dans la lutte avec Turelure, mais elle n'a pu briser ensuite cette dureté où elle s'était enfermée. De justes récompenses ont tiré du lot des concurrentes Nathalie Nerval, autoritaire et pathétique, Christiane Gautier, bien finement féminine, et la jeune beauté vibrante de Nicole Maurey, et l'humour frais, précis et plein de promesses de Frédérique Hébrard.

Du côté des hommes, Leuvrais s'affirma, lyrique et amer dans *Macbeth*, sarcastique et libre — et toujours si intelligent! — dans le *Pygmalion* de Bernard Shaw (2e prix). Un pot pourri assez arbitrairement tiré du *Caligula* de Camus fit un bon concerto pour la très moderne virtuosité de Roland Alexandre (1er prix) et les ternes mésaventures quotidiennes d'un bureaucrate banlieusard de Tchekov cocassement ensoleillées par l'inventive conviction marseillaise de Jean Galabru nous donnèrent dix minutes de vraie joie et valurent à cet élève savoureux un premier accessit amplement mérité.

❸

« Sur le Racine mort le Campistron pullule », disait Victor Hugo dans la guerre romantique. Il arrive ausssi, à voir le foisonnement de tant de petits groupes de théâtre improvisés, sans compétence, sans technique, sans esthétique originale, sans pièces à révéler, sans états de services, sans promesses d'avenir, qu'on imagine l'antique domaine du théâtre comme un splendide château historique dont le luxe ne se peut plus soutenir, et qui voit son parc envahi par la moisissure informe des lotissements.

L'Etat cependant ne renonce pas à prodiguer ses encouragements, ni la critique à rendre compte de ces expériences trop souvent décevantes. Cette obstination généreuse est peut-être en fin de compte plus raisonnable qu'il ne semble. Elle entretient au moins en état de fertilité le terrain sur lequel peut-être, un jour, tombera enfin la bonne graine.

De la compétition de cette année, à peine achevée à l'heure où j'écris et dont les résultats ne sont pas encore connus, retenons Raymond Hermantier, déjà signalé par plusieurs spectacles, et qui, avec une troupe où dominent des éléments empruntés au Conservatoire, a montré un spectacle truculent, turbulent et sonore. Les voltes et les pirouettes de la Comédie-Italienne (le thème de la pièce étant les aventures et mésaventures d'une troupe de comédiens errants) s'y sont peut-être quelque peu alourdies et ensauvagées. Mais s'il reste à Hermantier de s'affiner, de se

policer, de canaliser et varier les effets de sa verve, du moins est-il en possession de ce qui ne s'acquiert pas : la force et l'élan vital.

Retenons aussi une jeune troupe vaudoise : les *Faux Nez* de Lausanne, qui pourrait bien, à sa manière, apporter un « matériau » théâtral nouveau, comme l'a fait en son temps le groupe Grenier-Hussenot. Formés, semble-t-il, par les techniques spéciales issues des recherches de Copeau, mises au point et répandues dans toute la jeunesse scoute par Chancerel, les *Faux Nez* sont assez bien adaptés les uns aux autres par un long travail commun pour pouvoir se saisir d'un thème de jeu — en l'espèce un texte, et non une pièce, de Sartre — et partir de ce thème pour le développer en variations d'improvisation collective. Peu importe que cette improvisation soit, par la suite, réglée, mise au point, répétée : les Italiens de la Commedia dell'Arte n'agissaient pas autrement. L'intérêt est dans ce style nouveau que cette jeune troupe a porté à un haut degré de virtuosité. Peut-être n'avons-nous pas toujours retrouvé dans leur inspiration dynamique, haute en couleurs et ample de mouvements, ces touches d'humour mélancolique, ces brusques et délicates dissonances d'ironie, cette raillerie voilée du jeu lui-même qui font de la *Parade* de Grenier-Hussenot un véritable chef-d'œuvre. Mais les Lausannois sont nourris à une puissante tradition locale de caractère épique et paysan : celle qui organise chaque année la grandiose fête des Vignerons de Vevey. Il ne faut pas nous étonner de leur robustesse de bon aloi, mais peut-être les en remercier au contraire.

Et puis on a appris sur eux des choses bien sympathiques : ils essaient de réduire au minimum dans leur vie collective le rôle de l'argent. Ils campent — et à Paris ce fut dans un authentique terrain vague — et dans les villages où ils jouent, ils demandent simplement qu'on les ravitaille en nature, selon les besoins de l'étape. S'ils réussissent à durer, ces *Faux Nez* pourraient bien rapidement prendre bon et vrai visage.

Dussane.

CINÉMA

RENOUVEAU DU CINEMA FRANÇAIS. — Donc, le jury belge de Knokke Le Zoute, après avoir, je crois, longuement balancé s'il nous décernerait le prix de la meilleure sélection nationale (au moment de mon départ, c'est-à-dire aux trois quarts de la compétition, chacun pensait qu'il nous serait attribué), a décidé de préférer au nôtre le choix américain, tout en nous couvrant de lauriers — prix du meilleur interprète à Bernard Blier, prix du meilleur scénario aux *Casse-Pieds,* trois prix à des courts métrages — qui, en fait, nous attribuent un second

rang généreux. On voit que ces juges nous situent franchement au-dessus de l'Italie (bien que celle-ci remporte légitimement le Grand prix grâce à l'admirable *Voleur de bicyclette*) et de la Grande-Bretagne (aucun prix, alors qu'elle dominait tous les concurrents de la tête et des épaules en 1947). Je vois trois raisons pour nous de garder cependant quelque modestie devant ce relatif succès. Tout d'abord l'inévitable part de hasard, ou d'arbitraire extrinsèque, qui entre dans la compétition. Puisqu'il y a, en effet, cinq festivals, dont deux de plus haute réputation spectaculaire — Venise et Cannes —, nul certes ne peut affirmer que chaque pays a présenté vraiment sa meilleure sélection des derniers mois à Knokke. En second lieu, nous avons, comme à Bruxelles en 1947, fait un effort diplomatique énorme, dont il est difficile de démêler dans quelle mesure il nous a servi aux yeux du jury : visite d'une grande vingtaine de vedettes et de cinq ou six metteurs en scène, présence de l'ambassadeur et d'une quarantaine de journalistes — en quoi la générosité des organisateurs n'a certes d'ailleurs pas été pour rien —, et surtout ampleur de notre représentation cinématographique. Qu'on pense, en effet, que nous avons soumis huit films de long métrage, contre six à trois pour chacun des autres grands pays producteurs, et que le nombre de nos courts métrages, soit de compétition, soit de rétrospective, a pareillement excédé celui de nos concurrents. La troisième raison qui doit aussi nous inciter à quelque modestie, c'est que nous n'avons certes pas présenté un seul chef-d'œuvre. A cet égard, nous faisions plus brillante figure à Bruxelles, avec le *Silence est d'or* et le *Diable au corps* (je suis heureux à ce propos de confesser que la condamnation presque sans réserves que j'ai formulée naguère sur ce film ne m'a fait nul honneur à l'époque).

Il se trouve cependant que les huit films de long métrage présentés par la France à Knokke sont d'une bonne qualité moyenne; il se trouve surtout qu'ils témoignent d'un indéniable renouveau du cinéma français. Tout se passe comme si une époque était révolue. Elle a certes donné encore un film de classe tel que les *Amants de Vérone* : mais on y peut voir comme le point d'aboutissement, et d'une certaine manière, comme le point de perfection d'une école; simultanément, deux films de la même démarche ensemble lyrique et *désabusée*, si longtemps caractéristique de la vocation du cinéma français, ont été deux noirs échecs, selon moi du moins *(Manon* et *Pattes blanches).* Parallèlement à quoi, nous observons un éclatement de tous les genres, et l'amorce, ici et là, d'un retour aux sources. Pour l'éclatement des genres, ce n'est pas douteux. Voyez plutôt la liste des films projetés à Knokke. *Tabusse :* un film de nouvelles sur un ton commun, liées sans arbitraire par un fil directeur et par le triple thème de la solitude, de la misanthropie et de l'amour. *Gizi :* une longue nouvelle de romanesque dépravé, due à la

plume de Mme Colette, étoffée par Pierre Laroche, et le prétexte à toute une broderie 1900. Les *Amants de Vérone :* un film littéraire. Le *Point du jour :* un argument sur un documentaire social, et non un documentaire social sur un argument. L'*Ecole buissonnière :* une démonstration montessoriste en décors naturels. Les *Casse-pieds :* une conférence moraliste et de chansonnier évolué avec l'emploi des truquages. Le *Silence de la mer :* autre film littéraire, mais bâti sur un réseau de gageures qui en fait un cas unique. Les *Parents terribles :* théâtre filmé. Sur quoi je puis en toute sécurité aborder mon autre point, celui du retour aux sources.

Le cinéma français a retrouvé, non point le cinéma muet, bien entendu — stade dépassé, stade mort —, mais le sens du silence. Il a retrouvé aussi le sens du décor naturel. De ce double point de vue, à des titres et à des degrés divers, des films comme *Tabusse*, le *Silence de la mer*, l'*Ecole buissonnière* (malgré le discours du cancre et l'accent provençal) et naturellement *Jour de fête*, sont significatifs. A cette dernière œuvre, j'ai consacré déjà une note élogieuse. Ce n'est décidément pas assez faire. Je me crois le devoir de dire ou redire le mérite exceptionnel de Jacques Tati, mime exceptionnel, silhouette inoubliable, metteur en scène qui a retrouvé le meilleur comique de l'écran et lui a conféré la bonne grâce (le burlesque est si souvent crispé!) et la poésie même, pour ne dire rien du sens mimé du dialogue délibérément — on veut l'espérer du moins — pas compréhensible, ni de la performance d'avoir battu, en réalisant une œuvre de premier rang, le record de la production à peu de frais. Et, avec Jacques Tati présentement en tête du peloton, voici que naissent ou s'affirment des talents nouveaux. Jean-Paul Le Chanois, scénariste ingénieux, devient metteur en scène avec quelque bonheur. René Wheeler va l'imiter en prenant le contrepoint de la « production », c'est-à-dire en racontant des histoires qui lui tiennent à cœur plutôt que des histoires comme en veulent les marchands, dans la naïve conviction qu'ils connaissent le public, qu'ils ont un public. Jean Gehret fait mieux encore que de confirmer ses promesses. André Chamson, venu au cinéma après Jean Cocteau, voici deux écrivains français du premier rang qui se peuvent dire auteurs de films. Dans un autre ordre, naissent des étoiles. Anouk Aimée, Danielle Delorme (Gigi), Nicole Courcel. Je cite en vrac. Je n'établis pas un palmarès. On voudra bien excuser les omissions. Mais il est une certitude que ces quelques noms seuls proclament. Nous vivons le renouveau du cinéma français. Il était temps.

Jean Quéval.

Histoire d'une mauvaise femme. — Oui, du décor, du costume, de la photographie, tout. Mais pourquoi tourner en Argentine un film inspiré de l'*Eventail de lady Windermere?* (Knokke).

Sorry, wrong number. — Une

construction inventive sur une pièce radiophonique. Les origines demeurent transparentes. Pour le reste, un essai de grand-guignol sur des données téléphoniques. Mise en scène d'Anatole Litvak (Knokke).

Adam et Evelyne. — Sur des données fragiles, naïves et arbitraires, finalement ce film anglais est une bonne comédie américaine, plutôt améliorée par la subtilité des rapports entre les personnages et par une plus fine qualité de l'humour. Construction boiteuse due sans doute à la collaboration de cinq scénaristes. Stewart Granger, généralement détestable, est fort bon, et Jean Simmons excellente. (Knokke.)

ARTS

HENRI MATISSE AU MUSEE D'ART MODERNE. — Le Musée d'Art moderne présente les œuvres exécutées par Matisse pendant la saison 1947-1948. De cette exposition, on sort tout baigné d'allégresse. « Délectation » dirait Poussin. Certes, il n'y a plus à faire l'apologie de Matisse. Son œuvre est faite. On sait déjà qu'elle restera et quelle sorte de joie elle donnera aux hommes. Mais, dans cette grande construction, toute d'équilibre et de lumière, à la fois si voulue et si spontanée, le travail de cette dernière année prend une signification particulière.

Au bout de la guerre, plus facilement que l'écrivain, l'artiste a retrouvé les sources de la joie créatrice. La nature était là, intacte et riche, prête à servir de thème aux variations les plus ingénieuses. L'artiste est toujours libre de l'interpréter à sa guise. Matisse, à près de quatre-vingts ans, s'engage résolument dans la voie la plus joyeuse et la plus éclatante. Une telle fraîcheur rayonne de ses œuvres récentes qu'à les voir rassemblées on se sent vivifié, et comme rajeuni. Ce n'est pas le hasard qui lui fait illustrer Ronsard et Charles d'Orléans, mais une parfaite correspondance entre ces textes et le besoin de bonheur qui est en lui.

Arrivés à ce degré de maîtrise, beaucoup d'artistes ont cherché à varier leurs moyens d'expression. Comme un romancier qui s'attaquerait au théâtre et au cinéma, le peintre tente de s'exprimer par la gravure, la tapisserie, le tissu peint. Parfois, il invente un procédé nouveau. Sans doute, en changeant d'outil, se sent-il plus libre dans son inspiration. Matisse est déjà, depuis bien des années, un grand tapissier. Mais il affectionne aussi les dessins au pinceau et à l'encre de Chine et il a presque inventé les tableaux en papiers de couleur découpés. « Ces images aux timbres vifs et violents sont venues de cristallisations de souvenirs de cirques, de contes populaires ou de voyages », dit-il. De ces papiers, il compose d'étranges féeries dont le seul danger est de faire école. Matisse seul peut jouer avec une telle audace de ces décorations rutilantes. Lui seul peut mettre à côté d'un vert cru un mauve ou un rouge violent sans rompre l'harmonie de ces poèmes colorés.

Tout paraît chance miraculeuse dans cette œuvre. Mais, à lire les textes de Jazz, rédigés par Matisse lui-même, on s'explique

par des raisons plus profondes un tel bonheur de forme et de couleur. Et d'abord, l'œil du peintre : « Dans un figuier, aucune feuille n'est pareille à une autre, elles sont toutes différentes de forme, cependant, chacune crie « Figuier ». Puis, un coup d'éclairage sur la volonté créatrice, qui fait songer au « jugement partout » du Poussin : « Si j'ai confiance en ma main qui dessine, c'est que pendant que je l'habituais à me servir, je me suis efforcé à ne jamais lui laisser prendre le pas sur mon sentiment... La main n'est que le prolongement de la sensibilité et de l'intelligence. Plus elle est souple, plus elle est obéissante. Il ne faut pas que la servante devienne maîtresse. » Et, devant les gravures du Ronsard, quand on s'émerveille de ces contours parfaits, de ce trait aérien qui circonscrit son visage, une fleur ou un fruit : « Mes courbes ne sont pas folles... La verticale est dans mon esprit... Elle m'aide à préciser la direction des lignes... Mes courbes ne sont pas folles. »

L'EXPOSITION POUSSIN A LA BIBLIOTHEQUE NATIONALE. — On vient d'installer galerie Mazarine les Poussin du Louvre, à l'exception de ceux qui se trouvent au Petit Palais. Des dessins, des gravures, des tapisseries sont groupés autour des peintures qui se trouvent ainsi présentées dans un décor dont la date est à peu près contemporaine de celle de leur exécution. Belle occasion de revoir les lavis du Louvre et de l'Ecole des Beaux-Arts ainsi que les meilleures gravures de la Nationale. On y retrouve ces études d'arbres, d'un naturel si puissant, d'où sortit l'univers de feuillages et de branches qui forme le fond des grands tableaux du Poussin.

Mais le cadre très somptueux de la galerie Mazarine fait quelque tort à la peinture. Déjà, ses contemporains reprochaient à Poussin de n'être pas habile coloriste. Et sa peinture vieillit mal. Les fonds remontent et prennent une coloration bleuâtre qui assombrit la toile. Aussi, dans un décor trop riche, cette peinture apparaît comme ternie. Il faudra se ressouvenir de cette expérience quand on choisira au Louvre la teinte qui conviendra à la nouvelle présentation des Poussin. Il faudra aussi y songer si l'on entreprend de réunir — comme il en est question et comme c'est souhaitable — dans un grand hommage à Poussin, toutes les œuvres de ce maître qui se trouvent dispersées à travers le monde.

L'ENFANCE A LA GALERIE CHARPENTIER. — On gagne à tous les coups en jouant sur l'enfance. Devant un jeune modèle, l'artiste le plus sévère s'humanise et laisse aller la main. Le trait dur de Suzanne Valadon se charge de tendresse quand elle fait le portrait de son fils. Et le cruel Van Dongen campe une jolie

petite fille que l'on peut voir Galerie Charpentier sous le titre : « R. est une rose. »

Ce thème est donc prétexte à un rassemblement d'œuvres charmantes. Renoir y triomphe, car c'est le peintre de l'enfant par excellence. A ses côtés, citons, sans ordre, Berthe Morisot, Modigliani, Corot, Boilly, Ingres, Derain, M. Blanchard, sans compter un étonnant Bazille, et deux magots : l'enfant Roullin de Van Gogh et la fillette à la poupée du Douanier Rousseau. L'exposition aurait peut-être gagné à être limitée dans le temps. Les primitifs, par exemple, auraient pu être supprimés, le thème de la Vierge à l'enfant étant lui-même assez vaste pour fournir matière à plusieurs expositions.

Lucie Mazauric.

Bulletin de la Société Poussin (Paris, Floury, 1947-1948). — Une société Poussin consacrée à l'étude du Poussin et de son temps s'est formée autour du souvenir de Paul Jamot, historien du Poussin. Elle publie un Bulletin dont deux numéros ont déjà paru. La qualité de quelques articles, le travail de recherche et de bibliographie accompli autour de l'œuvre du Poussin, la valeur des documents photographiques reproduits, nous font bien augurer de l'avenir de cette publication.

Les peintres primitifs, par *Charles Sterling* (Nathan, 1949). — Charles Sterling, dont on connaît les travaux sur les peintres primitifs français, vient de faire paraître une étude d'ensemble sur les peintres primitifs. C'est un petit manuel excellent abondamment illustré par un choix d'œuvres importantes, sélectionnées de préférence parmi celles qui sont les moins connues du grand public.

L'art officiel, de Jules Grévy à Albert Lebrun (Le Point, Souillac, 1949). — Le texte plein d'humour de Francis Jourdain qui commente l'extraordinaire album du Point débute par cette phrase : « On ne regarde pas assez la mauvaise peinture. » Cette fois, on nous en donne généreusement l'opportunité. On n'en croit pas ses yeux ! Et c'est pourtant l'amour du beau qui a inspiré toutes ces œuvres !

L. M.

Versailles, photographies de *Pierre Auradon*, préface de Pierre Lavedan; album de 24×30 cm. (Laurens). — Tout l'art de Pierre Auradon, fait de hardiesse mesurée, s'épanouit à son aise dans ce grand sujet. La pierre, la verdure et le ciel; surfaces, volumes, espace; la statuaire, l'architecture, l'art des jardins : synthèse unique, où s'exercent avec bonheur les jeux de l'objectif et du noir-et-blanc. Les 65 photos de Pierre Auradon ont le style même de cette grandeur et de cette grâce. — S.

MUSIQUE

LE FESTIVAL DE STRASBOURG. — LE OUI DES JEUNES FILLES de Reynaldo Hahn (*Opéra-Comique*). — LE CONCOURS INTERNATIONAL MARGUERITE LONG. JACQUES THIBAUD. — Le festival de Strasbourg s'est terminé sur le très grand succès de l'Orchestre National de la Radiodiffusion dont les trois concerts ont été dirigés par MM. Ernest Bour, Charles Munch et Paul Klecki. On gardera le souvenir de l'interprétation du *Concerto* de Schumann par Rodolphe Serkin, qui, déjà, lors de la première séance de musique de chambre à la salle de l'Aubette, avait conquis le public en tenant la partie de piano du *Quintette de la truite* et du *Quatuor en sol mineur*, opus 25, de Brahms, ouvrages donnés

par le Quatuor Busch : il est impossible de mieux rendre l'esprit de ces œuvres, il semble impossible de montrer à un si haut degré tout à la fois de la finesse et de la force, une transparence et un moelleux des sonorités, une virtuosité aussi éclatante, et de savoir mieux participer à un ensemble, aussi bien que donner à un solo tout le relief qui lui convient; mais c'est l'éloge du quatuor Busch, d'Adolphe Busch, premier violon, de Bruno Straumann, second violon, de Hugo Gottesmann, alto, d'Hermann Busch, violoncelle, qu'il faut faire avec celui de Rodolphe Serkin. Cette compagnie nous a donné un exemple magnifique de la perfection dans la simplicité : rien que ce qu'il faut faire, mais tout ce qui doit être fait; rien qui ne soit ce que le compositeur a rêvé, mais tout son rêve, toute sa poésie, tout le sens profond de l'œuvre se dégageant du sens littéral. Et j'ai rarement, pour ma part, été témoin d'un déchaînement d'enthousiasme aussi mérité. De telles soirées font honneur aux organisateurs du festival. D'année en année, son succès croît, et c'est la juste récompense de ceux qui n'ont ménagé ni leur temps ni leurs peines pour faire de Strasbourg un des hauts lieux de la musique et doter la France d'une manifestation annuelle d'une valeur égale à celles des plus réputées du monde entier.

Reynaldo Hahn laissa, en mourant le 18 janvier 1947, une importante partition écrite sur un livret de M. René Fauchois, *Le Oui des Jeunes Filles*, comédie lyrique en trois actes. L'œuvre était presque terminée, et M. Henri Büsser assuma la tâche de la réviser et d'achever l'orchestration des dernières scènes. Il s'en est acquitté avec autant de tact que de bonheur, et si les historiens de la musique entreprennent un jour de rechercher la part qui revient à M. Büsser, il leur faudra se reporter au manuscrit pour la déterminer, tant la soudure est invisible. On se réjouit qu'un travail aussi délicat ait été aussi bien fait, car l'œuvre est intéressante, et on peut espérer qu'elle prendra place au répertoire : elle a tout ce qu'il faut pour s'y maintenir, si le public consent à se montrer enfin moins réticent devant les productions contemporaines.

Le Oui des jeunes filles est adapté d'une comédie en trois actes de Leandro Fernandez de Moratin, *El si de las niñas*, qui fut créée à Madrid le 24 janvier 1806, et que l'on regarde comme l'un des chefs-d'œuvre du théâtre espagnol. Moratin admirait Molière et Beaumarchais; il s'efforça de régénérer l'art dramatique de son pays en y introduisant ce qu'il devait au commerce des auteurs français. Mais si la forme, si l'intrigue d'*El si de las niñas* révèlent sans conteste ces influences littéraires, le fond même de la comédie en laisse apercevoir qui sont d'ordre philosophique et viennent aussi d'outre-monts. Moratin a lu Diderot autant que Beaumarchais, et ses personnages parlent parfois comme Jacques et son maître, comme Figaro. Le *oui* des jeunes personnes bien élevées, acquiesçant sans murmurer sinon sans souffrir aux volontés de

leurs familles, l'acceptation d'un sort fixé arbitrairement par les parents pour le malheur de toute une vie, les unions fondées sur la richesse et non sur l'amour, révoltent Moratin. Et il le dit, il le fait dire à son héros, avec une netteté qui dut scandaliser en son temps les esprits bien pensants.

Son personnage principal, Don Diego, est un homme qui a passé la quarantaine, bien renté, un de ces maris

qu'on perd sans trop pleurer,
Barbon qui laissera d'écus plein une tonne,

et que cette folle de doña Irène a résolu de donner pour époux à sa fille Francisca. Mais don Diego, encore qu'il soit capable de s'enflammer pour une belle enfant de dix-huit ans et qu'au surplus il ne soit nullement décrépit, est un sage. Il brûle sans cesser pour autant de raisonner droit; et s'il est prêt à faire une folie, encore veut-il qu'elle ne soit qu'à demi folle, et refuse de prendre Francisca malgré elle. Qu'elle consente pleinement à devenir sa femme, et il se charge sans trop de présomption de se faire aimer. Il ne le dit point expressément, car il n'est pas fat, mais on devine qu'il compte sur son esprit, sur sa tendresse, sur de petits moyens sans doute, mais qui peuvent réussir. Francisca a dit *oui;* mais elle l'a dit du bout des lèvres, et parce qu'elle est une fille obéissante, dressée depuis la petite enfance à toujours plier devant la volonté maternelle. Doña Irène d'ailleurs, volubile et impérieuse, ne laisse jamais à personne le temps de répliquer : elle parle, parle, commande et ordonne si fort et si vite qu'on n'a point le moyen de s'opposer à ce qu'elle veut. Don Diego n'est pas dupe de ce — oui — ce « oui des jeunes filles » qui serait un « non » si leur éducation leur laissait la liberté d'exprimer franchement leur pensée. Don Diego devine bien qu'il y a anguille sous roche. Le hasard lui donne bientôt la preuve qu'il ne se trompe point. Francisca s'est engagée à l'instant même que sa mère la venait chercher pour l'emmener à Madrid, et lui apprenait qu'elle devait y épouser don Diego. Elle aime le beau capitaine don Carlos, et elle en est passionnément aimée. Carlos se jette à la poursuite de Francisca, la retrouve en compagnie de doña Irène et de don Diego dans une auberge sur la route de Madrid, songe à l'enlever, et se trouve en présence de don Diego. Hélas! don Diego est son oncle vénéré, qui l'a élevé, à qui il doit tout. Conflit cornélien : don Carlos est héroïque :

Oncle, maîtresse, honneur, amour,
Noble et dure contrainte, aimable tyrannie...

Il se retire, mais il lance par la fenêtre un billet où il explique à doña Francisca qu'il la doit quitter mais qu'il ne cessera point de l'aimer. C'est don Diego qui ramasse la lettre. Eclairé, sachant maintenant ce qu'il voulait savoir, don Diego non moins cornélien que son neveu, jettera lui-même Francisca dans les bras de Carlos devant doña Irène éberluée à qui il adressera ce petit discours,

morale de la pièce : « Vous, madame, vous bâtissiez des châteaux en l'air et me remplissiez la tête d'illusions qui, maintenant, se sont évanouies comme un songe. Voilà le résultat de ces abus d'autorité, de cet esclavage où l'on tient la jeunesse. Voilà les garanties que vous offrent les parents et les tuteurs. Voilà enfin la foi que l'on doit ajouter au fameux *oui* des jeunes filles! Grâce au hasard, j'ai reconnu enfin à temps l'erreur où je me trouvais. Malheur à ceux qui la découvrent lorsqu'il n'est plus temps! »

Tout près d'agir comme Sganarelle (ou comme Bartholo), don Diego a donc raisonné comme Ariste. On devine ce qu'il lui en coûte, et c'est moins sans doute que ne lui aurait coûté la folie où cette écervelée de doña Irène le poussait.

M. René Fauchois a puisé chez Moratin les éléments de sa comédie lyrique, de ce qu'on eût appelé, au temps de Mozart ou de Rossini, un *dramma giocoso*, une pièce où l'élément dramatique balance agréablement l'élément comique. Il a suivi de très près le texte espagnol, et s'en est bien trouvé, se contentant de développer le caractère de doña Irène et accentuant la bouffonnerie du rôle. Au couple Francisca-Carlos, il a donné pour pendant le couple Calamocha-Rita, l'ordonnance du capitaine et la suivante de doña Francisca. Harmonieux équilibre que le musicien met à profit.

Reynaldo Hahn trouvait là tout ce qu'il pouvait souhaiter, tout ce qui convenait le mieux à son tempérament : de la tendresse dans les rôles de Francisca et de Carlos, de la mélancolie dans celui de Diego, de la bouffonnerie dans ceux de doña Irène, de Calamocha et de Rita. Ajouterai-je que M. René Fauchois est un homme de théâtre averti et que l'agencement des scènes ménage au compositeur les oppositions les mieux propres à mettre en relief par une musique appropriée les caractères des personnages et le piquant des situations? On a retrouvé dans le *Oui des jeunes filles* ce que l'on avait aimé dans *le Marchand de Venise*. L'un des plus grands mérites de Reynaldo Hahn est d'avoir exactement connu ses ressources et ses limites. Il sut largement user des unes et ne jamais dépasser les autres. Admirateur fervent de Mozart, il dut à la fréquentation quotidienne du maître de Salzbourg une grande part de son charme. Mais le mozartien avait été aussi l'élève de Massenet au Conservatoire : la double influence est visible dans le *Oui des jeunes filles*, et d'autant plus que l'auteur n'a nullement tenté de la cacher : il l'avoue au contraire, il la proclame, usant du *recitativo secco*, accompagné discrètement par des accords du piano, usant des cadences parfaites, infléchissant sa ligne mélodique avec une grâce que soulignent les harmonies dont il l'enveloppe. Tout cela, qui est franc comme une confession, pourra sembler aux champions des modes nouvelles dater d'un autre âge. Reynaldo Hahn le savait bien, et c'est lui qui avait raison d'obéir à sa nature, de ne se soucier aucunement de ce qu'exige le snobisme du moment, la vérité d'aujourd'hui qui sera l'erreur de

demain. Sous ses dehors aimables, sa musique est sincère : on y retrouve l'homme tout entier, son esprit parfois caustique, mais dont les pointes s'enveloppaient d'une politesse jamais en défaut.

L'ouvrage a été servi à l'Opéra-Comique par une distribution généralement excellente. M. Roger Bourdin a fait de Don Diego ce que Reynaldo Hahn avait souhaité qu'il fût. Il a toute la tendresse et toute la dignité, toute la mélancolie du personnage, et il joue comme il chante, en artiste consommé. Mme Ritter-Ciampi campe une doña Irène irascible et bavarde, tyrannique et folle, irrésistible. M. Amade et Mlle Denise Duval font un gentil couple d'amoureux bien chantants et les décors, les costumes de M. Gérard Cochet, sont fort réussis. L'orchestre enfin et les chœurs font merveille sous la baguette magistrale de M. André Cluytens.

Le concours international de piano et de violon Marguerite Long-Jacques Thibaud a pris fin sur une double et éclatante victoire des pianistes et un demi-échec des violonistes : on a décerné deux premiers grands prix à ceux-là, et seulement un second prix à ceux-ci. On fondait cependant de grands espoirs sur le jeune Christian Ferras, l'un des meilleurs archets, peut-être même le meilleur, des virtuoses de sa génération. On ne peut dire qu'il nous ait déçus puisqu'il s'est classé premier devant un lot fort important de concurrents venus de tous les coins du monde, mais il a cependant moins bien joué qu'il ne fait d'ordinaire : émotion fort compréhensible peut-être, gêne causée par une température d'étuve, sans doute aussi. De toutes manières, Christian Ferras n'en sort point diminué.

Les deux lauréats du concours de piano qui reçoivent, outre chacun un grand prix de cent mille francs, des contrats d'engagements pour de nombreux concerts et enregistrements sur disques, sont un Bulgare, M. Yankoff, et un Italien, M. Ciccolini. Il serait bien impossible de dire lequel des deux est le meilleur. Leurs tempéraments ne se ressemblent guère, mais tous deux possèdent au plus haut point non seulement une technique éblouissante, mais une « musicalité » merveilleuse; il n'est pas douteux que l'un et l'autre doivent faire une magnifique carrière, maintenant que les voilà lancés.

René Dumesnil.

Notes sans musique, par *Darius Milhaud* (Paris, Julliard, édit., 336 p., 380 fr.). — Ces *Notes sans musique* furent écrites tandis que Darius Milhaud, retenu par sa convalescence à l'hôpital Stanford de San Francisco, s'efforçait, la libération venue, de tromper son impatience de rentrer en France. Grand voyageur, l'auteur accomplit cette fois un déplacement immobile, mais mouvementé quand même, à travers le temps. Il conte, et ce sont des pages charmantes, ses souvenirs d'enfance et de jeunesse écoulées au Bras d'Or, à Aix-en-Provence l'hiver, l'été à l'Enclos, aux portes de la ville. Jeunesse choyée d'enfant maladif, narrée avec une bonhomie que l'on retrouvera tout au long du livre, et qui rend plus vives encore certaines remarques malicieuses sur les musiciens contemporains dans

les chapitres suivants. Il faut suivre Milhaud dans les étapes d'une existence vouée tout entière à son art, mais variée, bousculée même parfois, car la vie d'un artiste n'est jamais toute unie. La personnalité de Darius Milhaud se dégage de ces pages avec une singulière netteté malgré le défaut ordinaire de ce genre d'ouvrages qui doivent précisément leur charme à ce qu'ils sont écrits au courant de la plume, un souvenir en appelant un autre. Et bien entendu, ce sont aussi des jugements sur les œuvres et sur les hommes qu'on y rencontre, quelquefois sans bienveillance, d'autres fois — comme sur Satie — émus, et dont l'émotion est communicative.

Franz Schubert. Son amour, ses amitiés, par *Henry Malherbe* (Paris, Albin Michel, édit., 304 p., 480 fr.). — L'auteur préparait une étude biographique sur Franz Schubert lorsque la guerre éclata. Son manuscrit, confié à une revue, fut perdu, ou détruit par les Allemands. Il reconstitua son ouvrage, mais sous une autre forme, celle d'une biographie dont on ne peut dire qu'elle soit romancée, mais qui, bien que fondée sur des documents, prend le ton plus libre du roman, emploie volontiers le style direct, rapporte des conversations dont la substance provient de lettres ou de mémoires authentiques. On trouvera dans ce livre bien des renseignements sur les circonstances qui furent l'occasion des œuvres, sur les idées que le musicien de l'*Inachevée* a voulu exprimer dans ses compositions.

Richard Strauss, par *Claude Rostand* (Paris, La Colombe, collection « Euterpe », 128 p., 175 fr.). — Une étude substantielle, et qui vient à son heure, au moment où l'on fête le quatre-vingt-cinquième anniversaire du maître. Sous une forme réduite, on y trouve tout ce que l'on souhaite de connaître sur les œuvres et sur l'homme, sur l'évolution de ses idées et de son art. C'est, en outre, si étrange que cela puisse sembler, l'unique ouvrage français consacré à l'auteur du *Chevalier à la Rose* et de *Till Eulenspiegel.* Il est heureux que ce livre soit dû à un critique de talent : nul ne pourra désormais écrire sur Richard Strauss sans se référer à cet ouvrage.

César Franck, par *Norbert Dufourcq* (Paris, La Colombe, collection « Euterpe », 128 p., 175 fr.). — La collection « Euterpe » s'enrichit tous les deux mois d'un ouvrage sur un musicien ou d'une étude sur un sujet d'ensemble. M. Norbert Dufourcq, qui la dirige, sait choisir ses collaborateurs. En écrivant lui-même ce *César Franck,* il entreprenait une tâche périlleuse, et c'est sans doute ce qui l'a décidé à ne point la confier à d'autres. Franck est en effet un maître dont on discute toujours avec passion les idées, les formes — le « cyclisme » — et plus encore l'influence qu'il n'a point cessé d'exercer. Les uns le regardent comme un oracle; les autres, s'ils respectent l'homme et l'artiste qui furent inattaquables, rejettent violemment ses conceptions et les tiennent pour néfastes. Il était utile d'écrire sur l'auteur des *Béatitudes* un livre qui ne fût ni un panégyrique ni un pamphlet de combat. Et c'est ce que M. Dufourcq a fait excellemment.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

ELIZABETH BOWEN. — Dans le monde littéraire de Londres, on appelle « Bloomsbury », avec un sarcasme mêlé d'envie, un petit cercle d'esprits ingénieux ou supérieurs, aux limites indéterminées, à l'existence de demi-convention, et dont certains familiers sont capables d'une grande œuvre. Virginia Woolf y était reine. Une autre romancière y est souvent rangée, qui a lentement émergé à la célébrité depuis une dizaine d'années. Assez inconnue en France, on l'y connaîtra mieux un de ces jours.

Elizabeth Bowen est née en 1899. Elle a publié entre autres, depuis 1923, six volumes de nouvelles (dont *Pacte avec le diable* traduit en 1947 aux éditions de la Jeune Parque) et sept romans dont le dernier, *The Heat of the Day*, a paru cette année chez

Cape, son éditeur de Londres; l'un des plus importants, *To the North* (1932), vient de sortir en français sous le titre d'*Emmeline* (Paris, Ed. du Seuil). Fortement à recommander aussi : *The Cat Jumps* (nouvelles, peut-être ses meilleures); *The house in Paris* (roman).

Ses qualités, dont l'union est rare, font d'elle un des principaux romanciers anglais vivants. Un mélange d'analyse critique et de sensibilité pénétrante colore son style, ses thèmes d'intérêt et de réflexion, sa façon de prendre les gens et les choses.

Son vocabulaire est d'une richesse et d'une précision peu communes. Son souci de la forme et de la construction paraît dans la netteté avec laquelle elle divise et mène l'action de ses histoires. L'élégance de son écriture a les nonchalances et les grâces d'un dandysme qui est à l'opposé de la préciosité.

S'il fallait nommer son thème d'inspiration le plus constant, ce serait sans doute la primauté du cœur sur l'intelligence et la sympathie avec la jeunesse. Le sujet de *The Last September* (réédité en 1948), un de ses premiers romans mais qui témoigne d'un talent déjà mûr, est la désillusion d'une jeune fille par des adultes asservis à l'ordre social, privés d'imagination et durcis par l'expérience. Même sujet — si l'on peut employer ce terme pour ce qui est plutôt une atmosphère — dans *The Death of the Heart :* une orpheline, confiée à des parents incompréhensifs et égoïstes, et confiante en eux; et cette confiance en l'homme, tuée quand ils surprennent et raillent son journal intime et la laissent circonvenir par un jeune vaurien. L'auteur ne désarme pas devant le scandale, la blessure, l'assassinat de l'innocence par l'expérience. Même note dans plusieurs nouvelles de *Pacte avec le diable.* La fièvre de *The Heat of the Day*, dont ce n'est pas le sujet, est rafraîchie par un adolescent soldat et par des enfants qu'on traite sans délicatesse.

Le ton de ces passages est assez impersonnel et ferme pour ne pas verser dans un sentiment facile. Il est encore affermi par une ironie chatoyante, et qui ne reste pas toujours à la surface. On est tenu en haleine par cette variété ou cette complexité. La satire, contre-partie de la pitié, ne se borne pas aux caractères. Elle atteint des classes entières, elle se fait sociale. Et, comme elle demeure en général implicite, elle se distingue malaisément de la peinture documentaire. Cet aspect a été trop indistinctement admiré. Presque tous les critiques, par exemple, trouvent très drôle la 2e partie de *The Death of the Heart* qui photographie une famille de très petite bourgeoisie anglaise. Or il y a dans le monde peu de sujets plus inintéressants à photographier. La description est irréprochable; elle m'assomme. C'est la faute au gibier lui-même : pourquoi, quand il y a des papillons, s'attaquer aux taons et aux moustiques? La description du milieu social et humain me paraît en revanche admirable dans deux livres où le document l'emporte sur la satire : *The Last September*, peinture spacieuse des grandes

maisons terriennes irlandaises à la veille des destructions de 1920; et *The Heat of the Day*, qui contient, sans être un « livre de guerre », un des meilleurs tableaux de Londres pendant la guerre et le portrait mordant d'une famille bourgeoise aisée et bornée.

La qualité de ces peintures ne tient pas tant à leur scrupuleuse exactitude qu'à l'impression qui s'en dégage, à ce que faute de mieux on peut appeler leur dimension poétique; elle est faite surtout des échanges de toute espèce saisis entre les gens et les lieux. Pour arriver à suggérer qu'un état d'âme et une saison, une vieille maison, un parc sont mêlés et s'enrichissent mutuellement, le seul dont des mots ne suffit pas; il faut une sensibilité et une imagination particulières. Dans cette direction, l'auteur est allée jusqu'au fantastique et au surnaturel; bien qu'elle y soit fort admirée, elle manque à me persuader. Mais on ne peut lui refuser un rare sens de la personne associée aux lieux, au monde en général, et de ce que l'esprit peut retrancher du monde et de la vie, ou leur ajouter. Voici, dans *The Heat of the Day*, le fils soldat qui vient voir sa mère : « Son retour au foyer aurait dû être un chapitre accroissant un livre auguste, livre dont le sujet dépassait leurs personnes : il n'y manquait rien que leur vision... Ils étaient trop intimes pour ne pas étendre l'un à l'autre cette connaissance, cet instinct de quelque chose de perdu, et leur intimité les rendait trop honnêtes pour jouer la comédie. Leur malaise... était un signe, en eux, d'appauvrissement du monde. »

Il faut, pour écrire ces lignes, une intuition bien pénétrante : elle atteint un sens universel par delà la circonstance; elle donne au document, si exact soit-il, des résonances qui en dépasssent fort la lettre et le rendent indissociable des sentiments humains, matière du grand art. Voyez, dans *The Heat of the Day*, l'amour inséparable du temps et de l'histoire; l'amour dans le temps qui le marque et le vicie : ces deux amants, dans Londres en guerre, « étaient les créatures de l'histoire; à aucune autre époque ils n'auraient ainsi pu être réunis... Ç'avait dû être toujours vrai de tous les amants... Le rapport des êtres entre eux dépend du rapport de chacun au temps, à ce qui se passe... Ces deux-là auraient-ils mieux pu s'aimer, à un meilleur moment? A nul autre ils n'auraient été davantage eux-mêmes; ce qui avait porté leur monde à son heure présente était dans le flot de leur sang... En méditant, pour nous rassurer, sur ce qui dure, nous oublions que les amours de l'histoire ont été, en leur temps, des amours à la souffrance terriblement moderne... Non; être seuls ensemble, cela n'existe pas. Le jour fait le tour des murs; la nuit résonne de ses changements d'intensité; tout est en route vers autre part... Chaque battement de l'autre cœur aimé est d'un battement plus proche de la destination — inconnaissable — où ses battements acheminent ce cœur; sous quelle contrainte, enfin? — aimer, c'est avoir la conscience inéluctable de cette question. S'être détourné

de toute chose pour contempler un visage, c'est se retrouver dévisageant toute chose ».

Si l'on veut mettre le lecteur en appétit, il y a quelque maladresse à isoler un passage aussi abstrait d'un livre qui ne l'est pas du tout, et où il tombe naturellement en sa place. Est-ce pure rhétorique ou profondeur? En creusant l'idée on la trouve forte et vraie; mais encore de quelle façon? Seule la guerre, en les déracinant de leur vie ordinaire, pouvait rapprocher ces êtres qui ne connaissent l'un de l'autre que leur présent détaché de toute norme. Cela est-il très neuf? N'auraient-ils pu s'aimer en d'autres temps? Oui. Mais tout amour est unique, tout amour a sa fatalité, en vertu des circonstances uniques et fatales qui rétrécissent l'éternité et le monde à un de leurs points, et qui du même coup les y reflètent.

Elizabeth Bowen rappelle souvent Dostoïevsky et Conrad, notamment dans *The Heat of the Day*. Comme eux elle pénètre à loisir dans le sujet, fait avancer l'action continûment et sans hâte, en éclairant peu à peu ce qui nous intrigue, mais en le laissant toujours baigné d'une savante et sinistre obscurité : les scènes de chantage, en particulier, sont aussi bien articulées, détaillées, développées, avec des nuances aussi bien ménagées que des scènes analogues chez ces maîtres. Plusieurs histoires, plusieurs actions s'entrelacent dans le livre, dont les personnages divers sont infailliblement peints à leur plan, vivants et convaincants, excepté malheureusement celui qui est à la fois un amant et un traître. Il est manqué parce que les raisons de sa trahison paraissent inventées et parce qu'il est un mannequin, une simple fonction, non un caractère expliqué et nécessaire. Cette faiblesse ne nuit pas au mouvement général, qui vous entraîne d'un bout à l'autre. Dans *The Heat of the Day*, la méditation ne retarde jamais l'action. Un éditeur qui en assumerait la traduction jouerait vraisemblablement à coup sûr.

Jacques Vallette.

LIVRES

Les domaines hantés, par *T. Capote*, trad. Coindreau (Paris, Gallimard, 1949, 299 p., 375 fr.). — Une enfance dans l'irréalité et le mystère d'un domaine perdu, parmi des personnages de rêve et de péché; quand l'enfant obtient la clef du mystère, c'est la rupture avec sa vie première. Plein d'aventures et de désespoir, le récit aurait pu se traiter avec une brutalité qui est devenue un poncif du roman américain. Mais Capote, qui n'a pas vingt-cinq ans, est un poète et un styliste délicat; en renouvelant, avec Schwartz et quelques autres, les points de vue et les méthodes de cet art dans son pays, il révèle un talent hors du commun et dont on suivra désormais avec attention les manifestations.

The Turn of the Screw and The Aspern Papers, by *H. James* (London, Dent, IX-299 p., 4/6). — La première de ces histoires montre le goût que James avait parfois pour le mystère maléfique et macabre, et l'art avec lequel, dans ce domaine, il sait envoûter et convaincre; ces deux enfants, avec les adultes et les fantômes qui les entourent, laissent au lecteur un fort malaise; le récit, en touches nuancées, rappelle souvent la manière de Conrad. Les *Aspern Papers* sont une comédie située à

Venise où des Américains se trouvent aux prises avec un *genius loci* étranger et un peu ironique; le style se ressent d'influences françaises, notamment Balzac, Flaubert, Stendhal et Maupassant.

New Shelley Letters, ed. by *W. S. Scott* (*Ib.*, Lane, 1948, 170 p., 10/6). — Lettres inédites sauf en tirage limité, écrites de 1811 à 1844, et que T. Hogg, l'ami de Shelley, tenait en réserve pour continuer sa biographie inachevée du poète. Elles sont dues surtout à Shelley, Hogg, Mary Shelley, Peacock, Leigh Hunt, et ajoutent notablement à ce qu'on savait du milieu Shelley. Elles donnent de Mary, notamment, une idée beaucoup plus exacte et complète que les documents exploités jusqu'ici.

Why do I write? by *E. Bowen, G. Greene, V. S. Pritchett* (*Ib.*, P. Marshall, 1948, 58 p., 6/). — Lettres échangées, entre trois auteurs contemporains connus, sur l'objet et les conditions de leur activité : droits et devoirs vis-à-vis de la société, limites de leur indépendance, appartenance à des groupes, rapports avec leurs semblables. Cette conversation vaut par ce qu'elle expose non des généralités dogmatiques, mais des expériences individuelles.

Masterpieces of the Prado Museum (*Ib.*, Faber, 1948, 23-84 p., 35/). — Une fête, ces quatre-vingt-quatre grandes reproductions en noir et en couleurs de chefs-d'œuvre d'une des plus riches galeries du monde, accompagnées de notices descriptives. Les Espagnols sont les plus nombreux. Mais il y a aussi Bosch, Patinir, La Pasture, V. Dyck, Rubens; et d'admirables Vénitiens, etc.; M. de Sotomayor, directeur du Prado, introduit le livre en un essai instructif et suggestif. Il aide entre autres à mieux comprendre l'« hispanité » de ses compatriotes, et discute en technicien et en historien l'effet spirituel produit par Greco, et les originaux possibles des deux *Majas* de Goya.

On Seeming to Presume, by *L. Durrell* (*Ib.*, *id.*, 1948, 60 p., 8/6). — Durrell affirme ses dons remarquables dans ce troisième volume de poèmes, malgré quelques fausses notes. Chutes soignées (trop, parfois?), au rythme à dessein heurté ou faiblement résolu. Trait épigrammatique et couleurs étincelantes dans les descriptions de personnages et de paysages. Un fil d'ironie souffrante et comique. Sens des contradictions et de la duplicité humaines; application à maintenir l'homme autonome et disponible dans un monde absurde et dans ce cercle que la règle du jeu lui interdit d'éluder : apprendre à vivre sans Vouloir, mais sans que meure la Sainte Impatience. Tout cela est sifflé délicatement, comme par le serpent de Valéry.

Plays, by *T. Dekker* (*Ib.*, Benn, 1949, XLVI-473 p., 8/6). — On ne sait pas grand chose de la vie de Dekker, mais on peut penser qu'elle ne lui fut pas tendre. Il est, par son œuvre, l'un des plus connus des contemporains de Shakespeare, et la « Mermaid Series » nous devait ce choix abondant de ses pièces (le *Shoemaker's Holiday*, la *Honest Whore*, *Old Fortunatus* et la *Witch of Edmonton*). Inégale, sans prétentions littéraires, cette œuvre est pleine des chances diverses de l'existence, acceptée intégralement avec courage et bonne humeur; elle se distingue par sa cordialité tonique et fait aimer son auteur.

Cheshire, by *F. H. Crossley* (*Ib.*, Hale, XII-376 p., 15/). — En plus des quarante-neuf photos pleine page qui sont de règle dans la série des « County Books » dont celui-ci est le dernier paru, on aura grand plaisir à en lire le texte. L'auteur habite son comté depuis plus de soixante ans; il en connaît le passé et le présent, et a surtout cherché à communiquer les raisons qu'il a de l'aimer. Quatre parties : les habitants; leur habitat; le Cheshire au XVIIe siècle (particulièrement intéressant à cause des guerres civiles et du rôle du non-conformisme); quelques vieux métiers. Si l'on cherche au livre une unité, elle se trouverait dans l'évolution de l'architecture, peu à peu gâtée par l'invasion de l'industrie débordée des comtés voisins, surtout le Lancashire.

Six Essays on the Development of T. S. Eliot, by *F. Wilson* (*Ib.*, Fortune Press, 1948, 66 p., 6/). — Court, mais substantiel, ce livre étudie le développement d'Eliot artiste et laisse de côté sa philosophie. Il justifie son rôle d'introduction à la poésie de l'écrivain par les sondages opérés dans l'œuvre à des moments différents, par une connaissance intime de cette œuvre qui permet des remarques et comparaisons fréquentes (le théâtre compris), et par les

notes et la bibliographie qui l'accompagnent.

A Phœnix too Frequent, by *C. Fry* (*Ib.*, Hollis-Carter, 70 p., 6/). — Voici encore, de Fry récemment examiné ici, une pièce qu'il faut lire. C'est une comédie fondée sur l'anecdote de la veuve d'Ephèse, dont l'auteur a tiré un jeu de conflits de tout ordre, traités gaiement, avec un esprit étincelant et misanthropique, en vers réguliers et souples.

The Great Fog (234 p., 8/6). — **Doppelgangers** (256 p., 9/6), by *G. Heard* (*Ib.*, Cassell). — Un successeur de Wells dans l'« anticipation » fantastique fondée sur la science et soutenant une discussion morale et métaphysique? En tout cas, il lui ressemble, ainsi que par endroits à Swift ou à Kafka. Le premier de ces livres est composé de contes; le second est un roman de 1997 et se laisse mieux raconter brièvement. A cette époque, après ses révolutions religieuse, politique et économique, l'homme, ayant accompli la quatrième, psychologique, vit dans le bonheur de l'irresponsabilité, sous une dictature bienfaisante qui ne peut cependant supprimer entièrement les contraintes de l'autorité et doit lutter contre une opposition souterraine. Un double du dictateur, son ennemi, arrivé dans son entourage après de douloureuses épreuves, le tue et lui succède. L'imagination de Heard est féconde, ingénieuse, assez cruelle; il sait faire peser sur ses récits la terreur; il stimule fort la réflexion et enchaîne l'attention, bien qu'il oublie parfois l'action pour une spéculation qui n'est jamais oiseuse.

The Wheel of Fire, by *G. Wilson Knight*, introd. by T. S. Eliot (*Ib.*, Methuen, 1949, xx-343 p., 21/). — Il a été récemment parlé ici de *The Crown of Life*, où le même auteur concluait une interprétation de Shakespeare en quatre volumes en montrant chez le dramatiste l'épanouissement d'une métaphysique. Voici — on s'en félicite — réédité et augmenté à présent de trois essais, le premier de la série, longtemps introuvable. Knight est de ces lecteurs sympathiques qui se mettent directement en face du texte pour y découvrir une « unité de vision » et le « symbolisme suggestif » des personnages. C'est dans cet esprit qu'il traite surtout de *Hamlet*, *Troilus*, *Mesure pour mesure*, *Othello*, *Lear* et *Timon*. Il risque de diminuer le sens simplement humain des créatures shakespeariennes, ou de leur donner un sens étrange à force d'être insolite (Claudius réhabilité aux dépens de Hamlet, p. ex.) quand, en exploitant son idée de base, il lâche la bride à son imagination. Mais cette qualité divinatrice est peu répandue; elle s'appuie sur une pratique exceptionnelle de son objet; et elle aboutit à des intuitions originales, notamment dans la découverte du « thème de la haine » dans *Hamlet* surtout, du grotesque dans *Lear*, et de la « musique d'*Othello* » largement comprise. Ce livre doit être lu par tous les shakespeariens.

A Family and a Fortune, by *I. Compton-Burnett* (*Ib.*, Eyre-Spottiswode, 1949, 290 p., 7/6). — On ignore en France que cette femme-écrivain est l'un des quelques romanciers de premier plan dans son pays. Son domaine est restreint : la famille, prise de tous les angles possibles. Mais c'est un raccourci de société, où s'affrontent les passions les plus fortes et les plus meurtrières. Dans ce livre non moins que dans les autres, il y a l'histoire de personnages bien caractérisés. L'admirable chez Compton-Burnett est que la réalité et la diversité persistent sous un style à peu près uniforme et, dans ce style, sous une conversation à peu près perpétuelle. La neutralité polie du ton recouvre des horreurs brûlantes (voir la terrible tante Natty), comme chez Racine; et, comme chez lui, tout est dit.

The Oxford Book of Russian Verse (Oxford Univ. Press, 1948, XLIV-311 p., 12/6). — Publiée en Angleterre, cette anthologie de la poésie russe du XVIII[e] siècle à nos jours doit être la meilleure qui existe, ou l'une des meilleures, si l'on en croit des juges autorisés. Sous sa forme première, elle allait jusqu'à 1914; aucune encore n'avait donné d'échantillons du symbolisme russe illustré par Blok; elle avait pour garants l'érudition et le goût de M. Baring, qui l'avait constituée et précédée d'une préface que tout le monde aurait profit à lire. Elle vient d'être considérablement augmentée par D. P. Costello (le dernier auteur cité est Simonov, né en 1915) qui a écrit pour elle une préface supplétive.

The Slow Night, by *C. Hassall* (London, Barker, 1949, 64 p., 7/6). — Le dernier recueil de ce poète date de huit ans; celui-ci fait plus d'effet qu'il n'est gros. Hassall est un des plus notables réacteurs

contre le débraillé dans la forme dont se parait volontiers le vers anglais de l'immédiate avant-guerre. Cette élégance, et le soin du détail, traduisent en images exquises une grande faculté d'émerveillement. Mais la description ne se borne pas à la constatation. Ces poèmes sont réussis et durables parce qu'ils sont des ensembles bien intégrés. Hassall est un poète à suivre d'autant plus que ses dons variés se complètent, et qu'il sait prendre son temps.

The Traveller Has Regrets, by *G. S. Fraser* (*Ib.*, Harvill Press, 1948, VIII-96 p., 8/6). — Les promesses données par Fraser dans *Home Town Elegy* ne sont réalisées ici que de loin en loin. Il sait son métier. Mais ce recueil, beaucoup trop mêlé (voir la place qu'y tient la traduction), est surtout le portrait d'un homme dans un style non assez exempt d'influences. Ces poèmes paraissent souvent n'être pas jaillis de la nécessité. Pourtant quelques passages de passion concentrée, qui élève aussitôt le langage, montrent qu'on doit continuer à espérer en l'auteur s'il sait être plus exigeant.

Doubles in Literary Psychology, by *R. Timms* (Cambridge, Bowes, 1949, 126 p., 12/6). — Dissertation savante et ordonnée sur un sujet d'un haut intérêt, et par où la littérature touche à la psychologie et à l'anthropologie : le thème du double, ses sens et avatars successifs. Trois chapitres principaux : la notion du double, ses origines et son développement; le double dans le romantisme allemand; puis dans la littérature post-romantique. L'auteur s'est attaché, non pas à recenser tous les exemples, mais à en classer les plus significatifs. Il aboutit à voir la psychologie moderne de l'inconscient vérifier la préfiguration, chez Hoffmann par exemple, de réalités profondes considérées à son époque comme fantaisistes. Il a des remarques aiguës sur le thème du double chez Stevenson, Maupassant et Dostoïevsky.

As you like it (XIX-181 p., 10/6), éd. Quiller-Couch; **Henry IV, Part II** (VII-231 p., 8/6), ed. J. D. Wilson. By *W. Shakespeare* (Cambridge Univ. Press). — Il faut signaler chaque édition ou réédition des pièces de Shakespeare dans le « New Shakespeare » dont il a été souvent parlé ici; car elles sont vite épuisées. On ne peut rien souhaiter de mieux comme édition critique, puisque c'est la dernière en date et que les introductions, histoire des pièces à la scène, éclaircissements sur les différents textes, glossaires et notes permettent une entente complète de chaque drame et des problèmes qu'il pose. Brève mais pleine d'humour, l'introduction à *As you like it* dégage le sens général de la comédie et des caractères. A l'occasion de la première partie de *Henry IV*, j'ai signalé déjà l'intérêt de l'introduction et de l'histoire scénique communes aux deux parties. L'éditeur considère en effet qu'elles constituent un seul et même ensemble; cette thèse a un rapport direct avec la signification des deux personnages principaux, le prince et Falstaff; elle s'appuie sur une autorité non moindre que le Dr. Johnson et, en demandant au lecteur une lecture plus attentive, peut l'amener à réviser l'appréciation qu'on porte au premier abord sur ces deux caractères.

The Name and Nature of Poetry, by *A. E. Housman* (*Id.*, 51 p., 2/6). — Cette conférence, dont le titre indique l'objet, est l'œuvre d'un poète considérable; elle est classique et très recherchée parce que longtemps épuisée. Riche de remarques sur la distinction entre la forme et le contenu, elle réagit contre une conception intellectuelle de la poésie; elle la définit, sans chercher de formule, par ses effets physiques; et elle donne de précieuses clartés sur l'expérience du poète en pleine création.

Praeterita, by *J. Ruskin* (*Ib.*, Hart-Davis, 1949, XXII-592 p., 15/). — Il y a dans la vie de Ruskin de lamentables tragédies, et dans son style souvent beaucoup de recherche. Des unes et de l'autre il ne subsiste rien dans ce livre simple, serein et captivant, une des célèbres autobiographies victoriennes. Détaché plutôt que résigné, Ruskin s'y montre grand portraitiste, notamment dans la peinture de ses parents et du milieu familial. L'intensité de vie, jointe au dépouillement que donne le recul, font qu'on lira ce livre comme un roman à moitié vrai. On attendait cette réédition depuis un demi-siècle. L'introduction de Sir Kennett Clark, inédite, éclaire d'une façon nouvelle le livre et Ruskin en général.

Washington Square, by *H. James* (*Ib.*, Lehmann, 1949, 188 p., 8/6). — James tenait pour un de ses moins bons romans cette histoire de la mort du cœur. Elle mérite moins de sévérité. Publiée en 1880,

on y voit un de ses premiers essais de style dialogué. Avant les complications de la dernière période, une par le lieu et l'action, elle se distingue par un réalisme simple qui la rend plus facile à lire que d'autres et, pour cette raison, non moins attrayante.

Livres reçus. — *Feu George Apley*, par J.-P. Marquand, trad. Roux (Paris, Laffont, 1949, XVI-376 p., 480 fr.). — *Echec à Borgia*, par S. Shellabarger, trad. Bestaux (Paris, 1949, 473 p., 495 fr.). — *Chacun son crime*, par Y. Földes, trad. Van Moppès (Paris, Michel, 1949, 266 p., 300 fr.). — *The Mirror of the Sea. A Personal Record.* By J. Conrad (London, Dent, XI-194 et XXI-144 p., 1 vol., 7/6). — *Tom Sawyer. Huckleberry Finn.* By M. Twain (*Ib.*, *id.*, XII-435 p.).

REVUES

The New Statesman and Nation. — 25.6 et 2.7 : dans ces deux numéros, impartialité et indépendance vis-à-vis de l'Amérique, désir de voir le gouvernement prendre ses responsabilité dans la question des chemins de fer, correspondance parisienne qui nous explique de façon à nous intéresser nous-mêmes, lettres de J. B. Priestley, etc. En plus : Vers une union européenne orientale; la libération de Shangaï; le travailleur agricole (II); *Pelléas* à Londres; le peintre Constable (25.6). — La question du charbon; chances américaines et britanniques en Chine; problèmes démographiques en Australie; la direction des Arts en Grande-Bretagne (2.7).

The Listener. — 23.6 : avenir du nouveau gouvernement allemand; Extrême-Orient et Occident; la Yougoslavie de Tito; la Grande-Bretagne et l'Argentine; le Commonwealth et l'Europe; bases physiques de la pensée (VI); le Livre de prière anglais (III); débuts du scepticisme moderne (II). — 30.6 : la conférence de Paris; aux Antilles; avenir de l'Europe occidentale; le scepticisme (III); bases physiques de la pensée (VII); le mystérieux comte de Saint-Germain.

Life and Letters, June 1949. — Vieilles chansons anglaises; le poète américain et les sciences; T. Flatman, miniaturiste du XVIIe siècle; poèmes; nouvelles.

J. V.

BYZANCE

ETUDES BYZANTINES. — Nous avons déjà eu l'occasion de signaler ici l'intérêt que présentent actuellement les recherches dans le domaine des études byzantines et leur importance. Il n'y a pas de meilleure occasion pour s'en rendre compte que les congrès internationaux. Or l'année dernière a vu se succéder deux de ces grandes manifestations, la première à Paris était en principe la réalisation du VIe Congrès d'Etudes byzantines qui aurait dû se tenir régulièrement à Alger en septembre 1939; la seconde, continuant la série de ces assises scientifiques, a eu lieu à Bruxelles au début d'août.

Dans ces deux réunions, auxquelles ont participé un grand nombre de savants français et étrangers, les communications qui ont été faites, les discussions engagées ont permis non seulement d'éclairer quelques problèmes de détail, mais aussi de faire une mise au point de l'état d'avancement de la science dans certains domaines de la byzantinologie, et de jeter les bases d'une organisation plus rationnelle des études sur le plan international. On peut être en effet surpris en constatant combien le byzantinologue manque encore d'instruments de travail modernes et scientifiques; or le besoin s'en fait de plus en plus sentir à mesure que se développe notre connaissance du monde byzantin. Etant donné l'immensité de la tâche, elle ne peut être menée à bien

qu'avec des moyens considérables qui dépassent les forces d'un individu ou les ressources d'un institut ou d'une université : de là la nécessité d'une organisation internationale qui grouperait des équipes de travail et disposerait de crédits plus vastes, éventuellement d'une aide de l'Unesco.

En attendant la réalisation de cet ambitieux programme, toute mise au point permettant au public, aux étudiants et aux savants de se mettre au courant de l'ensemble de l'histoire et de la civilisation byzantines est la bienvenue. Au livre intitulé *Vie et mort de Byzance* de M. L. Bréhier dont nous avons parlé, est venu s'ajouter un second volume du même auteur consacré aux institutions de l'empire byzantin (1). Il n'existait aucun livre moderne en français sur cet aspect de la civilisation byzantine. Le sujet est particulièrement délicat et souvent obscur : cela tient au fait que l'histoire de Byzance s'étend sur plus de dix siècles; on conçoit que les institutions ont évolué au cours de cette longue période; il faut donc distinguer les caractères généraux et permanents qui donnent à Byzance son visage particulier et les solutions diverses que les empereurs donnèrent aux problèmes politiques, religieux, militaires, économiques ou sociaux qui se sont posés à eux au cours de 1.100 ans. Ce qui accroît la difficulté, c'est que pour faire œuvre utile, il est nécessaire de tenir compte des progrès constants de nos connaissances; celles-ci se développent sans cesse par la publication de documents restés longtemps inédits, par l'interprétation meilleure des textes anciennement connus, par l'essor des recherches archéologiques. C'est un fait assez ignoré du public, si attaché aux idées toutes faites sur Byzance, que cet enrichissement constant de nos connaissances. Mais seule une érudition qui embrasse des sources très variées et très étendues, qui a exploré des travaux scientifiques extrêmement dispersés permet d'entrer assez à fond dans le sujet pour apporter un exposé solide et à jour. On se rend compte de l'intérêt du livre dès les premières pages où M. L. Bréhier a analysé le pouvoir des empereurs de Byzance, ses sources et ses caractères : la conception du pouvoir impérial a des origines romaines, mais elle est mêlée d'éléments orientaux ou hellénistiques et a pris sa forme définitive dans le cadre de la religion chrétienne : le *basileus* est un souverain mais aussi un homme providentiel, dont la vie n'est plus celle d'un homme ordinaire. L'auteur étudie successivement l'exercice du pouvoir, la hiérarchie des fonctionnaires, les grands services de l'Etat, justice, finances, diplomatie, armée et marine, enfin les institutions de l'Eglise. Un de ses grands mérites, à nos yeux, est d'avoir rendu sensibles à la fois la forte originalité des institutions du monde byzantin et l'évolution qu'elles ont

(1) L. Bréhier, *Le monde byzantin*, II. *Les institutions de l'empire byzantin*, Coll. *L'Evolution de l'humanité*, A. Michel, éd.

subie contrairement au préjugé si répandu de l'immobilité de la civilisation de Byzance.

Le VII[e] Congrès d'Etudes byzantines à Bruxelles semblait rompre la tradition qui voulait jusqu'ici que des réunions aient lieu dans des pays qui ont fait partie du domaine byzantin ou en ont fortement et directement subi l'influence. Personne cependant n'a songé à s'en plaindre : la Belgique, sous l'impulsion d'Henri Grégoire, est un foyer très vivant et très brillant d'études byzantines; de plus, les excursions qui ont suivi le congrès ont permis de voir nombre de monuments, notamment de précieuses châsses d'orfèvrerie rehaussée d'émaux, où l'influence byzantine est nettement sensible; enfin, par un côté particulier, la Belgique a quelques liens avec Byzance, puisque plusieurs Flamands furent, au XIII[e] siècle, empereurs de Constantinople ou princes de Morée; cet épisode de l'histoire de Byzance n'a pas été oublié à Bruxelles.

C'est lui qui fournit aussi le sujet d'un livre que nous signalons avec plaisir, celui de M. J. Longnon sur l'empire latin de Constantinople et la principauté de Morée (2). Nous sommes persuadé qu'il intéressera un très large public parce qu'il retrace de façon vivante l'histoire pittoresque des Etats latins qui se sont créés sur les ruines de l'empire byzantin détruit par la 4[e] croisade en 1204. L'empire latin disparut en 1260; mais la principauté survécut jusqu'au début du XV[e] siècle, au milieu il est vrai de péripéties innombrables où se mêlent et s'affrontent les intérêts et les influences les plus variés : il y a peu d'épisodes de l'histoire du Moyen Age où l'on puisse saisir de façon aussi vivante l'extraordinaire complexité de la politique et de la civilisation médiévales. Le récit comme les tableaux des institutions et de la société de ces Etats latins sont directement appuyés sur les sources, chroniques ou archives, dont certaines sont encore inédites. L'ouvrage est d'autant plus précieux que depuis la tentative faite il y a plus de cent ans par Buchon pour raconter cette histoire, et qui est restée inachevée, c'est le premier que l'on ait en français sur ces événements qui peuvent être cependant considérés comme une page de notre histoire nationale.

L'empire grec n'avait pas disparu pour toujours en 1204. Reconstitué en 1260 par Michel VIII Paléologue, il vécut encore deux siècles avant la conquête turque, tandis que dans le Péloponèse était organisé le despotat de Morée en face de la principauté française d'Achaïe. Cette dernière période byzantine est l'objet de toute une série d'études fort intéressantes de M. D.-A. Zakythinos, qui nous donnera bientôt, nous l'espérons, le second tome de son ouvrage sur le despotat grec de Morée

(2) Jean Longnon, *L'empire latin de Constantinople et la principauté de Morée*, Bibliothèque historique, Payot, éd.

dont le premier avait paru en France en 1932. Alors que notre Institut français à Athènes publie en grec des travaux comme ceux de Phédon Koukoulès sur la vie privée des Byzantins, nous sommes particulièrement reconnaissant à M. Zakythinos de permettre à un large public l'accès de ses travaux en les publiant en français, ainsi qu'à Mme H. Avatanghelos, directrice de la revue vivante et attachante, *l'Hellénisme contemporain*, qui en assure la publication (3).

A. Bon.

NATURE

VIOLONS D'INGRES. — L'exposition consacrée au maître de forge Buffon et à son temps pour célébrer le deuxième centenaire de la publication de l'*Histoire naturelle* a été, est encore — puisqu'elle ne doit fermer ses portes que dans le courant de septembre — un très bel hommage à sa mémoire, en même temps qu'une magnifique preuve de la vitalité, parfois contestée, de notre vieux et cher Jardin des Plantes.

A quand maintenant la commémoration du fermier-général Lavoisier, ou celle de ce fonctionnaire du Conseil Royal qui s'appelait Réaumur?

Je viens justement d'achever la lecture d'un curieux livre de M. R. Dujarric de la Rivière, médecin et sous-directeur, sauf erreur, de l'Institut Pasteur (1). Et ceci m'est une occasion d'admirer une fois de plus comme font bien les choses les dieux ou le hasard, qui confièrent d'une part à un gros industriel et à un conseiller d'Etat, d'autre part à un percepteur d'impôts, le sort de l'Histoire naturelle et de la Chimie.

Pauvres de nous! S'il fallait énumérer tous les humains qui ne bornent pas leur activité à être seulement eux-mêmes, j'entends à se rendre éclatants dans le métier qu'ils exercent officiellement, il y aurait matière à un amusant répertoire qu'on pourrait intituler les *Violons d'Ingres*. Le son de cet instrument qui ne figure, et très à tort, dans aucun orchestre moderne, remplit le monde, autant et plus que le crissement des cigales au fort de l'été, et si la Musique adoucissait vraiment les mœurs comme on l'assure, celle-là serait capable de me réconcilier avec mon espèce; parmi tant de verrues que je relève sur le visage de mes pareils, et tant de pailles dans leur œil, ce travers du violon d'Ingres est un de ceux qui éveillent en moi un écho de réelle sympathie.

Sans doute, je n'ignore pas que, pour les gens sérieux, qui

(3) D. A. Zakythinos, *Crise monétaire et crise économique à Byzance du XIIIe au XVe siècle*, Athènes, 1948, éd. L'Hellénisme contemporain. — *La population de la Morée byzantine*, L'Hellénisme contemporain, Année 1949.

(1) *Lavoisier économiste*, par R. Dujarric de la Rivière (Masson et Cie-Plon, 1949).

pensent que l'arithmétique n'est lourde que de chiffres, que le Soleil n'est fait que de rayons lumineux, qu'une rivière a mission de véhiculer de l'eau, un boulanger de pétrir du pain, un maître d'école d'apprendre à lire, un médecin de guérir les malades, le violon d'Ingres est un vice;

qu'on ne doit parler entre soi que de ses affaires, parce qu'elles représentent la seule chose qu'on soit censé bien connaître, et qu'on ne parle bien que de ce qu'on connaît, pour l'avoir souvent pesé. Ceci est inscrit sur les balances automatiques.

Qu'un médecin s'avise — et cette catégorie estimable de savants possède nombre de ces originaux, peut-être à cause de l'odeur du phénol et de la créosote — qu'il s'avise de se complaire en cogitations extrathérapeutiques : littérature, beaux-arts, spéculations sur les mines d'or.

Qu'une demoiselle de la Halle, marchande de fruits le matin, ose remporter le tantôt un second grand prix de peinture au concours de Rome, comme l'a fait cette année Mlle Marcelle Deloron, voilà plaisanteries que ne sauraient admettre les gens sérieux, mais qui remplissent d'aise le cœur des misanthropes de mon genre.

Car où gît la vérité? peut-on se demander. Dans une maladie guérie, dans un compotier de fraises, ou dans le violon d'Ingres?

Maintes fois j'ai retourné les données de ce problème sans en isoler la solution. Seul un animal comme l'Homme est capable de ces cumuls. Les autres bêtes se contentent de faire honnêtement, automatiquement même dans une certaine mesure, la besogne assignée à leur espèce. Peut-être jadis, au temps qu'elles cherchaient encore leur voie et que ce qu'on nomme l'instinct n'était pas encore une mécanique soigneusement huilée, peut-être ont-elles joué aussi du violon d'Ingres, et étonné la galerie en parlant d'autres sujets que de leur métier.

Jours révolus : une fourmi est désormais une fourmi, une abeille est une abeille. Cependant que M. de Buffon se repose des deux grosses forges qu'il possède à Montbard, et de l'art d'améliorer le charbon de terre, en dirigeant le Jardin des Plantes et en publiant son *Histoire naturelle* en 36 volumes;

que M. Lavoisier se soulage du poids de sa ferme générale par la synthèse de l'eau et la découverte de l'oxygène;

que M. de Réaumur, tout en remplissant les devoirs hirsutes de sa charge, invente son thermomètre, aborde cent questions de sciences exactes et d'histoire naturelle, depuis la manière de fabriquer le fer-blanc ou la porcelaine de Chine, jusqu'à la régénération des membres des crustacés, et transforme son hôtel de la rue de la Roquette, à Charenton, en un de ces établissements d'élevage d'oiseaux et d'insectes que l'avenir appellera « Vivariums ».

Quel homme que ce seigneur de Réaumur! Quel monument que ces *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes!* Publiés, remarquons-le, de 1734 à 1742, donc antérieurs pour leur plus grande

part, à l'*Histoire de Buffon*, lequel était d'ailleurs beaucoup plus jeune. Ainsi que l'indique Jean Torlais, dans son livre sur Réaumur (2), toute l'épaisseur d'un siècle les sépare. L'un, l'aîné, encore rattaché au XVIIe, l'autre — Buffon — déjà entraîné dans le grand torrent d'idées générales du XVIIIe, qui deviendra tourbillon avec leurs successeurs immédiats, les Rousseau, les Lamarck, les Jussieu. Quoique collègues, à l'Académie des Sciences et à l'Académie française, ils ne s'entendirent pas toujours; Buffon, comme naturaliste, eut à subir les critiques de Réaumur.

Mais ils possédaient ce point de contact, le violon d'Ingres, splendide fraternité qui rapproche toujours ses élus.

Le cas de Lavoisier est plus typique encore. On ne peut pas arguer qu'il ait été enrôlé malgré lui dans une profession peu conforme à son orientation, pour user de ce mot barbare. Dès sa jeunesse il s'adonne aux sciences, suit le cours d'astronomie de l'abbé La Caille, celui de botanique de Bernard de Jussieu, concourt à 23 ans pour un mémoire sur le *Meilleur système d'éclairage de Paris*, à 25 est élu membre de l'Académie des Sciences, au même âge que Réaumur. Noble époque où l'on faisait plus de confiance aux promesses qu'au poids du bagage!

Or cette voie brillante marche parallèlement à une autre : celle d'un Lavoisier financier et économiste. Traité de la richesse territoriale de la France, rapport sur un projet de Caisse d'assurance agricole, sur l'amortissement des assignats. « Le plan de liquidation que je propose, écrit-il, c'est celui du Comité des finances, c'est celui de M. Mirabeau, c'est celui de M. l'évêque d'Autun (3), et cependant ce n'est précisément aucun d'eux. Il marche entre eux en évitant les précipices ouverts de toutes parts. Enfin, en le réduisant à son énoncé le plus simple, il consiste à dire qu'il ne faut mettre en circulation que le moins d'assignats qu'il sera possible, qu'à mesure qu'on y est forcé par la nécessité des circonstances... »

Dans ce passage, cité par M. Dujarric de la Rivière, ne croirait-on pas lire quelque prose actuelle? Tout se recommence, hélas! mais les Lavoisier ne sont pas mieux écoutés. Heureux encore qu'on ne les décapite pas.

Réaumur, Buffon, Lavoisier.... Si l'on analyse d'un peu près le cas de ce triumvirat illustre, on se trouve en présence d'un complexe : la science était leur but, leur métier un moyen. Aucun d'eux ne s'enrichit matériellement dans ses fonctions civiles, si l'on peut dire. Buffon utilisa les forges qu'il avait construites en 1768 pour le traitement des minerais de fer de Bourgogne, à essayer ses conceptions scientifiques, par exemple à fabriquer ces miroirs ardents dont il avait emprunté l'idée à Archimède et qui lui donnèrent quelques résultats au moins théoriques. Réaumur,

(2) *Réaumur*, par Jean Torlais (Desclée, de Brouwer et Cie, Paris-Bruges).
(3) Talleyrand.

déjà riche de naissance, employa son argent à satisfaire sa passion pour la nature. Quant à Lavoisier, c'était dans son laboratoire que passaient les revenus considérables attachés à sa charge de fermier-général. Aidé de sa femme, fille d'un autre fermier-général nommé Paulze, et qui se montrait pour lui une véritable collaboratrice, il avait installé à l'Arsenal un laboratoire qu'on regardait, même à l'étranger, comme un modèle — outillé des appareils les plus perfectionnés, — dont beaucoup imaginés par lui. Les seuls travaux sur la synthèse de l'eau n'avaient pas coûté moins de 50.000 livres, ce qui représentait, au poids de l'argent, plusieurs de nos millions d'aujourd'hui. Ainsi le sang de la Nation conduisit cette tête sur l'échafaud de la place de la Révolution, au nom de principes en effet immortels, puisqu'ils ne finiront qu'avec l'Homme et sa furie; cette sueur du peuple, dont on prétendit qu'il s'était engraissé comme ses 23 collègues de la Ferme, retournait au peuple sous forme de savoir et de bien-être. Plaise aux dieux que l'énergie atomique, placée sous le signe de la croyance marxiste, nous réserve de meilleurs lendemains!

Ce qu'il faut retenir, c'est cette sorte de loi mystérieuse qui veut qu'un homme ou une femme gagne souvent plus de titres à la mémoire de ses contemporains par son incarnation seconde que par sa véritable affectation au corps social. On se souvient d'eux davantage pour ce qu'ils eurent l'ambition d'être que pour ce qu'ils furent réellement.

Et ce qui était vrai voici un ou deux siècles le reste plus que jamais à notre époque, où si peu d'emplois humains trouvent un titulaire prédestiné. La spécialisation à outrance qui fait, en notre âge actuel, confiner un individu dans une utilisation de petit rouage, perdu au sein de l'immense machine, n'a fait que développer, dans le phénomène du violon d'Ingres, le facteur Nostalgie. Qu'est-ce que le goût du sport, qu'est-ce que la pratique du *week-end*, migration hebdomadaire qui aspire les habitants de la ville, sinon une nostalgie du moi corporel, comme le violon d'Ingres est celle du moi pensant?

Nostalgie d'exilés, de tout ce dont nous nous sommes exilés nous-mêmes, et dont nous gardons la saveur au coin de nos lèvres.

Exilés de la Nature, qui nous rappelle qu'il est autre chose que l'Homme, son artifice, ses constructions dans le vide et sur le sable;

et que la valeur de l'Homme ne se mesure qu'en fonction de l'écho qu'il projette sur le mur silencieux du monde. Lui n'est que matière, son écho est l'idéal.

Marcel Roland.

DANS LA PRESSE

Berthold Mahn. — D'une étude de Maurice Rat excellemment illustrée, dans le « Courrier graphique » (nº 40, mai-juin :

« Il est très difficile d'illustrer un livre, et Mahn lui-même, paradoxalement, se plaît à dire qu'un livre n'est pas fait pour qu'on l'illustre. Excessive boutade d'un grand artiste! Ce qui est vrai, c'est que l'illustration d'un livre requiert — outre, il va sans dire, les moyens propres de l'art — une grande intelligence de l'œuvre jointe à beaucoup d'amour, une *sympathie* de l'esprit et de l'âme, par laquelle l'illustrateur non seulement communie, mais s'identifie avec l'auteur, son dessin, ses personnages et recrée à son tour, plus ou moins secrète ou apparente, l'*aura* du livre. Or, cette sensibilité, cette disponibilité, cette compréhension, qui permettent à l'illustrateur de s'insérer, corps et âme, dans l'œuvre, combien la possèdent comme Mahn? Cherchez et comptez. »

Un laborieux. — René Brest, pour les « Nouvelles littéraires » (30 juin), est allé interviewer Erskine Caldwell, de passage à Paris :

« — Comment travaillez-vous?

— Tous les jours, sauf les dimanches, de neuf heures à cinq heures, pendant dix mois de l'année. Je m'octroie ensuite deux mois de vacances que je passe généralement à l'étranger avec ma femme. »

Poésie. — C'est une définition, ou *sa* définition de la poésie que donne Elsa Triolet dans les « Lettres françaises » du 30 juin, à propos du poète patriote bulgare Christo Botev (1849-1876) :

« La poésie est un art de précurseur qui rattache le présent à l'avenir, et le poète précurseur est un hâleur qui traîne la lourde barque du temps. Je parle de la poésie et non de ce qui brille sans être de l'or, je parle des poètes et non des victimes de leur imagination. Je parle de Pouchkine, Byron, Victor Hugo, Christo Botev, de Maïakovski, Kovatchitch, Nazim Hikmet, Neruda, tous punis d'exil, de prison, de mort violente, parce qu'ils étaient en avance sur leur temps, qu'ils voulaient faire avancer les aiguilles. La biographie de ces poètes a tous les traits nécessaires pour devenir légende, on peut raconter la vie de ces hommes pendant les veillées... Allez donc raconter la vie d'un Valéry : ni aujourd'hui, ni dans cinq cents ans, vous n'en ferez jamais ni un poème, ni une chanson. Poètes géants, voix immenses, sorte de radio qui va chercher des millions de gens à domicile, dans leur intimité, pour dire son secret à l'oreille de chacun de ces millions d'hommes. Ainsi parlent ces poètes, pour tous et chacun, en s'adressant à ce qu'il y a de meilleur dans l'homme. »

Roman. — D'André Chamson, dans les « Lettres françaises » du 14 juillet :

« Chacun de nous fabrique une sorte de code secret dont il se sert pour parler avec ses amis. Ecrire un roman, c'est, pour moi, quand je parle sur ce ton avec quelques-uns de mes plus proches : « combler le trou noir ». Louis Guilloux, par exemple, comprendrait très bien ce que j'entends en disant cela. Le trou noir? C'est l'espace vide où peut naître et grandir ce que nous appelons notre conscience de la vie. C'est, en quelque sorte, l'esprit de l'escalier étendu à notre existence tout entière. Car la plupart des êtres vivent sans arriver à comprendre leur vie. Chacun de leurs instants tombe dans un trou noir où la mémoire allume à peine de temps en temps une petite lumière. Ecrire un roman, c'est donc essayer de donner à notre rapport avec le monde une chance de durée, c'est tenter de passer du fugitif à l'éternel — en sachant bien que l'éternité dont il est question ici n'est qu'à notre mesure et, par cela même, périssable. Pour dire les choses autrement, nous écrivons des romans pour tenter de rester vivant au delà de chacun des instants de notre vie. C'est du reste le rôle de toute œuvre d'art — qu'elle soit roman, poème, statue ou tableau — mais le roman, comme jadis le poème épique, le fait peut-être avec une ampleur et une richesse qui n'appartiennent qu'à lui. Deux ou trois grands romanciers suffisent en effet à remplir un siècle, comme le monde antique a été comblé par « L'Iliade » et le moyen âge par « La Divine Comédie ».

Société d'Etudes dantesques. — Fondée en 1938-1939, interrompue par la guerre, reprenant en 1948 ses activités auprès du Centre Universi-

taire Méditerranéen, la Société d'Etudes dantesques publie son bulletin n° 1 (annexé à un important recueil des *Annales du C. U. M.* ou tiré à part). On y lit *Les avatars de la « Donna Gentile »* par André Pézard, *Dante et le mythe de Marsyas*, par Paul Renucci, un bulletin critique d'Auguste Valensin, des comptes rendus d'Alexandre Masseron et Maurice Mignon.

Balzac, Gauguin, Gœthe. — Un peu de répit pour les bibliographes de Balzac. Signalons toutefois un *Balzac* de Thadée Boy-Zelenski, l'écrivain polonais assassiné en 1941 par les Allemands (« Parallèle 50 », 1er et 8 juillet), et, de Julien Benda, *Un esprit scientifique* (1er juillet).

Sur Gauguin, à propos de l'exposition du centenaire, une double page d'« Arts » (8 juillet).

Pour le deuxième centenaire de Gœthe, c'est la revue « Etudes germaniques », comme il convient, avec un numéro spécial, de première importance à tous égards (avril-septembre). Dans « Etudes » (juillet-août), *Positions religieuses de Gœthe,* par Robert d'Harcourt.

Répertoire. — Julien Benda : *Réflexions sur Chopin* (« Europe », mai-juin). — Roger Stéphane : *Les dernières années de T. E. Lawrence* (« La Nef », juillet). — Pierre Gourou : *L'Amazonie, problèmes géographiques* (« Les Cahiers d'Outre-Mer », Bordeaux, janvier-mars).

Dernières chances de l'Union française : numéro spécial d'« Esprit » (juillet). — *Afrique noire :* deux études sur les problèmes de la culture en Afrique noire française, accompagnées d'un florilège de textes poétiques (« Europe », mai-juin). — Jacques Le Bourgeois : *Prisonnier des Japonais* (« Revue de Paris », juillet). — Bernard Simiot : *L'affaire d'Indochine* (« L'Art nouveau », juillet). — Jean Decoux : *L'Indochine et l'armistice de* 1940 (« La Revue », 1er juillet).

VARIETES

THEO VARLET

Poète et essayiste, Malcolm Mac Laren était devenu l'ami de Théo Varlet, comme l'un de ses plus fidèles admirateurs. Il multiplia les efforts pour faire connaître en Angleterre l'œuvre du chantre des Libres Jardins. *Atteint, comme Théo Varlet, d'une maladie incurable, Malcolm Mac Laren suivit son exemple, dix ans plus tard : il se donna la mort, en mai* 1948. *Auparavant, il avait toutefois tenu à rendre à son ami l'hommage que nous publions ici.* — RENÉ LALOU.

O Mort, compagne de mes nuits,
qui me tends l'unique baiser libérateur,
dernière fiancée, ô Mort, à quand les noces?...

J'ai trouvé ces lignes dans les derniers papiers de Théo Varlet, sur la petite table de chevet du lit où le poète, rassasié de souffrances physiques et morales, absorba délibérément une dose mortelle de somnifère dans son Mas du Chemineau, à Cassis, le soir du 6 octobre 1938.

Il était convenu que, dès que cela me serait possible je viendrais d'Angleterre, après sa mort, pour trier et classer ses dossiers, ses papiers, ses livres. Je n'ai malheureusement pas pu achever totalement ce « labour of love ». Entre temps, il y a eu la guerre; le Mas du Chemineau fut réquisitionné par les Allemands et la veuve de Théo Varlet dut elle-même le quitter.

Lors de ma visite au Mas, en décembre 1946, il ne restait

presque plus aucun livre ou manuscrit. J'ai même, hélas! trouvé des papillons autographes éparpillés dans le jardin! Et toute l'énorme pile de sa correspondance, des lettres reçues, dont il conservait jusqu'aux enveloppes, tout avait disparu...

Après comme avant la visite de M. Georges Duhamel le 7 mars 1936, Théo Varlet se savait « un malade abandonné des médecins ».

Tout comme Alphonse Daudet, Varlet se mourait lentement, depuis 1935, des invasions du tabès. Ses facultés intellectuelles cependant, restèrent intactes jusqu'au dernier instant. Il se croyait guéri d'une triste maladie contractée dans sa jeunesse. Hélas! le poison ne se tenait coi que pour mieux surprendre sa victime trente-cinq ans plus tard.

Dès 1935, Varlet ne pouvait plus quitter Cassis pour faire son voyage annuel à Paris ou traiter avec les éditeurs. Ses économies s'épuisaient. Il fallut lui venir en aide. Sous la présidence de Georges Duhamel et de Jean Royère se fonda la Société des Amis de Théo Varlet, société disloquée depuis la guerre. La veuve de l'écrivain se trouve dans la pénurie (elle n'a qu'une modique pension de la Société des Gens de Lettres, augmentée, peut-être, à l'heure actuelle, d'une indemnité de guerre).

Sans se soucier beaucoup d'obtenir de son vivant la gloire, « un des leurres le plus leurre de la vie », il estimait cependant que ce serait un des buts de la Société des Amis de Théo Varlet, après sa mort, de répandre son œuvre.

Que faisons-nous, ses amis, pour perpétuer sa mémoire et lui rendre dans la littérature française la place à laquelle son œuvre a droit?

Mon rêve ira plus haut que l'espace et le temps
Chercher dans l'Idéal la Vie et la Lumière...

avait affirmé à dix-sept ans notre poète lillois. Varlet resta fidèle toute sa vie à cette haute vision. En 1917, il écrivait à son grand ami, le peintre Jean Baltus (mort trop tôt en décembre 1946) : « Affirmer bien haut qu'il n'en est qu'une seule (sagesse), consistant à vivre au maximum d'art dont nous sommes potentiellement susceptibles. Corollaire : extérioriser du susdit art le plus que faire se peut; sinon, en jouir psychiquement, ce qui est encore un moyen de vivre. »

Toute sa vie fut consacrée à la Beauté universelle. Que ce fût dans ses études passionnées de botanique, d'astronomie (il donna un *Manuel du Nouvel Univers Astronomique* à l'Encyclopédie Roret en 1934), dans ses traductions de Stevenson et de Kipling (reconnues comme pouvant rivaliser avec celles de Poë par Baudelaire), bref dans toute son œuvre, Varlet prit pour devise : « Tout connaître, avoir tout senti, pour pouvoir tout exprimer »

— et il ajoutait, dans une de ses lettres, qu'il m'écrivait « dans le style le plus beau dont je sois capable ».

C'était un champion de la correction et de la pureté du style. A Georges Duhamel, il écrivait : « Une chaumière et une lunette. Une lunette vaut mieux qu'un cœur. On voit bien plus sûrement au travers.

Théo Varlet était-il devenu victime du délire de la persécution? Déjà depuis quelques années il s'imaginait condamné au silence par ses confrères. A preuve ces notes et brouillons de lettres que j'ai trouvés dans ses papiers, lettres non envoyées à des amis et confrères qui semblaient l'avoir oublié dans sa misère. Délire de persécution qu'aggrava sans doute l'état du malade.

Reclus farouche, abhorrant les cénacles et les milieux littéraires de la capitale, respectant l'individualisme d'autrui, il fuyait la réclame, lui eût-elle même procuré la gloire : « Pour que mon nom grandisse, il faut que je disparaisse. »

Il m'écrivait le 24 mars 1936 :

Bon courage? hum! Si j'en avais eu suffisamment plus tôt, il n'y aurait plus lieu d'envisager maintenant si tel ou tel motif est valable pour me faire suspendre ou ajourner l'exécution d'une décision prise à loisir, et qu'on ne pourra au moins accuser d'être précipitée, en « coup de folie » et « accès de fièvre chaude ». Et si elle est « un peu arbitraire », je me demande alors ce que peut bien être une décision raisonnée et justifiée. Et, somme toute, mon bon Mac, vos objections reposent sur la croyance à la possibilité d'un miracle, à peu près aussi probable que de gagner à la loterie le gros lot de cinq millions lorsqu'on est détenteur d'un unique billet...

Et le 25 juin 1937 :

Période d'affreux cauchemar : quatorze jours de crise record... Quel dommage de n'avoir pas été jusqu'au bout de la Délivrance, voici quinze mois! — Et c'est encore une fois à recommencer.

Notes des derniers dossiers (septembre 1938?) :

Les gens ne comprennent et n'admettent chez un malade que les maux physiques. Si on leur parle de souffrances sentimentales ou intellectuelles, ils pincent les lèvres ou hochent la tête, et vous exhortent gentiment à acquérir un bon moral —, grâce à quoi vous guérirez infailliblement et vous n'aurez plus de ces — idées noires — ...

Parmi cette asphyxiante série de jours livrés à l'absurde caprice d'une météorologie affolée, il y eut (quand? samedi? dimanche?) une journée de trêve (sans rime ni raison, surgie à l'improviste, de même que les calamiteuses crises, mais bien plus rare prodige), trêve à la souffrance, trêve à la sourde horreur strangulante de ce sort, où, par la grâce de la recherche naguère opérée dans les dossiers de ces Mémoires afin d'y prendre — la Belle Amour —... (se termine brusquement ici).

Un monde rabougri, sans joie et sans tendresse

Traîner lugubrement ce moignon de ma vie...

PRO MORTE. — *Epicure enseigne que l'on doit se tuer avec calme, et au moment le plus opportun.*

L'abomination de l'infirmité est sur moi... Prétendre vivre encore, même pour réaliser certains fragments de mon œuvre en puissance, est un pur leurre... Dommage, oui, qu'une carrière soit interrompue par ce coup; je

n'ai pas terminé mon œuvre, il me restait des choses à dire. Mais c'est définitif. L'indéniable fin...

...Puis, en serrant le problème de plus en plus, parce que j'ai fini par donner une confiance morale (lato sensu), et je dirai presque religieuse, à cet Ordre Universel. m'en remettant à lui comme les croyants s'en remettent à la Volonté de Dieu, j'accepte, à la mort, l'anéantissement (subjectif) de ma conscience, et le transfert de mon égoïsme vital dans l'Eternelle... soit inconscience, soit conscience, mais d'un ordre de grandeur tellement incommensurable (cf. son dernier poème : IN VITAM AETERNAM).

Le 21 février 1938, il m'écrivit, à propos d'un recueil de treize sonnets publié en Angleterre la même année :

Votre choix des douze premières pièces me semble admissible. Du vrai T. V., — et pas des curiosités pour « students of T. V. » : cela ne devra venir que plus tard, quand, T. V. ayant disparu et ne gênant plus personne, son œuvre pourra *enfin être apprécié à sa juste valeur ou à peu près, par la généralité du public et non plus seulement par les « happy few ».*

Et le 7 septembre 1938 (une crise ayant suivi une petite balade avec Sarah Varlet, ma femme et moi à Marseille) :

Je savais que le voyage à Marseille, surajouté aux autres fatigues, risquait de m'être funeste; c'était à moi de me ménager, de m'abstenir. Mais la moindre paillette de joie vivante qui passe à ma portée, je la saisis, et je « paye la casse », s'il le faut. Tant pis... — Blaguez-moi (pas trop, cependant) si vous voulez, de ne point encore m'être exécuté; je suis le premier à juger ces lanternements ridicules. L'âne de Buridan, oui. Mais « ta men » : *vous savez quelles raisons j'ai de tarder encore* (sa mère âgée, sa femme qu'il laisserait seule et dans la misère), « ta de » : *quelle autre issue? Bien malin celui qui m'en indiquerait une valable et in my line...*

Une lettre du 25 septembre 1938, à destination non indiquée et qui ne partit pas :

...Nauséeuse horreur de la folie bestiale, révolte enragée de se voir impuissant contre le flot... Et, parmi les dix autres aspects encore, le profit spirituel de la leçon tirée : constatation expérimentale de l'importance nulle de mon individu, molécule roulée dans le tourbillon de l'Histoire en devenir — mince strata, elle-même, dans l'évolution de l'humanité, de la vie planétaire, etc...

Bref, excellent adjuvant au courage philosophique qui a décrété depuis bien des mois, et bloqué plus récemment la ferme résolution de ne point traîner au delà de l'hiver qui vient, le boulet du sursis, déjà trop prolongé...

Adjuvant, dis-je, oui; mais, outre les deux motifs de patience (ma mère, très âgée, qui va s'affaiblissant de jour en jour; — et ma femme, problème à résoudre le moins mal possible), nous sommes tellement pétris de contradictions, pauvres humains, que le secteur sentimental de mon individu, entiché du vieux préjugé de la « gloire » posthume (le Philosophe cosmique l'en raille-t-il assez!), estime le moment très inopportun pour disparaître et trouve simplement légitime (ô candeur!) que le bruit, provoqué par cette fin du poète, profite au moins, peu ou prou, à la part de renommée, petite ou grande, que la postérité (sic!) accordera à son œuvre, et ne soit pas noyé dans la clameur catastrophique des trompettes infernales...

Il faut mourir pour avoir raison, dit, dans l'œuvre de Zola, le romancier Sandoz.

Le 27 septembre 1938, cette lettre à moi adressée :

...Le temps a terriblement marché, et les événements (Di, avertite omen!) pourraient bien — entre autres choses immensément plus considérables — to knock the bottom out (sic) *of mes projets personnels rationnellement organisés, rendant inutile le délai, puisqu'il n'offrirait plus d'avantage pour la renommée posthume de l'œuvre — la fin de T. V. devant passer inaperçue, fait infinitésimal, au milieu du cataclysme historique, si celui-ci se déchaîne malgré tout... Et à voir la folie monter et s'aggraver chaque jour, je suis dans un état de rage permanente devant cette monstrueuse idiotie — un dégoût sans nom, une nausée quasi physique. Et il n'y aurait pas grand effort à faire pour passer de là à la « temporary insanity », — expérimentale — et volontairement provoquée, sur laquelle je compte, comme vous le savez, mon cher Mac, pour vaincre, le moment décisif venu, les résistances de l'instinct de conservation.*

Enfin, ces lignes, que je trouvai tracées au crayon sur un bout de papier, les dernières, je pense, qu'il ait jamais écrites, soit le 6 octobre 1938 :

REGRETS.
Quelle sottise!
Je regrette surtout de laisser ma bibliothèque en désordre, avec des ouvrages en plusieurs tomes dispersés çà et là, et qui ne seront jamais rassemblés. (Tranquillisez-vous, mon cher Théo, le plus gros du travail a été fait.) *Mais durerais-je encore dix ans, que ce serait pareil, ou pire, les rangements opérés à plusieurs reprises par des amis « dévoués » n'ayant apporté aucun remède à ce désordre.*
Là encore, — personne n'y peut rien.

Et ce sonnet, que j'extrais de *Ad Astra* (1) et que je considère peut-être comme le plus important de son œuvre, je ne dis pas le plus beau :

PLURALITÉ

Contre la solitude assurant leurs néants,
Les hommes de ce globe, atomes éperdus,
Se serrent sous la voûte en lumière des rues
Pour fuir l'effroi désert de l'Infini béant.

Mais c'est aux cœurs humains qu'elle est, la solitude,
Et la divinité peuple les cieux géants!...
Mon espoir dans la nuit luit, ô mondes vivants,
Et se dédie, éclair, à votre multitude.

Périsse ma mémoire, et périsse la terre!
Sur les ondes mystérieuses de l'éther
Le désir immortel de ce soir est enté :

De soleil en soleil il irradiera, vers
Les esprits, mes jumeaux, des autres univers,
A tout jamais présent parmi le Ciel panthée.

Le 21 avril 1939, réalisant un des vœux les plus chers du poète, son ami intime, le docteur Agostini, et moi-même jetâmes une partie de ses cendres dans la baie de Cassis, aux accents de la *Marche funèbre* de Chopin.

Malcolm Mac Laren.

(1) Messein, éd., 1929.

GAZETTE

Le livre du jour : « La légende des siècles ». — *M. Victor Hugo est un étonnant exemple de longévité physique et littéraire. Quand il est né, quel âge avait donc le siècle passé? De Rome, de Sparte, ou de Versailles, qui donc marquait la politique française? Je ne sais plus. Toujours est-il que Fontenelle n'a plus sa place parmi les merveilles, qui péniblement se poussa jusqu'à la centième année en se retenant de parler quand les carrosses faisaient trembler ses vitres. M. Hugo est une force de la nature : du haut des tours de Notre-Dame, il est encore très capable de distinguer la robe de Mlle Marie Nodier au balcon de l'Arsenal et j'ai ouï-dire que, tout dernièrement, il avait vivement repris son valet de chambre qui, au dessert, lui tendait un casse-noisettes. C'est dans son propre miroir qu'il a vu Mahomet :*

> A peine vingt poils blancs dans sa barbe encor noire...

Quant à l'écrivain, il a traversé, comme en se jouant, le pseudo-classicisme, le romantisme, le réalisme, le naturalisme, le symbolisme et le surréalisme, s'accommodant de tout et de tous, et, dans toutes les écoles, sur la chaire du maître. Voici qu'aujourd'hui, sous le beau titre de La légende des siècles (1), *il nous livre deux forts volumes de vers, plus gros encore que* La somme de poésie, *et dont on vient à bout, cependant, avec beaucoup plus de plaisir et de profit. Honorons cet infatigable génie; comme il a dit d'Eviradnus :*

> Tout vieux qu'il est, il est de la grande tribu,
> Le moins fier des oiseaux n'est pas l'aigle barbu.

A quoi bon retracer sa carrière, quand elle reste ouverte? et que l'auteur, qui a foi dans le progrès, aime à se définir autant par ce qu'il lui reste à faire que par ce qu'il a déjà fait? Le livre qu'il publie aujourd'hui en annonce d'autres. Reportons-nous à la préface : « Ces deux volumes... sont à l'ouvrage dont ils font partie, et qui sera mis au jour plus tard, ce que serait à une symphonie, l'ouverture. Ils n'en peuvent donner l'idée exacte et complète, mais ils contiennent une lueur de l'œuvre entière. » Ces

(1) Gallimard, éditeur.

déclarations ont semé la panique chez les confrères de l'auteur : ils ne peuvent plus se reposer sur leur gloire. Déjà M. de Hérédia, qui ne songeait plus qu'à marier ses filles, remisant ses Trophées, *annonce ses* Glanes; *M. Sully-Prudhomme prépare pour ses lecteurs, après ses* Epreuves, *des* Supplices; *M. Coppée, suite aux* Humbles, Les économiquement faibles; *M. Moréas, ses* Filles de l'Hymette; *M. Géraldy, un* Toi, Moi et Lui; *Mme de Noailles, ses* Faiblesses éternelles; *M. Paul Claudel,* Le premier moteur; *M. Emmanuel,* La dernière plaie, *etc., etc. Un bruit de rimes monte dans le ciel de Paris, et Pégase court toujours...*

Au moins savons-nous de quoi sera faite l'œuvre immense que projette M. Hugo. Sa préface en esquisse les grandes lignes : « Exprimer l'humanité dans une espèce d'œuvre cyclique; la peindre successivement et simultanément sous tous ses aspects, histoire, fable, philosophie, religion, science, lesquels se résument en un seul et immense mouvement d'ascension vers la lumière... » Vertigineuses perspectives! Si le poète ne me prenait par la main, je ne répondrais pas de la santé de ma tête. Quoi! l'humanité peinte successivement et simultanément sous tous ses aspects! J'entends déjà murmurer contre cette conception « totalitaire » de la poésie, et de partout l'on dénonce « l'ogre de Guernesey » (c'est dans cette île, où il s'était réfugié pour échapper à la police de Vichy, que M. Hugo a composé sa Légende). *Cette ambition démesurée, sans doute née au spectacle de l'océan et du ciel, risquerait, comme une voile à l'excès gonflée, de faire sombrer la poésie; et pourtant, sur toute l'étendue de la mer, au-dessus de la houle des phrases et des vers, la poésie brille à la crête des vagues, écume et mouette : chance aveuglante, dirait-on, mais le poète, depuis l'aube debout devant son écritoire, a su la mériter. De ce brassage de siècles et de civilisations, ce qui reste, pur enfin, c'est l'être humain, affronté de surcroît — et l'on croirait entendre ici M. Breton — à « ces êtres différents de l'homme que nous nommons bêtes, choses, nature morte, et qui remplissent on ne sait quelles fonctions fatales dans l'équilibre vertigineux de la création ».*

M. Hugo a la tête épique : il a moins de bon sens qu'Homère. Il se meut avec aisance dans le surnaturel, le gigantesque, l'impensable. Il est peut-être le seul poète qui ait pris sans réserve le parti de l'œil. Il ne nous fait rien comprendre, rien toucher : ses spectacles sont hors de notre portée. C'est Dieu qui d'une araignée fait le soleil, c'est un lion qui saccage une ville, c'est un cèdre qui s'envole, c'est une montagne qui s'entretient avec un parricide, c'est un guerrier qui déracine un chêne, c'est un héros victorieux seul contre cent, c'est un cadavre tournoyant comme une massue, c'est un pourceau face à face avec Dieu, c'est un Satyre métamorphosé en monde, c'est le volcan Monotomba qui fait des discours... La liste serait longue, de ces « idées de fou ». Mais quelle folie? L'œil ne délire jamais. M. Hugo a publié des « choses vues », il nous donne maintenant des « choses à voir ». Les unes

et les autres sont du domaine du visible, où l'absurde n'existe pas. L'œil du poète n'est pas seulement un appareil enregistreur; l'auteur des Contemplations *a persévéré dans le sens de la seconde vue : il pulvérise l'apparence, il va au noyau, au secret, où il découvre toujours quelque chance de drame. Aucune tranquillité dans sa vision du monde : l'inquiétude et l'angoisse sont logées au cœur de l'existence, dont elles sont comme la palpitation. Dans la fumée qui monte d'une cabane, M. Gautier, pour une fois mêlant la métaphysique à sa sèche vision des choses, prétendait voir comme un message de l'âme à Dieu; M. Hugo fait trembler le spectacle :*

L'âtre enfante le rêve, et l'on voit ondoyer
L'effroi dans la fumée errante du foyer.

Les mots-clés qui ouvrent ce monde paraissent avec une fréquence bien instructive : fauve, farouche, sinistre, sombre, morne, affreux, lugubre, horrible, obscur, hagard, féroce, etc., quelle page de la Légende qui n'en soit marquée comme d'un signe? Aussi le poète peut-il décrire sans qu'on s'en lasse; là où d'autres ennuient, il triomphe, il anime la terreur : témoin l'étonnante description du manoir de Corbus, prodigieusement mouvementée, qui fait tout voir, avec quelle précision! à la faveur d'un drame :

La nuée attaquant, farouche, la ruine...

Voilà le vrai domaine de M. Hugo. Ailleurs, il est mal à l'aise; le sourire, ni la grâce, ne l'inspirent. Je ne sais rien de plus détestable que la première partie, souvent admirée pourtant, de La rose de l'infante. *Lorsque je lis :*

Quand l'enfant, allongeant ses lèvres de carmin,
Fronce, en la respirant, sa riante narine,
La magnifique fleur, royale et purpurine...

j'ai envie de crier à M. Hugo : Quoi! c'est pourtant vous qui disiez un jour

Je massacrai la neige, et l'albâtre, et l'ivoire...

c'est pourtant vous qui écriviez :

Je dis à la narine : Eh! mais, tu n'es qu'un nez!...

L'avez-vous donc oublié? Votre fillette est insupportable, laissez donc les infantes à M. Samain!

Pourtant M. Hugo a de l'esprit : il sait jouer. Lisons Aymerillot *: c'est merveille comme l'humour y affleure, et comme ce ton familier reste toujours juste :*

On s'use, on se disloque, on finit par avoir
La goutte aux reins, l'entorse aux pieds, aux mains l'ampoule,
Si bien, qu'étant parti vautour, on revient poule...

Les poètes burlesques du XVIIe *siècle parodiaient volontiers les épopées célèbres; M. Hugo n'a pas besoin d'être travesti. Pourquoi*

écrire quelque Hugo en belle humeur? *il s'en charge lui-même : le grand maître des terreurs sait organiser des parties de rire. Quelle verve soudain, quelle fantaisie, quelle cocasserie, là où on les attend le moins! Cette extraordinaire liberté n'est pas un des moindres charmes de ces « petites épopées ». A cet égard, peut-être a-t-il écrit son chef-d'œuvre avec* Le satyre : *il y a quelque chose de royal dans l'allure capricieuse, dans les changements de ton de ce poème déconcerté et déconcertant, qui va du calembour au sublime, du débraillé au solennel, tout au long de quel extra-ordinaire voyage, jusqu'à l'apothéose du « maroufle » ! Cette espèce d'allégresse folâtre qui emporte certaines pièces s'explique moins par un tour d'esprit particulier au poète que par la virtuosité sans frein de l'artiste : c'est la souveraine possession de ses moyens qui naturellement l'entraîne à je ne sais quel usage enjoué de la langue et du vers. Qui dira combien d'« idées » sont nées des rimes, des altérations, en un mot, de l'automatisme verbal? Le poète se déplace dans une sorte de tourbillon de mots, qui d'aventure s'agglutinent, et leur connexion a quelque chose de gratuit qui enchante. Il faut l'entendre faire sonner les noms propres sur des vers entiers.*

Blas-el-Matador, Gil, Francavel, Favilla...

il faut le voir construire le poème-proverbe de Mahomet *avec le mulet Daïdol et l'âne Yafour, interrompre un moment le terrible* Eviradnus *pour faire, comme il dit, « un peu de musique »*

La guitare des monts d'Inspruck, reconnaissable
Au grelot de son manche où sonne un grain de sable...

Ce maître-sonneur n'a jamais épuisé les combinaisons de son carillon; il s'ébat, s'étourdit, s'enivre, prêt à toutes les audaces

Il est camard, son nez étant sans cartilages...

pliant la syntaxe à peindre autant que les mots mêmes

Il est canard, son nez étant sans cartilages...

tirant un parti entièrement neuf de ces participes absolus

Les collines ayant des lis sur leurs sommets...

laissant filer les images, qui souvent s'échappent et vont se fixer dans le ciel de la poésie inutile

Laïs nue avait moins d'escarbouches luisant
Que ces fauves rochers n'ont de flaques de sang...

Mais sachant aussi se discipliner, donner des exemples parfaits d'imagination dirigée, comme dans l'admirable finale de Booz endormi, *pousser en ordre ses métaphores jusqu'à développer une grande et inoubliable vision*

La nuit, qui sert de fond au guet mystérieux
Du hibou promenant la rondeur de ses yeux,

Ainsi qu'à l'araignée ouvrant ses pâles toiles,
Met à ce festin sombre une nappe d'étoiles...

lâcher enfin, avec la prodigalité d'un artificier le 14 juillet ses fusées aux lignes pures, qui font rêver

La biche à l'œil profond se dressa sur ses hanches...
Heure trouble assortie au cri du chat-huant...
Mon enfant! tous les jours nous allions dans les lierres...
Sentiraient ce fracas traverser leurs vertèbres...

D'où vient, cependant, qu'une telle œuvre, en dépit de tous ses dons, nous laisse sur notre faim? que nous en sortions étourdis, éblouis, mais dans l'attente encore de ce qu'elle ne nous donnera jamais? Ce qui lui manque, ce n'est pas l'expression des grands sentiments : Le sacre de la femme, La conscience, Bivar, Le parricide, Le crapaud, *dressent de somptueux théâtres, autour de personnages, hommes ou bêtes, qui symbolisent les éternels mouvements du cœur et font jouer les plus constants ressorts de notre être. Sur tous ces éloquents tableaux, la philosophie de l'auteur, animisme, optimisme, jette ses couleurs propres. Mais, encore une fois, il y manque quelque chose... Quoi donc? Un certain accent, et cette ardeur qui fait trembler des mains moins sûres, mais plus magnétisées, animées de ce courant dont la communication est le fait poétique par excellence. Je sais un bout de pré, devant une maison, qui pour moi sera toujours plus sensibilisé que les plus célèbres paysages du monde; et pareillement des vers indéfiniment rechargés de sens et de charme :*

Et tes pieds s'endormaient dans mes mains fraternelles...

Il n'y a pas de ces vers dans la Légende des siècles... *On aimerait que l'auteur se taise, et que s'élève la voix de l'homme. Quoi! dira-t-on, le lyrisme dans l'épopée? Pourquoi pas? M. Hugo s'écriait un jour*

O Virgile! ô poète! ô mon maître divin...

Virgile, mais il s'est livré, et je le connais bien. Tempêtes, cris, combats, mais jaillissant toujours, le chant irrépressible :

Et dulces moriens reminiscitur Argos...

Alors, timidement, et avec regret, je me surprends à rêver : Oh! si M. Hugo, dans sa course à travers les siècles, s'était arrêté un instant, qu'on entendît battre son cœur... et si, parmi tant de légendes, il avait chuchoté quelques mots vrais! — HENRI COTTEZ.

« Stendhal journaliste ». — *M. René Dollot vient de recevoir le prix Calmann-Lévy de l'Académie française pour son* Stendhal journaliste, *publié en 1948 aux Editions du Mercure de France.*

Lettres inédites de George Sand. — *J'ai, entre les mains, la copie de quelque soixante-quinze lettres et billets, écrits entre* 1857 *et* 1875 *par George Sand et adressés à son voisin et ami, le docteur Paul Darchy, médecin à La Châtre, puis à Chambon, conseiller général de la Creuse et, de surcroît, écrivain à ses moments perdus.*

Vers 1910, *les originaux de ces documents appartenaient à Mme Gautier, fille du destinataire, alors installée au Mans où son mari gérait un cabinet d'affaires. Elle désirait à ce moment-là les vendre ou, à défaut, les publier, et c'est à cette intention qu'elle en fit établir une copie par le Bibliothécaire de la ville, feu Julien l'Hermitte, archiviste départemental de la Sarthe. Après diverses tractations, ce projet d'édition n'avait pas encore abouti quand éclata la première guerre mondiale.*

Depuis ce temps, les manuscrits des lettres à Darchy, qui contiennent maints détails intéressants ou émouvants sur l'auteur de La Mare au Diable, *ses travaux, ses démarches, sa famille et ses amis, semblent avoir disparu : aucun biographe ne fait même une simple allusion à leur contenu; Mme Aurore Sand ne les possède pas dans ses archives familiales; ils ne sont pas à la Bibliothèque Nationale et ne paraissent avoir figuré sur aucun catalogue de vente publique depuis* 1914.

Que sont-ils devenus? ont-ils été jalousement conservés, ou par hasard égarés, ou détruits de façon définitive? C'est ce que je désirerais savoir, avant d'étudier et de faire paraître les copies fort soignées que je possède.

Je serais très reconnaissant à tout lecteur du Mercure de France *qui serait susceptible de me renseigner sur l'actuel détenteur de ces autographes, comme aussi sur la personne et l'œuvre du docteur Paul Darchy.* — FERNAND LETESSIER, *Professeur Agrégé au Lycée du Mans.*

A propos d'« Emaux et Camées ». — *La chronique « Le Livre du Jour » qu'Henri Cottez a consacrée à* Emaux et Camées *dans notre numéro du 1er juillet (p. 572) a valu à son auteur et au* Mercure *une abondante correspondance.*

M. Yves Gohin, en particulier, nous écrit :

Il est excessif de prêter à un « excellent écrivain » une faute qu'il n'a point faite, pour se donner ensuite l'occasion de la lui pardonner. En effet, s'il est vrai que dans la 1re édition des *Fleurs du Mal*, on avait imprimé par erreur : « ès langue française », il convient de savoir que Baudelaire avait déploré lui-même ce « solécisme » dont il n'était point responsable, et fait rétablir, dans les éditions postérieures, le texte authentique, et parfaitement correct : « ès *lettres françaises* ». — Baudelaire n'était donc point parti, le jour où il écrivit ces lignes, « à cheval

sur le vin — Pour un ciel féerique et divin ». Tout nous porte à croire, du reste, qu'il ne se livrait pas à ce genre de chevauchées, lorsqu'il avait la plume à la main.

Nous avons communiqué cette lettre à Henri Cottez, qui nous répond :

Il faut que Baudelaire soit bien aimé, pour qu'on ne supporte pas de le voir tomber dans l'erreur, fût-elle vénielle. C'est pourtant Baudelaire, et non quelque prote infidèle, qui a écrit : « Au parfait magicien ès langue française ». Que votre correspondant me permette de le renvoyer au numéro spécial du *Manuscrit autographe* consacré à Baudelaire : il y verra le fac-simile de la dernière épreuve, avec bon à tirer signé du poète, de cette fameuse dédicace, longuement méditée et plusieurs fois modifiée, d'ailleurs soumise à l'approbation de Gautier lui-même. La faute est là, sans la moindre correction. C'est après l'impression du livre que Baudelaire s'en aperçut ou qu'on la lui fit remarquer : aussi introduisit-il, dans certains exemplaires dédicacés, la correction autographe, du reste assez gauche, *ès langues françaises*. Enfin, dans la seconde édition, il écrira, cette fois parfaitement, *ès lettres françaises*.

Henri Cottez nous remet d'autre part la note suivante :

A propos d'*Emaux et Camées*. J'ai reçu de M. Y.-G. Le Dantec une lettre, d'ailleurs très aimable, d'où j'extrais la protestation suivante : « Je serais curieux de savoir où vous avez pris, dans mes modestes articles ou commentaires, que j'aie porté aux nues le plat rimeur que vous éreintez justement, — quoique assez intempestivement, je vous le confesse. Je crois, du moins, n'avoir jamais manqué une occasion de souligner la pauvreté de cet illustre recueil d'Emaux et de Camées, qui ne sont, en effet, que du toc, comparés aux joyaux authentiques de son trop indulgent (et intéressé!) disciple Baudelaire : *Rêve parisien*, par exemple, c'est du Gautier réussi par un poète de génie. » M. Le Dantec sait mieux que moi en quels termes il a parlé de Gautier. En tout cas, sa lettre est explicite, et, puisque son opinion rejoint la mienne, c'est avec plaisir que je raie son nom de la liste des admirateurs d'*Emaux et Camées*.

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. – MESNIL (EURE). – 7045 – 1949
Dépôt légal : 3e trimestre 1949.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 1949.